N° 315 — Tome LXXXVI 1er Août 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN, R. DE BURY, CLASTI, MARCEL COULON, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, H.-A. JUNOD, ALPHONSE LABITTE, JEAN MARNOLD, H. MESSET, MICHEL MUTERMILCH, JEAN NOREL, FR. PAULHAN, GEORGES POLTI, FRANÇOIS PORCHÉ, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, WILLIAM RITTER, ANDRÉ ROUVEYRE, PAUL SOUCHON.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

N° 315 — 1er AOUT 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

L'EXPRESSION ARTISTIQUE ET LA MUSIQUE

—

C'est une idée répandue que l'art doit « exprimer » des sentiments. Ceux mêmes qui jugent — avec raison selon moi — que ce n'est point là sa principale fonction, ni même son moyen d'action le plus élevé, ceux qui opposeraient volontiers les qualités techniques d'une œuvre à ses qualités expressives ne veulent pas méconnaître celles-ci. S'ils en discutent l'importance, ils n'en contestent point la réalité. Tout au plus ont-ils un penchant à la restreindre.

Tous les arts sont, en un sens, expressifs. On peut trouver que les deux *Philosophes* de Rembrandt expriment la méditation paisible et recueillie et *l'Assemblée dans un parc* de Watteau l'élégance légère du XVIIIe siècle. De même le Parthénon exprimera, si l'on veut, l'équilibre de l'esprit, la santé de la raison, tandis que la cathédrale de Chartres manifesterait l'élan de la foi. Mais il est un art qui semble particulièrement voué à l'expression du sentiment, et c'est la musique. On a même cru trouver dans cette qualité sa fonction propre et comme sa raison d'être. Cette idée, il est vrai, fut vivement combattue, et assez judicieusement. Je la crois peu en faveur aujourd'hui. Cependant personne ne nie, je pense, sinon le droit, du moins le fait. Si ce n'est pas le rôle de la musique d'exciter les passions humaines, elle le fait cependant et peut-être arrive-t-elle, plus qu'une autre forme de l'art, à nous émouvoir, et même à nous posséder.

Malgré toutes les tentatives faites pour exposer, discuter, ou résoudre le problème de l'expression artistique, il ne me paraît pas inutile de le reprendre. Je voudrais donc examiner ici quelle est sa nature et quelle est sa valeur, et pourquoi la musique tient une place à part, quelles sont les qualités spéciales qui la lui donnent, d'où vient le charme subtil et puissant qui nous ravit, nous trouble ou nous conquiert.

I

Tout d'abord il faut rectifier quelque peu la manière ordinaire de parler et de penser. Il n'est pas toujours parfaitement juste de dire que l'art « exprime » quelque chose, même lorsque nous le trouvons particulièrement « expressif ». Bien plutôt il évoque. Ce n'est pas tant une expression qu'une impression qu'il nous donne.

L'expression paraît supposer, en effet, que l'art traduit un sentiment, une idée, une manière d'être ou de vivre de son créateur, de son interprète, ou même du milieu où l'œuvre a pris naissance. Cela se produit quelquefois. *Les Châtiments* sont un écho de la colère de Hugo, *le Souvenir* apporte jusqu'à nous la passion de Musset, la peinture de Fragonard ou de Pater est en harmonie avec les sentiments, les idées, les mœurs de leur temps et, par là, elle les exprime.

Mais cela n'arrive pas toujours, ou du moins, en bien des cas, nous ne savons pas ce qu'il en est. J'ignore si Wagner éprouvait des impressions d'amour quand il écrivait le chant de Siegmund, et de fureur quand il faisait menacer Brunehilde par Wotan. Et après tout si, du point de vue psychologique, il m'intéresserait de le savoir, du point de vue de l'art cela m'est tout à fait indifférent. J'ignore de même si un acteur éprouve réellement le sentiment qu'il représente, et cela m'est égal pourvu que son jeu m'en donne l'impression. *Le Paradoxe* de Diderot est vrai, en fait, pour certains cas, et surtout, semble-t-il, pour certains acteurs.

Sans doute, dans des cas de ce genre, l'art exprime les passions d'un personnage imaginaire. Mais précisément ce personnage n'existe pas, et ici ni l'auteur, ni l'acteur n'éprouve la passion indiquée, personne au monde ne l'éprouve si ce n'est l'auditeur. Et c'est pourquoi il est plus juste de parler d'impression que d'expression, et pourquoi l'impression seule

nous importe. Il est d'ailleurs assez fréquent, c'est le cas de bien des œuvres musicales, que rien ne nous renseigne avec précision sur ce que l'auteur a voulu exprimer. Nous pouvons même bien légitimement douter qu'il ait voulu exprimer quelque chose. Sans doute il a voulu faire de la belle musique, et, si l'on y tient, il y a exprimé son génie, mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Il peut n'avoir pas fait de la musique « expressive »,il n'a tâché d'éveiller en nous aucun sentiment humain, aucune autre impression que celle du beau musical.

Malgré cela, il se peut que sa musique fasse sortir de l'intimité de notre âme des impressions douces ou tristes, qu'elle évoque en nous des souvenirs ou des rêves, qu'elle nous incite à l'amour ou à la joie. Disons-nous pour cela qu'elle soit « expressive » ? Elle n'exprime rien, elle fait impression, et l'impression variera selon la personne qui l'écoute.

C'est là un point important et qui permet d'élargir nos vues. Au lieu de dire que la musique exprime des sentiments, nous disons qu'elle est apte à les faire naître. Et tandis que l'expression était unique, prévue, imposée, l'impression, au contraire, sera multiple, variable, changeante selon les individus.

Il est bon que, quelquefois au moins, l'œuvre d'art nous laisse notre liberté, nous permette de l'interpréter à notre gré, de nous servir d'elle non point tant pour y retrouver l'expression d'une autre personnalité que pour y déployer la nôtre. Si le compositeur me dit nettement son but, il faut que sa musique éveille en moi l'impression qui s'y rapporte avec son cortège naturel d'images et d'idées, sinon il a le droit de me dire que je ne l'ai pas compris, ou moi j'ai celui de lui dire qu'il n'a pas su mener à bien son entreprise, sur quoi il est souvent possible de discuter. Nous avons ainsi la main forcée, et il arrive que notre impression, par obéissance, se dénature et se fausse. Le titre d'une œuvre, la situation, le décor, le jeu des exécutants nous suggèrent invinciblement tel ou tel sentiment que nous croyons naïvement exprimé par la musique. C'est un bel exemple d'illusion sociale et de devoir accepté. On en vient ainsi à prendre pour un chef-d'œuvre d'expression douloureuse un air comme celui d'*Orphée* : « J'ai perdu mon Eurydice », qui s'adapterait aussi bien à une gaîté digne, à un accueil bienveillant, et qui d'ailleurs n'a pas

été primitivement composé pour la situation à laquelle il est resté attaché.

Il est bon que cette illusion se produise. Elle ajoute à nos plaisirs. Mais il ne faut pas qu'elle prétende trop à s'imposer. D'ailleurs elle n'est pas éternelle. L'expression musicale a rencontré ses sceptiques, ou, comme on l'a dit, ses athées. On ne peut nier, sans doute, que certaines phrases musicales, que certains accords, que certains enchaînements d'accords ne soient mieux appropriés que d'autres à éveiller des émotions d'un certain ordre. C'est un fait que nous retrouverons, mais qui, dans les conditions et dans les limites où il se produit, s'explique mieux encore par l'impression produite que par l'expression voulue. Nous parlerons donc d' « impression » ou, si j'emploie, pour ma commodité, le terme d'expression et ceux qui s'y rattachent, je ne les ferai servir qu'à désigner un pouvoir de déterminer spécialement certaines impressions.

Le pouvoir de l'art, ainsi compris, n'est pas une réalité immuable, arrêtée, et ne réside pas tout entier dans l'auteur et dans l'œuvre. Il dépend pour une grande part de l'auditeur ou du spectateur. Il est surtout une incitation à éprouver des impressions qui peuvent varier beaucoup, et varier très légitimement d'une personne à l'autre. Cette façon de prendre la question nous débarrasse en bien des cas d'un problème souvent insoluble, celui de l'intention de l'auteur. Ce qui nous intéresse surtout, en art, ce n'est pas ce qu'un artiste a voulu faire, c'est ce qu'il a réellement fait.

Mais les impressions que donne l'art, peut-on dire qu'elles soient toujours légitimes ? Trouvons-nous un rapport normal, et en quelque sorte non pas moralement peut-être, mais esthétiquement obligatoire, entre telle œuvre donnée et telle impression ?

C'est Berlioz, je crois, qui, pour prouver la valeur de la musique, recommandait d'essayer les paroles de *la Marseillaise* sur un air de complainte de *la Grâce de Dieu* et celle du grand morceau d'Eléazar : « *Rachel, quand du Seigneur...* » sur l'air « *Un jour maître corbeau...* » L'effet est joyeusement irrésistible et la discordance est éclatante. Cependant il nous est difficile de dire ce que nous inspirerait *la Marseillaise* si nous n'en connaissions pas les paroles ou leur sens général et quant à l'air écrit par Halévy pour le person-

nage d'Eléazar il est bien évident qu'il ne suffirait jamais à nous révéler une situation dramatique. Quand nous l'aurons trouvé mélancolique, doux, assez pénétrant, nous n'aurons presque plus rien à dire de son expression. Il n'en reste pas moins que la musique n'éveille pas indifféremment un sentiment quelconque, et nous tâcherons tout à l'heure d'en entrevoir la raison.

Bien entendu, pour apprécier le sens d'une œuvre d'art, il faut négliger les personnes réfractaires à cet art. Il est des gens en qui la musique n'éveille guère qu'une sourde irritation ou un ennui croissant. Leur impression est, en un sens, légitime si elle traduit fidèlement leurs goûts et leur nature. Ils ont tort cependant de l'éprouver, comme ont tort les gens dont l'estomac ne peut digérer ce qui est pour d'autres un excellent aliment; mais, quoi qu'il en soit, ils ne nous intéressent pas ici.

Il se forme peu à peu un « goût » général, une opinion dominante, acceptée, une sorte d'impression collective et un peu banale. Elle ne correspond pas à la moyenne des goûts des différents individus, mais plutôt au goût de quelques connaisseurs plus ou moins hardis, plus ou moins sensibles aussi, qui, peu à peu, ont imposé leur opinion et façonné, en apparence ou en réalité la sensibilité de leurs contemporains et de leurs successeurs. Il ne faut pas se méprendre sur le sérieux de ces impressions qu'on reçoit toutes faites. Souvent elles manquent de solidité, s'écaillent et tombent assez vite. Parfois, sous de nouvelles influences, elles se transforment ; c'est l'histoire des modes et je n'ai pas à la faire ici. Pendant un certain temps il est admis que telle mélodie rend admirablement tel sentiment, puis on renonce à cette émotion, jadis moralement inévitable. Par exemple, je crois que l'air d'*Orphée*, que je rappelais tout à l'heure, a perdu beaucoup de son prestige. Il est encore communément admis que le mode mineur est plutôt mélancolique et triste. Cependant, cela n'a pas été toujours admis et ne le sera peut-être pas toujours. Des auteurs éclairés ont protesté contre cette appréciation un peu simple. L'un d'eux, tout récemment, faisait observer que bien des mélodies accompagnant des chants d'allégresse sont écrites dans le mode mineur ou dans des modes d'allure analogue. Et lui-

même juge que le mineur convient très bien à l'action viri-le (1).

Ainsi les impressions se modifient, ou n'arrivent pas à s'accorder. L'opéra permettrait d'en multiplier les exemples. Influencés par le drame, les décors, les paroles, le jeu des acteurs, nous en venons à trouver expressives des phrases musicales qui n'ont à peu près aucun caractère et qui, détachées de leur texte et de la situation qui les amène, seraient incolores et sans signification. Il n'est point sans exemple qu'un compositeur ait pu se servir d'un même air pour l'adapter successivement à des situations diverses et lui faire exprimer des sentiments différents sinon opposés.

Legouvé raconte une histoire assez amusante et qui me paraît instructive. Il était au Théâtre-Italien, avec Berlioz, et on jouait *Othello*. « Le finale du second acte, dit-il, contient un passage célèbre, c'est celui où Desdémona, aux pieds de son père, s'écrie :

Se il padre m'abbandona
Che mai piu mi restera ?

« *Si mon père m'abandonne, que me restera-t-il ?*

« Le premier vers se répète deux fois et traduit la douleur de Desdémona par une phrase musicale, lente, expressive et vraiment poignante. Puis tout à coup, quand arrive le second vers, éclatent, pour peindre le désespoir, des gammes, des vocalises qui me semblaient à moi très entraînantes, mais qui exaspéraient Berlioz. L'acte terminé, il se penche à mon oreille et d'une voix émue comme la mélodie elle-même, me chante tout bas :

« Si mon père m'abandonne,
Si mon père m'abandonne.

« Puis, avec un éclat de rire sardonique, et en reproduisant toutes les roulades du texte :

« Je m'en fiche pas mal !
Je m'en fiche pas mal !
Je m'en fiche pas mal ! »

Et voilà comment on sent différemment un même passage. En réalité l'excitation produite par une musique quelconque, banale autant que possible, peut toujours se dépenser à aug-

(1) Voir J. Combarieu, *la Musique*.

menter le sentiment suggéré par les situations du drame et par les paroles. C'est ce qui a fait le succès de bien des romances sentimentales par exemple. Il y a des moments où, si l'on est disposé à vibrer, on trouve expressives les phrases les plus convenues et les moins imprévues de l'ancien récitatif. Je n'ai pour en être certain qu'à me rappeler de vieux souvenirs.

Devant la musique pure, sans paroles, l'impression de l'amateur n'est pas toujours beaucoup plus spontanée. L'auteur a parfois donné un programme, un commentaire, un titre significatif. L'exécutant peut aussi suggérer par son jeu telle ou telle forme d'impression, avec d'autant plus de puissance que son talent aura plus de prestige. Enfin il se forme une tradition. Des musiciens, des amateurs, des critiques écrivent ou disent leurs propres impressions, et on les croit, on les imite. Il est plus simple à l'auditeur de sentir comme ils l'y engagent que de rechercher la vraie nature de sa propre impression qui peut rester vague, indistincte ou ne pas exister. Berlioz a dû contribuer pour une bonne part à fixer les sentiments de ses lecteurs. Il a donné des commentaires très vibrants, à la fois techniques et littéraires, sur bien des œuvres, en particulier sur les symphonies de Beethoven. Et de nos jours encore, quand on joue dans un de nos grands concerts quelqu'une de ces symphonies, le commentaire de Berlioz est reproduit sur le programme offert à l'auditeur pour le guider, lui éclairer et lui préciser les idées, pour diriger aussi ses émotions.

Et en effet quand une idée, une émotion ne prédomine pas en nous, prête à s'éveiller au moindre choc, ou bien si notre imagination ne se répand pas volontiers en idées concrètes et précises, la musique peut fort bien nous charmer, nous passionner même sans que nous songions à éprouver aucune émotion déterminée et qui se puisse rendre par des mots. La musique nous plaît en tant que musique et sans que nous lui attribuions une signification autre que musicale. Cet état d'esprit plaît par lui-même à l'amateur qui le considère comme la vraie forme de l'impression esthétique. Mais chez beaucoup d'autres il est très favorable à la suggestion. L'esprit y est tout prêt à accepter les indications qui lui sont fournies et à éprouver docilement les sentiments, à se représenter les faits qu'un commentaire autorisé lui recommande. Et il est porté à croire

que la musique exprime réellement par elle-même toutes les idées et toutes les émotions qu'il est ainsi conduit à associer à l'audition d'une sonate ou d'un poème symphonique. En fait, elle n'est qu'une sorte de caisse de résonnance qui renforce l'émotion précise née avec les idées inspirées par le commentaire, comme elle en pourrait renforcer également beaucoup d'autres, je ne dis pas toutes les autres indifféremment.

Pourtant on ne sait pas vraiment où s'arrête le pouvoir qu'a la musique d'exciter des émotions et d'aviver des idées et si, dans certaines conditions, un air quelconque, des accords quelconques ne peuvent pas renforcer n'importe quel sentiment ou n'importe quelle idée, sans qu'on puisse dire qu'ils les expriment. Cela dépend des conditions, et surtout de l'auditeur et de son état d'esprit. Quand nous sommes sous l'influence dominante d'une passion, ou même d'une préoccupation ou bien si une forme spéciale d'imagination prédomine en nous, l'excitation toujours un peu vague de la musique va leur donner l'occasion de s'exercer. Un amateur de peinture disait un jour devant moi que je ne sais plus quel morceau éveillait en lui des impressions visuelles, l'image d'une danse. J'ai pu constater moi-même qu'il m'était parfois pénible d'écouter de la musique quand j'avais des préoccupations désagréables parce qu'elles en étaient avivées. Darwin se plaignait que la musique le faisait trop penser à ses travaux d'histoire naturelle. Ce n'est pas à dire que la musique « exprimât » le transformisme ! Mais l'impression dépend de celui qui la reçoit, autant que de sa cause extérieure. Et pareillement l'on a pu voir la musique éveiller, chez un littérateur, l'inspiration poétique, ou chez telle autre personne des préoccupations d'ordre social. Inversement un compositeur de musique a pu traduire par des notes la sensation que lui donnait un vin délicat. Il y a là une sorte de dynamogénie. Une excitation arrivant à un esprit le stimule et le fait réagir, je dirais volontiers résonner selon sa nature propre. Il trouve partout un prétexte à reprendre ou à développer ses pensers habituels.

Ce sont là, dira-t-on, des écarts individuels qui détournent l'esprit de la véritable compréhension de la musique. Malheureusement il n'est pas toujours possible de dire où se trouve cette « véritable » compréhension quand on veut se la traduire

en idées et en sentiments. Il est même permis de croire qu'il n'y en a pas, et que la part de la convention et de la tradition est toujours la plus importante. Je veux bien que le finale de la Symphonie en *ut mineur* représente un triomphe de la volonté, la victoire d'une âme, qui se fait elle-même, chasse les hésitations et les troubles, et résiste magnifiquement au destin qu'elle fait reculer. Je puis, en effet, y retrouver cela si je veux, mais enfin on pourrait y voir également bien d'autres choses. Un jour, à l'instant où, après un passage sombre, indécis et comme étouffé, le thème triomphal éclate et se développe, un vieux soldat de Napoléon se dressa tout debout, dit-on, et cria : « L'Empereur ! » Il traduisait à sa façon la magnificence de la musique, et son impression était aussi légitime qu'une autre. Une tradition aurait fort bien pu se former en ce sens, et sembler maintenant légitime et justement impérieuse. Et il serait posible d'en imaginer bien d'autres.

Mais surtout il est possible de se refuser à rien voir dans la musique de Beethoven qui soit exprimable par des mots, à admettre que le finale de la symphonie en *ut mineur* ou tout autre morceau nous impose, par lui-même, certaines idées et certains sentiments. Nous nous les laissons imposer, à son occasion, par notre imagination, ou par l'imagination des autres organisée en traditions et il les renforce comme il en renforcerait de très différentes. Mais le rôle essentiel de la musique, peut-on dire, n'est pas de nous faire penser à nos amours ou à nos ennuis, même en nous les faisant transposer et en les attirant sur les êtres idéaux. Il est de nous construire un monde vivant et mobile, mais un monde de sensations et d'impressions esthétiques, et non pas un monde de terreur ou de pitié, de comédie ou de drame humain. Le finale de la symphonie en *ut mineur*, l'allegretto de la symphonie en *la* ont leur sens en eux-mêmes. Il faut surtout les comprendre, les sentir, les penser musicalement. Certes il ne s'agit pas uniquement ici du plaisir de l'oreille, et l'écho de l'orchestre se prolonge jusqu'au fond de notre âme, mais il n'y doit éveiller que des émotions musicales, et des impressions esthétiques. Il n'a pas besoin d'évoquer de ci, de là, quelques lambeaux d'émotions humaines, quelque idée connue, quelque sentiment qui nous est cher, quelque série d'images gracieuses ou tristes et de se résoudre en phrases et en mots. Sans doute il peut le faire

et, si cela nous est agréable, rien ne nous empêche de nous abandonner à l'action expressive de la musique. Mais cela n'est pas essentiel et notre abandon prouvera surtout que nous sommes peu capables, par occasion ou par nature, de sentir la musique en tant que musique. La musique n'a pas plus besoin d'être traduite en mots qu'une belle poésie n'a besoin d'être soutenue par des accords et traduite par une mélodie.

Tout cela est vrai. Pourtant l'impression émotive ou, comme disait Hanslick, « pathologique », reste bien réelle. Elle peut même convenir à certaines formes très hautes de l'art, comme le drame musical de Wagner, formes complexes où un art nouveau sort de la fusion intime de plusieurs arts. D'autre part, l'impression que produit la musique est très variable, et pourtant elle paraît ne pas devoir s'écarter d'une forme normale assez vague, et rester tout à fait livrée aux caprices de l'individu. Comment tout cela peut-il s'accorder ?

II

Avant de l'examiner, il faut bien s'entendre sur le genre d'expression dont nous devons nous occuper. L'art peut être expressif en plus d'une façon et par des mécanismes différents et de valeur diverse.

Un peintre, par exemple, peut faire appel à notre compassion en peignant des scènes attendrissantes, un enfant malade dans une salle d'hôpital ou une femme tristement émue par une lettre. C'est là un procédé d'expression, assez simple et un peu trop direct, trop intellectuel, et aussi trop facile. Nous en voulons un peu aux artistes qui spéculent ainsi sur notre sensibilité. Certes, ils sont sûrs de plaire par là à une partie du public, qui ne s'intéresse à l'art que pour y trouver le placement de quelques sentiments pour lesquels la vie réelle n'est pas toujours accueillante. Mais ce succès reste étranger à la nature spécifique de chaque art, et déplaît aux amateurs difficiles. Ceux-ci sont heurtés et parfois leur goût les entraîne singulièrement loin. Il en est qui sont choqués de trouver du sentiment ou de la pensée chez un artiste. Ils le lui pardonneront, parfois, s'il a d'éminentes qualités spéciales de peintre ou de musicien, mais ils admireront plus volontiers et avec

plus de sécurité de conscience, un tableau où ils ne découvriront aucune intention intellectuelle.

La musique même, bien que par sa nature elle s'y prête infiniment moins que la peinture, peut cependant évoquer aussi le monde extérieur, suggérer presque directement des images et des idées. Cela reste chez elle assez accidentel. En certains cas, d'abord, elle peut imiter des sons réels. Quand Beethoven, à la fin du second morceau de la symphonie pastorale, imite le chant de la caille et du coucou, évidemment il situe sa musique, il fixe notre esprit et précise notre impression par une évocation directe de la nature. Le galop d'un cheval, le bruit d'un rouet sont encore des événements extérieurs que la musique peut reproduire en les imitant plus ou moins fidèlement, qu'elle rappelle tout au moins.

Avec l'imitation, qui n'est qu'un tout petit coin dans le vaste empire de la musique, il faut signaler l'évocation d'un temps ou d'un pays, d'un moment, par des airs connus, consacrés, ou par des phrases musicales qui ressemblent à ces airs. Quand Schumann fait intervenir *la Marseillaise*, même singulièrement défigurée, à la fin de son lied des *Deux Grenadiers* ou dans l'ouverture de *Hermann et Dorothée*, nous comprenons bien à peu près ce qu'il nous veut, et pareillement quand Berlioz intercale un air de retraite dans *la Damnation de Faust*, ou quand Bizet ouvre la partition de *l'Arlésienne* par une marche provençale. Le choral de Luther dans *les Huguenots* est encore un procédé pour obtenir la couleur locale et historique. Et certains airs rappellent si bien certaines images que nous supposerions spontanément un voyage de Faust en Hongrie en entendant, dans *la Damnation*, la marche de Racockzy, à condition, bien entendu, que nous sachions l'origine du morceau. Ici, naturellement, la musique n'agit plus de la même manière que la peinture. Elle imite sans doute, mais surtout elle rappelle le monde réel par d'inévitables liaisons d'idées.

Tous ces modes d'expression ou d'impression sont relativement inférieurs. C'est qu'ils n'excitent pas tant l'admiration, le sentiment esthétique proprement dit, que des sentiments semblables à ceux de la vie ordinaire. Ils ne peuvent se défendre et s'élever que par l'appui de qualités techniques très grandes. C'est ce que l'on peut constater dans toutes les branches de l'art. Nous estimerions peu un littérateur qui cherche-

rait à nous émouvoir simplement par le récit d'événements épouvantables ou touchants. C'est de l'art de roman-feuilleton, et le plaisir que nous pouvons y prendre est à peu près celui que nous donneraient des « faits-divers » un peu développés.

III

Il est des moyens d'expression qui valent mieux. Ce sont ceux qui relèvent directement de la technique, et de la nature intime et spéciale de chaque art. Et ce sont ceux-là qui donnent à la musique une puissance expressive particulière et proprement unique.

Ce n'est pas à dire qu'ils manquent tout à fait à d'autres arts. En architecture, par exemple, la prédominance des vides ou des surfaces pleines, le caractère massif ou élancé d'un édifice, l'usage du pilier ou du contrefort, de la plate-bande ou de l'arc peuvent nous donner des impressions d'équilibre stable ou de montée audacieuse, de lourdeur ou de légèreté, de solidité, de souplesse ou de grâce dangereuse. Leur signification ne dérive pas d'une imitation stricte ou d'une association d'idées directe, mais d'une sorte de symbolisme. L'imitation et les liaisons d'idées s'y rencontrent aussi, mais elles sont plus abstraites ou plus éloignées, transposées, organisées en un monde nouveau différent du monde réel, éloigné de lui. Et l'effet obtenu provient pour une part, mais non complètement, de l'adaptation de l'œuvre à son emploi, de sa convenance aux sentiments qui l'ont inspirée ou qu'elle doit développer, de ses analogies quelquefois mystérieuses avec l'attitude d'esprit qu'elle provoquera.

La peinture agira de la même façon par la nature et la forme des lignes, leur épaisseur et leur subtilité, leur direction, leur caractère de ligne droite ou de courbe serpentine, par les couleurs et leur retentissement physiologique, leur caractère excitant ou déprimant, leur exaltation réciproque et leurs harmonies variées, par la distribution de la lumière, par la fougue ou la prudence de la main de l'artiste, par le caractère lisse ou empâté de la couleur posée sur la toile, par la touche délicate ou appuyée. Elle a mille moyens de faire naître en nous des impressions qui s'harmonisent avec le sujet, non point en en rendant la représentation plus exacte, mais souvent, au con-

traire, en la déformant pour la rendre plus significative. L'impression de fête joyeuse que donnent certaines grandes compositions de Rubens, l'impression pénétrante et subtile des têtes de Léonard ne tiennent pas forcément ou ne tiennent pas uniquement à l'imitation du réel. On a dit que la lumière de Rembrandt n'était pas impartiale et ce n'est pas par des associations d'idées qu'elle agit. Par une vertu bien rare dans toutes les écoles, écrivait Fromentin, le coloris d'Eugène Delacroix « garde quelque chose de subtil et d'intellectuel. Il est toujours le vêtement que réclamait la pensée. Dans sa variété, infinie comme l'âme humaine, il contient du drame ou de la joie. Tantôt l'artiste souverain entrelace les notes gaies et brillantes, tantôt il entremêle les accords attristés et tragiques. Ses tableaux nous parlent de très loin : vous êtes avertis, vous savez que le peintre va vous conter une histoire heureuse ou une sinistre aventure. Il a la fanfare ou l'épouvante, le sourire ou le sanglot. Chez Delacroix, la couleur n'a jamais cessé d'être un langage (1) ». Et tout grand artiste crée par ses procédés une sorte de monde spécial, dont il ne sort guère, dont l'aspect nous permet de reconnaître de loin une de ses œuvres, et correspond d'habitude à une certaine impression générale que son art nous fait éprouver. Au reste, il arrive même à des artistes médiocres de faire d'heureuses trouvailles d'expression et je n'en veux pour preuve que la lumière rougeâtre, ensanglantant, dans un tableau de Guérin, la chambre où Agamemnon va être immolé. Il est vrai que le symbolisme est ici assez simple.

Je ne voudrais pas multiplier indéfiniment les exemples du mode d'expression dont je parle. Il me faut cependant indiquer quelques-uns de ceux que la littérature nous offre. Nous y voyons certainement chez les grands écrivains tout l'effet obtenu non pas seulement par l'imitation de la réalité et par l'appel direct à nos sentiments, mais aussi et surtout, en bien des cas, par les moyens techniques employés, par le « style », en prenant le mot dans un sens très compréhensif. Et chaque écrivain, comme chaque peintre, nous impressionne différemment, nous ouvre un monde nouveau, par ce qu'il y a de personnel et d'unique dans ses procédés. Ce qui nous émeut dans *Salammbô*, c'est moins l'amour de Mathô, ou les hor-

(1) Cité par M. Tourneux, *Delacroix*.

reurs des combats que la solidité un peu dure du style de Flaubert, la densité de sa prose, sa précision, sa nouveauté, sa forte harmonie.

Mais qu'est-ce après tout que la poésie, sinon un ensemble de procédés très spéciaux pour faire impression sur notre esprit? Et ces moyens donnent au sujet traité un charme, un intérêt, une puissance, une pénétration qu'aucun autre ne leur donnerait. Mettez en prose *Eviradnus* et vous verrez ce qu'un sujet gagne en force expressive par l'emploi de la poésie. Et les procédés de la poésie commencent, il faut bien le remarquer, à ressembler à ceux de la musique par leur nature propre et aussi par leurs effets.

Il n'est pas jusqu'aux arts décoratifs, aux arts industriels, qui ne puissent « exprimer » aussi quelques sentiments. La différence des modes d'expression que je viens d'indiquer s'y révèle nettement. On peut reproduire sur un plat une manière de tableau, on peut créer une faïence patriotique et une porcelaine sentimentale. C'est là un mode d'expression assez peu esthétique. Au contraire l'impression produite par la belle qualité de la pâte, par l'éclat de l'émail et la richesse des couleurs, par la matité douce d'une verrerie, la forme élancée ou trapue d'un vase, voilà qui rentre beaucoup mieux dans notre sujet, et qui peut donner des impressions esthétiques de force ou de souplesse, de résistance ou de légèreté, de finesse ou d'ampleur, de robustesse virile même ou de grâce féminine. Il y a quelque chose d'expressif non seulement dans le galbe et le contour d'un vase ou d'une coupe, mais dans la matière même, dans le grain, dans les qualités techniques du travail, quand on sait les discerner.

Voilà donc un ensemble de cas très nombreux où l'expression est due non pas au sujet traité, à l'imitation de la nature, mais aux procédés spéciaux de chaque art, et même au faire particulier de chaque artiste. Tous ces cas peuvent-ils se ramener à une même loi? Il semble bien que l'on peut retrouver dans chacun d'eux la mise en valeur, l'emploi instinctif ou savant de certaines analogies plus ou moins cachées, plus ou moins lointaines, plus ou moins profondes entre le monde idéal que veut créer l'artiste, et notre propre vie psychologique modifiée par les moyens qu'il emploie, entre les impressions qu'il veut éveiller, et qu'il éveillera sans le vouloir ex-

pressément, et les sensations que nous donne directement son œuvre. Il faut que les couleurs qu'il emploie, les mots, les phrases, les matériaux quelconques dont il se sert déterminent en nous une série de sensations ou d'images qui nous fassent directement éprouver une impression analogue à celle que nous donnera la compréhension intellectuelle de l'œuvre.

Le monde créé par l'art s'impose à nous, et remplace un instant pour nous le monde réel ; nous vivons en lui, par lui et pour lui, et en même temps, d'un autre point de vue, il vit en nous. Et ce sont les qualités mêmes de l'œuvre d'art, les sensations qu'il nous donne,en même temps que les idées qu'il évoque, qui dirigent alors et qui façonnent notre vie. Il faut que tout cela s'harmonise, et c'est cette harmonie de la sensation, de l'idée et des impressions rattachées à l'une et à l'autre que nous appelons l'expression. C'est ainsi que nous devenons pureté mystique avec l'Angelico, ligne exquise et subtilité d'âme avec Léonard, personnages mystérieux, raffinés, héroïques et complexes avec Gustave Moreau. Quand cet accord fait défaut, la puissance d'expression manque, soit que la forme ne soit pas à la hauteur du sujet — et c'est l'impression que m'a donnée le peu que j'ai vu de Chenavard, — soit que le sujet disparaisse dans la splendeur de la forme, et, par exemple, devant Véronèse, nous pensons assez peu au Christ et aux noces de Cana pour nous enchanter d'un somptueux chant de couleurs.

Ainsi notre esprit entraîné par la vie des sensations et son prolongement indéfini en nous s'exalte ou se fortifie, s'affine ou s'élargit, se dilate ou se concentre, et notre vie entière s'associe à l'œuvre qui, pour un moment, devient notre monde. Une sorte de réflexion confuse vient nous faire apprécier ce qui se passe en nous, nous fait entrevoir les détails et l'ensemble de nos impressions. Et tout cela se fond en une impression résultante qui correspond à peu près aux effets de ce qu'on entend par la force expressive d'une œuvre d'art. Seulement cette impression, sans être arbitraire, est, pour une bonne part, notre œuvre propre. Il se peut en certains cas qu'elle ne ressemble guère à ce que l'artiste lui-même a éprouvé, ni peut-être même à ce qu'il a désiré que nous éprouvions.

IV

C'est la musique seule, qui permet de reconnaître la force et la pénétration de l'expression telle que j'ai tâché de la montrer. C'est elle seule qui nous permet de la bien comprendre. Je ne veux point, par là, donner à la musique le premier rang dans les beaux-arts. La peinture peut se recommander par d'autres avantages, mais il ne s'agit point ici d'établir une hiérarchie, bien difficile à fixer.

Mais la supériorité expressive de la musique s'impose. C'est que la musique est le seul art dont les œuvres soient vivantes, mouvantes et se transforment dans le temps. Un tableau, une statue, un monument, une coupe, restent toujours à peu près identiques à eux-mêmes et doivent le rester, une sonate commence, se développe et finit. Et en somme autant qu'une chose peut reproduire la nature d'une autre, la musique est une sorte d'âme, semblable à notre âme et différente d'elle et qui vient se substituer à elle, ou se combiner avec elle, qui profite des forces de notre esprit, se les assimile, les met en activité, les déploie et les exalte en les transformant, et les groupe dans un nouvel univers admirable et passager.

La musique est une âme dont les sons sont les éléments. Il est très intéressant de regarder de près la vie d'une âme humaine, et le déroulement d'une œuvre musicale. Les analogies y sont extrêmement remarquables et vont sur certains points jusqu'à l'identité. Les lois générales qui s'y révèlent sont les mêmes.

Je ne puis donner ici beaucoup de détails techniques, j'ai tâché de les indiquer ailleurs (1). Une symphonie, une sonate, un morceau quelconque même est, comme l'âme humaine, un tout composé. Là les éléments composants sont des sons, ici ce sont des sensations diverses, des images, des idées, des sentiments, qui s'unissent, se combinent, se séparent, se développent, semblent vivre parfois d'une vie indépendante, puis s'engagent en de nouvelles associations. Et là comme ici des heurts se produisent, des oppositions se marquent, des répliques se croisent. Comme les éléments s'appellent et s'attirent l'un l'autre, quand ils peuvent s'harmoniser,

(1) Dans un article de la *Revue philosophique* sur *les Lois de l'activité psychique et la composition musicale*.

ils s'opposent l'un à l'autre, se chassent, se proscrivent quand ils ne s'accordent pas. Un enchaînement d'accords est tout semblable à un enchaînement de pensées ou d'émotions. Tout en restant souple et libre, il ne peut recevoir certains intrus ni s'écarter au hasard de sa suite. Un accord parfait s'impose après un accord de septième dominante à peu près comme une conclusion après les prémisses ou comme l'union après l'amour. Mais dans un cas comme dans l'autre on peut ne pas aboutir trop vite à la conclusion, se complaire à de nouveaux enchaînements de sons, d'idées ou de sentiments qui viennent se greffer sur le premier et en suspendent le cours. Çà et là, dans la vie comme dans l'œuvre musicale, on arrive ainsi à des demi-repos, à des cadences imparfaites, équilibres instables qui se rompent bientôt. Tout en se transformant, la vie de l'âme, comme celle de l'œuvre musicale, est un changement perpétuel, mais non un changement absolu sans règle et sans frein. Nous ne transformons jamais entièrement, et d'une manière brusque, notre personnalité, pas plus qu'un morceau de musique ne peut changer brusquement de ton au hasard, sans que cela réponde à une convenance visible ou cachée, mais réelle. La vie se précipite et se ralentit, passe par des rythmes divers et des tons variés, revient sur elle-même, s'arrête et repart. Et les mêmes mots d'harmonie et de désaccord, de discordance et de rythme, de ton et de mouvement conviennent si bien à la vie de l'âme comme à celle de l'œuvre musicale que l'on pourrait parler longuement sans qu'on sût bien exactement si c'est de l'une ou de l'autre que l'on parle, ou si c'est de toutes deux.

Mais la musique reste plus pure, moins imparfaite, moins troublée que la vie. Nulle existence humaine n'est comparable à une symphonie de Beethoven pour l'enchaînement de ses parties et l'admirable combinaison de ses éléments. C'est là, du reste, la raison d'être de l'art, et ce qui fait son charme et sa puissance.

Ainsi la musique crée en nous et pour nous un monde nouveau et un monde-esprit, elle superpose ou elle substitue à notre vie une vie différente et analogue, plus haute, plus belle et plus pure, une âme idéalisée. Elle ne supprime pas notre personnalité Nous subsistons comme spectateurs, c'est l'attitude artiste par excellence, mais au lieu de contempler en

nous, comme d'habitude, nos désirs, nos idées, nos soucis et nos espoirs, nous y contemplons un prodigieux édifice vivant de sons qui s'unissent et se séparent, paraissent et disparaissent, et cet édifice, sans s'anéantir, se transforme continuellement comme nos idées et nos sentiments eux-mêmes. L'émotion de beauté, la compréhension intellectuelle, le retentissement prolongé de l'œuvre qui se déroule et s'insinue dans tout notre être, l'intelligence des détails et de l'idée qui les relie en un ensemble, le sourd sentiment de cette gigantesque harmonie et le charme particulier des éléments, voilà l'émotion musicale esthétique proprement dite. Cette admiration complexe et profonde, c'est le rôle spécial et essentiel de la musique de la provoquer.

Mais elle ne s'en tient pas là, et voici venir les phénomènes plus connus et peut-être, en un sens, plus « humains », parce qu'ils sont à la portée de plus d'esprits et aussi parce qu'ils ressemblent plus à ceux de notre vie commune, les phénomènes de l' « expression musicale », l'émotion, le sentiment éveillé par les ondes sonores et leurs combinaisons.

Si, en effet, nous pouvons écouter une symphonie sans traduire en sentiments humains, en idées de la vie courante, en phrases et en mots, nos impressions et nos ravissements, ce n'est pas toujours ainsi que les choses se passent. Le monde de sons que la musique construit, cet esprit vivant qu'elle impose au nôtre et qui se substitue à lui, ressemble trop à celui-ci pour ne pas en faire parfois jouer les ressorts. Il suffit souvent de la moindre impulsion pour que, au lieu de rester purement musical, le monde nouveau, l'âme de l'œuvre se mêle instinctivement à la nôtre, évoque toute une série de sentiments humains, d'impressions personnelles ou plus générales, qui viennent se mêler à elle, qu'elle anime de son souffle, qu'elle excite et qu'elle soutient. Alors les sons, les impressions esthétiques, des émotions d'amour, de pitié, de terreur, des images ou des idées représentant telle ou telle scène viennent se combiner ensemble et dérouler un système plus riche et moins épuré. C'est ce qui se produit normalement, quand nous assistons à la représentation d'un drame lyrique où les perceptions visuelles viennent s'unir étroitement aux enchaînements de sons et agir avec eux pour susciter en nous les émotions appropriées. C'est ce qui arrive aussi quand un program-

me, un commentaire, ou simplement une fantaisie individuelle et le jeu de notre imagination nous suggèrent une interprétation en termes de vie humaine d'une symphonie ou d'une sonate. Et nos sentiments s'émeuvent et frissonnent d'une vie nouvelle au contact de la musique comme la corde du violon vibre sous l'archet du musicien.

C'est que la vie de nos sentiments est éveillée et vivement excitée par tout ce qu'il y a de commun entre elle et ce que je peux bien appeler la vie en nous de l'œuvre musicale : les sons, leurs accords, leurs enchaînements, leur fuite et leur retour, leurs attractions et leurs répulsions, leur allure lente, ou vive, leur précipitation et leur retard. Il serait possible d'examiner dans le détail à quoi peut ainsi ressembler dans la vie de l'esprit et quel genre d'expression peut avoir tel ou tel procédé, la modulation, le changement brusque de ton, la mélodie procédant par degrés conjoints ou franchissant de grands intervalles — la modulation par enharmonie, l'équivoque produite par certaines suites de notes ou par certains accords. Tous ces moyens techniques employés par la musique ont leurs équivalents dans la vie de nos sentiments, et c'est pour cela qu'ils peuvent donner à celle-ci la direction, l'intensité, la forme qui leur convient. Le mode mineur, considéré comme moins parfait, au point de vue des consonances, que le mode majeur est aussi employé pour rendre ou provoquer des sentiments légèrement troublés, mal satisfaits, mélancoliques ou parfois violents. Le passage du mineur au majeur rappelle le passage de l'ombre à la lumière, et symbolise ou produit aisément un passage de la dépression à l'excitation, du trouble au triomphe. J'ai noté tout à l'heure que l'accord de septième dominante se résolvait sur un accord parfait comme des prémisses sur une conclusion ou comme un désir sur sa satisfaction. Et en effet il est un désir lui-même, un désir que l'accord consonant satisfait. Rester sur un accord de septième à la fin d'un morceau serait généralement pénible, comme de voir fuir une satisfaction espérée. Les compositeurs n'ont guère essayé sérieusement cet effet. Peut-être pourraient-ils, dans certaines conditions, lui donner le charme d'une attente persistante, d'une impression douce qui se prolonge dans le doute. Tout le monde sait quel parti l'on peut tirer des dissonances, des altérations d'accords pour faire comprendre et sentir le trou-

ble profond d'une passion malheureuse, d'un désir contrarié, pour évoquer quelque menace ou quelque catastrophe. Et je rappellerai, à ce propos, si l'on veut, la scène de jeu de *Robert le Diable* et les transformations du trémolo d'orchestre qui accompagne le sujet et devient de plus en plus dissonant à mesure que la mauvaise chance de Robert s'affirme. Mais surtout qu'on songe au prélude de *Tristan* et qu'on le compare à celui de *Lohengrin*.

Des exemples de ce genre qu'on pourrait multiplier et des analyses qu'on pourrait pousser à une extrême minutie montrent jusqu'à l'évidence, il me semble, les analogies très développées de l'œuvre musicale et de l'esprit même. Sans doute, dira-t-on peut-être, pour que l'œuvre musicale se réalise en nous, il faut bien qu'elle devienne une portion de notre esprit. Mais cela serait également vrai, de la même vérité trop générale, pour un tableau et pour une statue. Ils ne vivent pas en nous, cependant, de la même manière qu'une sonate ou qu'une symphonie. C'est bien à sa nature, à ses qualités propres, à sa ressemblance essentielle avec notre âme que la musique doit de pouvoir vivre en nous comme elle le fait, de pouvoir se substituer à notre esprit, ou s'associer à lui, en exciter les sentiments et les images, c'est bien à cela qu'elle doit son pouvoir expressif, qui lui donne dans l'art une place je ne dirai pas plus élevée que celle des autres arts, mais bien à part de ceux-ci.

Il n'est peut-être aucune qualité de nos sentiments que la musique ne possède aussi. Il est des musiques discrètes, il en est qui donnent presque l'impression d'un silence lassé, ou d'un silence menaçant, comme il est des âmes qui semblent se taire par recueillement, par fatigue, par délicatesse froissée, ou pour préparer une explosion prochaine. Il est des sentiments qui se précipitent comme un allégro, et des phrases musicales qui se déchaînent comme une colère, d'autres qui se désolent comme une jeune tendresse, ou qui rampent comme un timide désir.

Il en est qui menacent, et il en est qui caressent, il en est de fraîches et de suaves, il en est de terribles ou de tortueuses. (Comparez les sentiments d'Ortrude dans *Lohengrin* à la phrase qui les exprime et les soutient dans l'orchestre.) Toutes les nuances de force ou de douceur, d'impétuosité, de fougue,

de délicatesse, de légèreté, de lourdeur, de puissance peuvent être rendues par la musique comme elles peuvent se trouver dans nos sentiments.

Des moyens très variés, et dont je n'ai pu que donner une indication bien sommaire, y contribuent. Mais c'est le rythme et le mouvement qui produisent les effets sinon les plus subtils, du moins les plus apparents. Chacun connaît l'influence d'un air de marche. Et par là la musique est entrée dans la vie pratique. L'art s'est mêlé à la vie pour la régulariser. Les tambours et les clairons, les musiques militaires en donnent partout et tous les jours la preuve. Un air quelconque, pourvu qu'il soit un air vif, excite les enfants à sauter, — et un air lent les incite au sommeil. La danse est encore un exemple fréquent de l'influence du rythme musical.

Tous ces faits nous montrent la musique s'emparant de notre esprit et de notre corps, les dirigeant à sa guise. Elle agit sur nos sentiments exactement comme elle agit sur nos membres et par un mécanisme analogue, les deux actions sont même, en certains cas, fort intimement liées et ne peuvent se distinguer absolument; on pourrait même soutenir que c'est parce qu'elle excite et régularise des tendances motrices que la musique agit sur nos sentiments qui naissent de tendances motrices plus ou moins arrêtées et contenues. Cette affirmation, dans sa généralité, serait discutable, mais la part de vrai qu'elle contient s'explique encore par la substitution à notre âme d'une âme musicale, d'une âme de sons qui lui ressemble, mais qui est moins imparfaite et mieux harmonisée.

Jusqu'où peut aller cette influence de la musique, de vieilles histoires, des légendes d'autrefois, des anecdotes connues nous en donnent une idée même si elles ne sont pas toutes d'une indiscutable authenticité. On se rappelle Saül et David. Hanslick, dans son étude bien connue sur *le Beau dans la musique* (1), en cite un certain nombre. Alexandre le Grand entrait en fureur quand Thimothée jouait de la musique sur le mode phrygien et se calmait quand il passait au mode lydien. Un roi de Danemark, Eric le Bon, fit venir un artiste célèbre pour jouer devant lui. Avec une prudence louable, mais insuffisante, il fit enlever toutes les armes. Puis il écouta. L'artiste,

(1) Hanslick, *Du Beau dans la musique*, pp. 94 et 95 de la traduction française de Ch. Bonnelier.

par le choix de ses mélodies, excita d'abord une grande tristesse, puis l'enjouement et une gaîté qui s'exaspéra jusqu'au délire. Le roi n'y résista plus, il enfonça la porte de la salle voisine, saisit son épée et tua quatre courtisans. Ce fut un beau succès pour la musique. Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que plusieurs fois, nous raconte-t-on, un débiteur a pu émouvoir son créancier par la musique, au point de se faire tenir quitte de sa dette. Il faut croire toutefois que de pareils effets restent difficiles à obtenir, car cette méthode de paiement se serait sûrement généralisée.

Tout cela n'a du reste que très peu de rapports avec l'art. Ce qui l'intéresse, c'est que précisément, d'une manière générale, les sentiments excités par la musique n'entrent que fort peu ou n'entrent pas dans la vie réelle. Mais la symphonie, le drame lyrique, la sonate les épure et les idéalise en les excitant. Elle les rend plus fluides et plus souples, elle les exaspère ou les raffine en les faisant participer à la supériorité de l'art, en les faisant profiter de ce que l'œuvre d'art, surtout quand son créateur est un grand artiste, a toujours de plus pur, de plus subtil, de plus grandiose que la vie elle-même. Ils sont ainsi débarrassés, dans leur nouvelle existence, de leurs taches et de leurs scories. Ils ne se heurtent plus à la réalité et ne se troublent plus à son contact dont l'art les affranchit. Ils évoluent maintenant dans un monde fictif où leur nature s'affirme et se développe à l'aise. S'ils ne deviennent pas parfaits, ils échappent au moins à bien des imperfections que la réalité rend inévitables.

Voilà, me semble-t-il, la nature, la cause et les effets de l' « expression musicale », ou de ce que l'on peut appeler ainsi, bien que le terme soit peu clair et, en somme, assez inexact. La musique n'exprime pas les sentiments, elle les suscite et les épure parce qu'elle introduit en nous une âme semblable à la nôtre, mais plus harmonieuse et plus belle. Elle nous transforme en un système compliqué de sons qui réveille nos idées et nos émotions en les transfigurant. Et nous devenons pour un moment des êtres de grâce et de noblesse avec Mozart ou Beethoven, des héros légendaires, farouches et passionnés avec Wagner. Il y a, dans l'action de la musique, plus que dans celle de tous les autres arts, une véritable « possession ».

V

Si telle est la nature de l'expression musicale et de l'expression artistique en général, quelle en est la valeur? Faut-il considérer comme inférieur l'art qui fait appel à des sentiments humains, sacrifier le drame lyrique à la sonate ou à la symphonie, et se garder, en écoutant celle-ci, d'éprouver rien qui ressemble à de l'amour ou à de la tristesse pour s'abstraire dans une admiration continue?

Je ne sais vraiment pas pourquoi l'on se réduirait à cette extrémité. Sans doute, la musique est plus pure qui ne fait appel à aucun sentiment de la vie et n'excite que notre sens esthétique. Mais aussi l'art qui excite, en même temps que notre admiration, des sentiments variés et d'ordres différents, est plus riche et plus complexe. Et peut-être regagne-t-il ainsi ce qu'il faut bien convenir qu'il perd d'un autre côté.

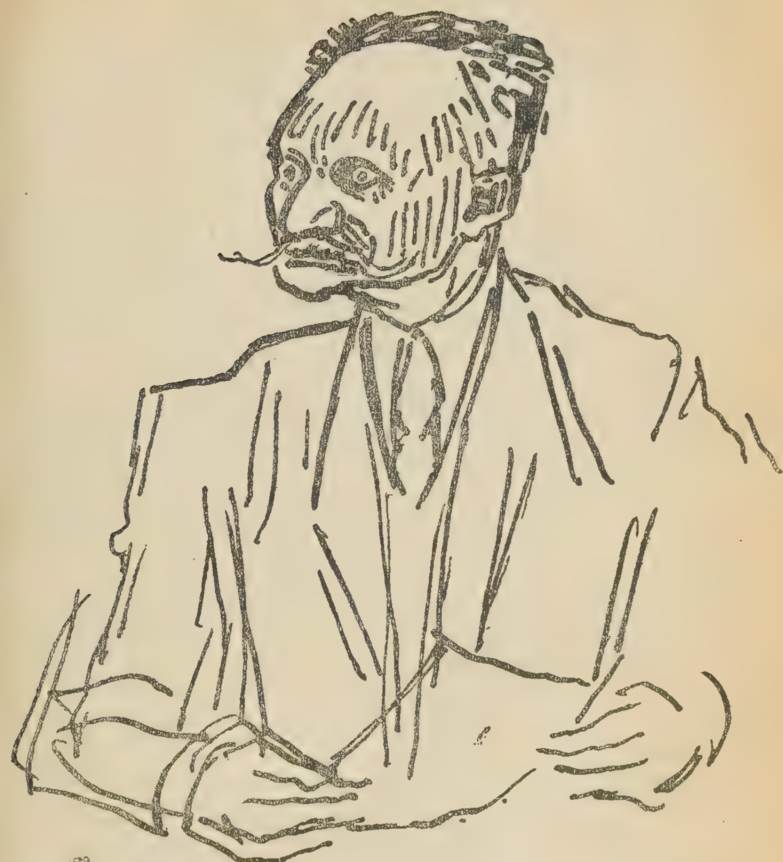
Seulement nous ne restons dans l'art que si les sentiments qui s'éveillent en nous concourent à l'émotion esthétique et se subordonnent à elle. Il faut pour cela prendre vis-à-vis d'eux l'attitude artiste, ne pas être ému de pitié par le sort d'Elsa comme nous le serions par le malheur d'une parente qui aurait manqué, par sa faute, un beau mariage. Si des sentiments de sympathie attristée murmurent en nous, ils doivent devenir comme une partie du spectacle, rester l'objet d'une contemplation désintéressée.

La musique sentimentale est ainsi réhabilitée, et sa réhabilitation dépend de nous. C'est nous qui pouvons donner un caractère esthétique aux émotions qu'elle nous fait éprouver. Et pareillement nous rendons leur dignité à la peinture des idées, à la poésie intellectuelle, aux tableaux de Moreau et aux vers de Vigny. Et nous ne songeons pas à reprocher à Rembrandt d'avoir rendu l'âme de ses contemporains avec une intensité lucide qui nous les fait prendre pour de vieilles connaissances. On peut même trouver que les idées et les sentiments exprimés par lui élèvent l'artiste dans la hiérarchie des créateurs, à condition de ne pas nous préoccuper pratiquement de la vérité de ses idées, de la beauté morale de ces sentiments ou de leur caractère sympathique, mais de leur seule beauté artistique, ou, ce qui permet une considération

plus large, *de ne prendre leur vérité ou leur moralité que pour ce qu'elles peuvent ajouter à leur beauté.*

Aucun des arts n'est absolument obligé de faire appel à des sentiments de notre vie humaine. Leur rôle est de nous créer un monde harmonieux et mensonger. Mais pour créer ce monde fictif, l'artiste peut être tenté d'exciter nos émotions. Un roman peut, comme *Salammbô*, ne s'adresser qu'à notre sens de la beauté, il peut aussi, c'est le cas de Dickens et de Daudet, s'adresser à la pitié ou à la terreur. Et le monde que nous offrent leurs auteurs, s'il est peut-être moins élevé, est aussi, par cela même, plus aisément accessible. Et, d'autre part, alors même que l'auteur n'aurait point expressément voulu s'adresser à notre cœur, notre cœur peut s'émouvoir quand même, et une sonate sans signification précise y peut faire vibrer parfois quelque souvenir personnel, quelque vieux sentiment fané qui refleurit. Il est donc à peu près inévitable que l'art soit, parfois au moins, « expressif ». Cela permet évidemment des abus, et il n'y a rien de très artistique pour un auteur à spéculer sur les sentiments vulgaires ou bas, ou même plus élevés, quand il ne s'adresse qu'à eux sans souci de beauté. Mais c'est nous, en somme, qui faisons de l'œuvre d'art ce qu'elle est pour nous, et c'est à nous qu'il appartient de faire de l'expression, non pas un moyen essentiel, ni le moyen le plus pur, mais un des moyens les plus puissants pour réaliser la beauté.

FR. PAULHAN.



JOSEPH BÉDIER

LES ASSISES DE REMY DE GOURMONT

(DÉTERMINISME ET IDÉALISME)

I

En jetant un regard d'ensemble sur l'œuvre de Remy de Gourmont (1), j'ai montré que la Science et l'Art s'y développent sans querelles. C'est qu'ils n'y sont point les maîtres, mais les serviteurs. Ils n'ont pas à disputer qui des deux sera le but, étant l'un et l'autre des moyens.

Le but c'est la Philosophie. Elle est l'âme d'une individualité dont la Science serait la chair et l'Art la forme corporelle. Forcé de définir avec un seul mot cet homme indéfinissable, je l'appellerais philosophe. Je le rangerais alors — et plus près du faîte que de la base, dans une catégorie d'écrivains qui irait, par rang de taille, de Fontenelle jusqu'à Gœthe. Catégorie où ne rentrent ni les professeurs de philosophie ni les métaphysiciens purs, mais qui reçoit aisément un Pascal, un Nietzsche.

La distance que le penseur garde dans la vie quotidienne par rapport à l'être agissant, le philosophe la conserve, dans l'espace intellectuel, vis-à-vis du savant et de l'artiste. Leur sommet n'est que son point de départ. Il n'aperçoit dans leurs édifices, maisons bourgeoises ou féeriques palais, que des matériaux bruts, son indispensable matière première. Les substances que la recherche scientifique met au jour, les réalisations du poète, du peintre, du sculpteur, du musicien, de l'architecte, il en pétrit et il en éclaire sa pensée. Sans les premières, il n'existera point. Sans les secondes, son œuvre ne relèvera que de la Science, simple contribution à la métaphysique, document plus ou moins utile, plus ou moins durable, mais qui n'aura que la valeur d'un document et n'intéressera que les spécialistes.

(1) *Mercure de France*, n° du 1er juin 1909.

Le philosophe, au sens où Fontenelle, Pascal, Voltaire, Gœthe, Sainte-Beuve, Renan, Taine, Nietzsche, Edgard Poe et, parmi les vivants, Anatole France, Bourget ou Maeterlinck peuvent être dits philosophes, est, à la fois, son propre fournisseur pour tout ou partie des notions positives qui entrent dans ses constructions et son fournisseur unique pour la portion ornementale de son œuvre. Ce n'est point avec l'imagination et la sensibilité d'autrui qu'il mettra en vie ses déductions et ses systèmes. En tous cas, l'ouvrage des autres, il ne l'emploiera qu'en lui faisant subir ces transformations, ces transpositions qui sont l'expression presque tout entière et une bonne partie de la pensée. Chez ces bâtisseurs, somme toute, la même main extrait les blocs, leur donne figure, les met en place.

Sans vouloir établir de comparaison entre des valeurs qui n'ont pas de commune mesure, je pense qu'aucun des écrivains de la catégorie où je range Remy de Gourmont ne représente aussi bien que lui — sinon Gœthe — le philosophe par la science et par l'art, le philosophe intégral, le *Philosophe*. Mais si cette catégorie ne plaît point, je l'abandonne volontiers. Elle a cependant le mérite de distinguer de l'artiste, poète ou romancier, même teinté de science : un Sully-Prudhomme, un Rosny aîné, un Wells ; de l'homme de science même écrivain : un Le Dantec, un Gustave Le Bon, ces esprits non point à double, mais à multiple visage dont Gœthe est évidemment le type le plus complet.

§

Ce qui frappe, dans la philosophie de Gourmont, c'est son côté positif, pratique, utilisable. Considérons les *Epilogues*. Nous constaterons pour chacun la précision, la solidité du point de départ. « Epilogue », c'est-à-dire libre promenade, divagation. Encadrement d'un thème ; agglomérat autour d'un noyau. Le thème, le noyau, c'est un fait et un fait *vrai*. Du domaine de la matière ou de l'esprit, social ou individuel, politique, religieux, littéraire ou scientifique, animal ou bien humain ; qu'il arrive de Paris, de province ou de l'étranger, vous le trouverez, ce fait, rapporté, situé, envisagé à peu près aussi exactement qu'un fait peut l'être. Si bien que ces réflexions sur la vie contemporaine offriront à l'a-

venir, en dehors de leur but propre,une source documentaire comme notre temps n'en fournira peut-être pas d'aussi pure.

Donc, un sol dense et sans mines. Et cette sécurité et cette solidité soigneusement éprouvées, c'est le bond dans l'abstrait sous le ressort de la logique. C'est, par une voie géométriquement directe, l'aboutissement à l'idée générale, puis le retour instantané au monde des phénomènes. L'objet utile à la démonstration, qu'il fût proche ou lointain, minime ou considérable, porté sous vos yeux et mis dans vos doigts. Et un perpétuel changement d'objets. Un perpétuel voyage des idées aux faits, des faits aux idées tant qu'il prenne fantaisie au voyageur de revenir sur le sol à la place exacte d'où il était parti, d'y demeurer assez de temps pour marquer son passage et pour donner à son épilogue la part d'arrêté, de définitif qui s'attache encore à ce mot.

Pourquoi ne comparerais-je pas ce brillant et ce naturel manège aux évolutions de ces oiseaux également faits pour le vol et pour la marche et dont on ne saurait dire s'ils sont plus à l'aise sur la terre ou dans les airs? Dans *les Epilogues* (et qu'est-ce que *les Promenades*, *les Masques* et toute l'œuvre critique de Gourmont que des manières d'épilogues!) là, et comme partout où il s'agit d'exposer et de conclure, vous assistez à l'envol d'un être que vous avez vu d'abord imprimer profondément sur le sol, ses pas. Vous suivez ses belles courbes étales, sa chute massive ou soyeuse, les battements précipités des ailes qui remontent, l'essor inaccessible, le posement, le repos. Et vous comprenez qu'au plus haut de son essor l'oiseau ne perd point de vue la terre et marque le point où il va descendre.

Ainsi, chaque quinze jours que l'an fait, M. Delarue et M. Desmaisons emportent en plein éther, sous leur enveloppe subtile, les propriétés matérielles qui les constituent habitants du globe et citoyens très représentatifs de cette république réaliste qu'est *le Mercure de France*.

Ai-je besoin de citer ? Il me semble que j'émets là de ces évidences qui vont seules. Ensuite, mon impression sur *les Epilogues* est celle, évidemment, que produisent non pas telle page prise au hasard ou quelques-unes soigneusement choisies dans les quinze ou dix-huit cents qui les consti-

tuent (1), mais leur ensemble... total. Enfin et surtout je n'ai pas pour but d'expliquer la méthode suivant laquelle Gourmont conduit son raisonnement, les faits et les gestes, les trucs et les tics de cette originale pensée, mais de dévoiler ses fondements métaphysiques et, comme mon titre l'annonce, ses *assises*. Ce n'est pas la façon dont l'ouvrier manœuvre ses outils, mais les outils eux-mêmes qui m'intéressent aujourd'hui et je ne veux dire hors d'eux que ce qui est indispensable à leur description. Je tiens cependant...

— « Mais, à quoi bon tant d'atermoiements et ne nous passerions-nous pas de ces précautions oratoires? Vous ressemblez à ces baigneurs qui grelottent au bord de l'eau et qui n'osent pas plonger! » — Voilà un reproche qu'un lecteur psychologue ne fera pas. Les élans repris d'un baigneur peureux, sa mimique, ses frissons donneront à l'observateur des indications sur la température de l'eau, sa profondeur, si le fond est roc, sable ou galets, s'il est à portée quelque bouée de sauvetage. En faisant comprendre que la pensée de Remy de Gourmont ne s'analyse point sans préambules, que son arpentage exige beaucoup de jalons, n'aurai-je pas dit de lui le plus important qu'on en puisse dire?

Je tiens, avant de démonter la charpente métaphysicienne de cette philosophie, à établir indiscutablement son utilité, sa raison d'être. Sur le plaisir avec lequel Gourmont raisonne, on l'accuse trop souvent de raisonner pour le seul plaisir. On le considère comme un idéologue, un dilettante, un abstracteur de quintessence et celui que le Shakespeare de Macbeth appelle: Monsieur le docteur de l'Equivoque. Lui-même mettra parfois quelque complaisance à passer pour tel. « Jongleur inimitable, salut!... Comme tu escamotes bien la vie! Et du gobelet vide empli seulement d'une odeur de mort avec quelle grâce tu verses à l'assistance le vin des fécondations éternelles (2)! », s'écrie, en se touchant du doigt à la façon de l'hydrocéphale de *Je sais tout*, ce Diomède en qui il a réussi une de ses meilleures photos cérébrales. Ou encore, par dégoût de ces affirmateurs faciles dont il fustige incessamment la

(1) Aux quatre volumes (le dernier intitulé *Dialogues des Amateurs*) déjà parus, *les Epilogues* non publiés en livre ajoutent bien la matière de deux volumes, à figurer au bilan de la production gourmontienne.
(2) *Les Chevaux de Diomède*, p. 220.

légèreté, nous l'entendrons proclamer : « Je suis un semeur de de doutes. » — La belle occasion de discréditer un adversaire aux arguments duquel il n'est pas toujours aisé de répondre !« Retournez semer vos doutes. Laissez-nous... planter nos choux », aura dit plus d'une fois à ce jardinier loyal tel fraudeur qui n'apporte sur le marché que des légumes en carton peint. Or, je crois qu'il est peu d'esprits aussi disposés à affirmer, à conclure, à appliquer leurs théorèmes, à fonder sur le raisonnement et l'expérience des principes de jugement et d'action. Et que malgré son désir de n'être point dupe et de ne nous duper point, son horreur de l'à priori, de l'à côté, de l'insuffisant, toutes ses prudences, ses défiances et ses nuances, Remy de Gourmont nous apporte un enseignement direct et fécond.

Je reviens donc aux *Epilogues*, bien décidé à donner une preuve palpable de la réalité de cette philosophie avant de la montrer saturée de métaphysique. Mais au lieu de m'écarter de mon chemin, l'exemple choisi m'y conduira, l'une des deux assises de la pensée gourmontienne devant naturellement apparaître dans cet exemple.

§

L'IDÉE DE RESPONSABILITÉ, A PROPOS DU « TUEUR DE FEMMES ». — L'avocat de ce personnage, désormais illustre, Vidal, se propose, dit-on, de plaider l'irresponsabilité de son client.

Les réflexions que ce fait du jour suggère à notre chroniqueur viennent, au tome III des *Epilogues*, après le Jubilé de M. Berthelot et la Question du Symbolisme. Elles précèdent : la Question de l'apprentissage et l'Enquête de « l'Ermitage » sur Victor Hugo. Nous sommes en février 1902.

Le moyen n'est pas nouveau, mais il est bon, si bon que l'on s'étonne de ne pas le voir employé par tout avocat pour toute cause. Il est vrai que cela ne ferait plus l'affaire des avocats...

Mais l'oiseau est déjà sorti du prétoire

... ni celle des rationalistes, qui en vivent, de l'idée de responsabilité morale, et qui en crèveront. Rien peut-être n'est plus bête, ni plus incompréhensible. C'est la vieille question du libre-arbitre.

Un vif essor en spirale. Un coup de tête à droite, à gauche et l'oiseau a trouvé sa voie. D'instinct, notre philosophe a

embarqué l'un des deux bateaux de sa philosophie : *le Déterminisme.*

Vieille ? Non, puisqu'elle n'est ni païenne, ni chrétienne. Elle est moderne, elle est nouvelle, elle est une des conquêtes de cette entité métaphysique, la Raison. Il ne faut en chercher les traces ni dans la philosophie ni dans la religion grecques. La vertu, pour toute l'antiquité, était un état ; on est bon ou mauvais, comme une plante est utile ou nuisible. C'est un fait. De la nature de l'état dérivent naturellement des actes déterminés par leur origine. La volonté personnelle ne peut pas intervenir et faire naître le bon du mauvais, ni le mauvais du bon. La logique s'y oppose. Les Grecs croyaient aux miracles, mais non aux miracles permanents. Or, le libre arbitre serait un miracle permanent. Ce serait, cent fois par jour et par homme arrivé à l'état de raison, la création d'un nouveau monde, d'une nouvelle série d'actes, entièrement indépendante des séries précédentes.

Vous voyez l'oiseau disparaître dans les nuages. Mais il s'abat, comme une pierre, sur une des tuiles les plus neuves de la maison Félix-Alcan. Les plus neuves? Les plus neuves... en 1902. Il y a de ces philosophies qui ne gagnent pas, comme on dit, à prendre de la bouteille. Naguère, M. Fouillée était dans la nécessité d'écrire aux journaux qu'il vivait toujours. Il l'a établi péremptoirement, mais non que son œuvre reste vivante.

Un philosophe moderne a cru pallier cette absurdité en imaginant un mot composé « idée-force » ; mais il la précise plutôt et il l'aggraverait si une absurdité pareille le pouvait être, si à rien on pouvait retrancher une quantité. L'idée d'un commencement du monde...

La tuile est cassée et le malfaiteur enfui

... est déjà inadmissible. Le monde n'a pas eu de commencement et il n'aura pas de fin. Il est. La chaîne des causes n'a ni premier, ni dernier chaînon. Tout au plus, et c'est ce que Nietzsche ne put jamais prouver, peut-on supposer que la droite est un cercle à rayon infini et le plan, une sphère à rayon également infini. Mais il y a conflit entre l'idée même de cercle ou de sphère et l'idée d'infini. Aussi Gauss refusait d'admettre de telles propositions...

Une seconde de vol plané dans les hautes régions mathématiques et nous revenons à terre, mais assez au-dessus du niveau de la mer :

Rien ne se produit qu'en vertu d'une cause. Tous les efforts des moralistes pour soustraire les actes humains à cette nécessité ont naturellement été vains. Mais la foi chrétienne même ne suffirait pas; elle est trop positiviste et encore trop scientifique. Seule, la foi rationaliste est assez forte pour faire admettre à ses fidèles dépravés une sottise aussi grossière. Le grand théologien du christianisme, saint Augustin, n'a aucune idée du libre arbitre...

Quelques lignes sur la théologie de saint Augustin; et immédiatement :

Tout ce qui tend à affaiblir cette notion de la dépendance absolue de l'homme, atome entraîné dans le tourbillon des effets et des causes, n'est que la protestation puérile de cerveaux affaiblis. On songe à l'enfant monté sur le cheval de bois d'un manège et qui croit diriger sa monture :

Tournez, tournez, bons chevaux de bois...
Tournez, tournez, sans espoir de foin.

Nous sommes plutôt loin du « tueur de femmes », de son avocat et de l'humaine justice. En réalité, deux pages nous en séparent et il ne faudra guère davantage pour y revenir. Mais il m'en faudrait bien autant pour énumérer toutes les idées et tous les faits à travers lesquels notre raisonneur arrive à conclure à l'illégitimité d'une justice basée sur la notion *châtiment* et à vouloir « que l'on jugeât des faits et non des personnes, des faits et non des intentions, des faits et non des volontés; qu'on laissât de côté, une fois pour toutes, les questions scolastiques de conscience morale, de liberté morale, de responsabilité morale ».

Et vous trouverez peut-être que les Grecs, M. Fouillée, Nietzsche, Gauss, saint Augustin et la citation de Verlaine et tout le reste, c'est beaucoup de choses à propos d'un assassin. Mais, dans ce cas, ne lisez pas *les Epilogues* ni aucune page de leur prolifique auteur. Au milieu de la divagation que je viens d'analyser il a d'ailleurs prévu l'objection. Il y a répondu par cette phrase qui le résume lui et son œuvre :

Tout se tient; le monde de la vie et le monde des idées s'évoquent nécessairement l'un l'autre dans un cerveau un peu actif et il est des moments où, en voyant une mouche changer de place sur une vitre, on songe à l'énigme du monde.

Des moments, non pas. Cette excitation cérébrale, cette

conception synthétique de l'univers sont l'habitude chez lui. N'a-t-il pas encore écrit — et combien de fois prouvé :

L'esprit humain est si complexe et les choses sont si enchevêtrées les unes dans les autres que, pour expliquer un brin de paille, il faudrait démonter tout l'univers (1).

II

Empirique par sa méthode et son résultat, la philosophie de Gourmont est relativiste de son essence. Le sens du relatif est le plus doué chez lui, comme l'odorat chez le chien. C'est par lui qu'il se dirige parallèlement à France et que tous deux rejoignent Renan. Toutes ses qualités tendent à l'établir, le développer. Je pense qu'on ne trouverait pas dans son œuvre une constatation, une déduction, une hypothèse qui, même d'une manière indirecte, contredirait aux données de ce sens-là. Plus ou moins et volontairement ou d'instinct, dans ses poèmes, romans, contes, les sujets, les situations, les décors, les personnages sont disposés en négation de l'absolu, en fonction du relatif. Les rapports qui lient le brin de paille à la forêt, à la montagne et à la mer et qui subordonnent l'univers au brin de paille ; qui conduiraient des mouvements d'un insecte à la mécanique de Newton ; qui permettent à l'être le plus infime, s'il reste inconnu ou incompris, d'opposer un inflexible veto à la divulgation de l'énigme de la nature, le déterminisme lui affirme leur existence de façon assez certaine pour l'engager — ce prudent, ce délicat — dans des affirmations tranchantes comme celles que nous venons de lui voir tenir à propos de la responsabilité d'un assassin. L'ayant défendu d'un mot contre ceux qui le traitent de sceptique, je veux, d'un mot, le défendre de ce reproche de dogmatisme outrancier que d'autres critiques (ou les mêmes quelquefois) ne craignent pas de lui faire.

Dogmatique et jusqu'à l'invective inclusivement et les coups : oui, sans doute, mais d'un dogme dont on est mal venu de lui reprocher une application qui, pour être « sans scrupules », ne dépasse pas les limites d'une logique saine, puisque nul, en principe, n'en voudrait nier l'autorité. Dogmatique, en tant que partisan loyaliste d'une doctrine qui, sur le papier, ne

(1) *Le Chemin de velours*, p. 8.

connaît pas d'adversaires et qui ne conclut d'ailleurs, dans sa bouche, qu'à la liberté politique, sociale, et de religion et d'art.

Le déterminisme de Gourmont est l'application intégrale de la loi de causalité qui lui apparaît non pas seulement comme la plus belle des conquêtes de l'intelligence, mais comme l'intelligence prenant conscience d'elle-même et se personnifiant.

L'idée obscure de causalité... on lui doit les dieux, on lui doit la science, on lui doit l'agrandissement de l'intelligence, car à une cause unique, génératrice de toutes choses, conception enfantine.... se substitue peu à peu la conception des causes secondes représentée par le polythéisme qui a permis la science; leurs principes sont les mêmes : à chaque effet différent, une cause différente (1).

A chaque effet différent une cause différente, et « Il n'y a pas de cause détachable d'un ensemble ». Tout son déterminisme tient dans ces deux propositions. Et voici quelques-unes de leurs conséquences, non point possibles, ni probables, mais certaines, de celles que ce semeur de doutes répétera inlassablement « sans craindre et sans permettre aucune objection » :

Il n'y a pas de phénomènes isolés dans le temps et dans l'espace. Tout se suit, s'enchaîne, se précède et se succède dans la nature. Ce qui est a été causé par ce qui fut et ce qui sera a pour cause ce qui a été.

La masse de la matière est éternelle et ne peut être augmentée ni diminuée. L'atome est indestructible.

La matière c'est ce qui est, ce qui a toujours été, ce qui sera toujours. L'univers n'a pas eu de commencement et il n'aura pas de fin. Née de la vie, la vie engendrera la vie éternellement. La figure des choses a changé et changera, mais l'essence même des choses est éternelle.

Les êtres vivants ne sont pas à mettre à part comme distincts des objets inertes. Il n'y a pour toutes les expressions de la matière qu'une physique et qu'une chimie.

De même, il n'y a qu'une physiologie. Pas plus qu'il n'existe de séparation fondamentale au point de vue des lois qui les régissent entre les êtres organisés et les êtres inorganiques, l'homme ne peut être séparé des animaux. Il n'est pas au sommet de l'échelle des êtres. Il est l'une des unités de la vie. Il est le produit d'une évolution partielle et non le produit de

(1) *Epilogues*, t. II, p. 130.

l'évolution totale. C'est un animal soumis aux mêmes instincts essentiels qui gouvernent toute l'animalité.

L'homme est la somme des éléments qui le composent et, comme tel, soumis aux lois qui régissent ces éléments.

La pensée est un produit physiologique. L'intelligence, sécrétion de la matière, est soumise comme elle à la loi de causalité.

Tels sont les principes à la défense et illustration desquels il apporte sa droite logique, l'entêtement de son esprit d'examen, sa prodigieuse culture et son génie créateur comme à la seule philosophie qui puisse, aime-t-il répéter, « coïncider dans une tête bien faite avec l'état de nos connaissances » et contenter, ajouterons-nous, un philosophe pour qui les spéculations philosophiques, si elles ne s'accordent exactement avec la science, restent sans valeur. Atomisme, évolution, mécanisme et d'un mot *matérialisme*, ces principes ne sont-ils pas notre science elle-même ; la science d'hier ou plutôt d'avant-hier que, par-dessus vingt siècles de platonisme et de christianisme, ces « déchéances passagères », retrouve l'humanité : Aristarque de Samos, Leucippe et Démocrite et le divin Epicure joints à la mathématique de Poincaré, à la chimie de Berthelot, à la physique de Le Bon, à la biologie quintonienne, à Giard, à De Vries, à Lœbs, à Dastre, à ce monisme que M. Le Dantec vulgarise si brillamment ? Que de fois l'argumentateur des *Epilogues* et le touriste des *Promenades* ont poli tel ou tel anneau de cette chaîne généalogique !

Ainsi, son déterminisme inflexible le dirige et maintient parmi le labyrinthe des laboratoires et des cours, des mémoires à l'Académie, des livres et des revues. C'est lui qui lui rend familières les expériences de nos savants, leurs certitudes ou leurs hypothèses, leurs erreurs et leurs découvertes dès la première heure de leur éclosion. Il lui doit la promptitude de son reportage, la sûreté de ses informations, le nouveau et le définitif de ses commentaires. Soit que, historien, tels déterministes aussi fameux que Bacon, aussi ignorés que Boscovich (1), aussi mal connus que l'un et que l'autre de ces deux grands hommes le conduisent à rechercher à même leur œuvre

(1) V. sur Bacon : *Promenades philosophiques*, 1re série, sur Boscovich ; *Pr. Phil.*, 2e série.

les éléments d'une contribution durable à l'étude de leur pensée ; soit que, chroniqueur, la mort d'un Spencer, d'un Berthelot, d'un Giard le trouve prêt à rendre un digne témoignage sur leur tombe; soit que, critique, il aille : dénier à M. Gustave Le Bon que les concepts destructibilité et matière aient cessé, depuis les travaux de l'illustre physicien, de rester absolument contradictoires, et que la radio-activité infirme le principe de la conservation de la masse et de l'énergie; moquer les prétendues créations végétales de M. Leduc; considérer, avec un enthousiasme modéré, les créatures de M. Delage; admettre avec M. Dastre que les cristaux pourraient bien se comporter comme des êtres vivants; puiser dans les expériences quasi-secrètes de Quinton de quoi ruiner pour longtemps l'espoir des adversaires du transformisme tout réjouis des querelles entre lamarckiens et darwiniens; soit qu'enfin, à la fois historien, chroniqueur, critique, romancier, poète, il tire avec cette magnifique *Nuit au Luxembourg* de la théorie des atômes découpée dans des cadres de verdure que traversent des oiseaux, des parfums et les gestes de la volupté, de son transport dans nos paysages et dans notre âme, les plus beaux effets, peut-être, dont, depuis Lucrèce, le matérialisme ait enrichi l'art : c'est un déterministe qui parle ou qui chante, qui s'irrite ou s'extasie.

§

Persécuté autrefois, toléré hier, le déterminisme est universellement proclamé aujourd'hui dans le domaine physico-chimique. Dans le domaine humain il reste nié sinon théoriquement, du moins en pratique. On n'en parle guère et l'on passe près de lui en se contentant d'un léger coup de chapeau. Et beaucoup de ceux qui prétendent l'honorer regimbent contre lui à chaque occasion, souvent, hélas! sans qu'ils s'en doutent. Tant les habitudes sont fortes, tant le préjugé anthropocentrique est invétéré! La terre est une parcelle imperceptible de l'univers. Chacun sait ça — et M. Flammarion l'a appris très astronomiquement au dernier de nos écoliers primaires. Elle est soumise, avec tout ce qu'elle contient, atômes d'un grain de poussière, à des lois fatales. Ces lois s'appellent, se commandent, se complètent, se corroborent jusqu'à se fondre toutes en une seule loi. Partout solidarité, subordination

à l'infini. Mais l'homme est « libre ». N'est-il pas le roi de la création? La nature, après l'avoir engendré, ne s'est-elle point arrêtée satisfaite? C'est l'aboutissement de la théorie darwinienne et la justification de la genèse biblique : les animaux qui vivent dans l'eau apparus les premiers, puis ceux qui sillonnent les airs, ceux, après, qui peuplent la terre, et, succédant au règne animal, le *règne* humain.

Les sciences naturelles reconnaissent toujours l'autorité de la Bible. Elles ont rejeté Aristote, elles ont conservé Moïse... Les animaux furent créés à la volée, comme on sème le blé; pour l'homme il fallut des gestes particuliers et minutieux. L'œuvre est si forte qu'elle épuise la puissance créatrice. Après l'homme, c'est le repos. Ouvrez le premier livre d'histoire naturelle, vous y trouverez, religieusement embaumée, la parole de Moïse. Moïse la tenait de Jéhovah, et Jéhovah la tenait d'Eloïm... C'est une généalogie émouvante. Elle l'est au point qu'elle fait trembler la main des savants et qu'ayant lu dans la vie l'antiquité de l'homme ils écrivent sa jeunesse dans leurs livres et présentent ce vieux primate comme la dernière pensée du maître. Que l'homme ne soit ni alpha ni oméga, qu'il ne soit qu'un des anneaux de la chaîne des êtres et qu'après lui la force créatrice ait continué de s'exercer et d'imaginer des formes nouvelles à la fois plus simples et mécaniquement mieux douées, c'est ce que l'orgueil humain conseillé par les religions n'admettra peut-être jamais, même évident (1).

Contre cet aveuglement et cet illogisme, Gourmont proteste au nom du droit que l'œil a de voir, le doigt de montrer et la logique de convaincre. Intégrer l'une dans l'autre l'idée d'homme et l'idée d'animal et en faire la base de sa psychologie, c'est une de ses préoccupations les plus anciennes. Cet évolutionniste fervent répugnait à utiliser « la vieille échelle dont les darwinistes gravissent si péniblement les échelons » et qui figure un peu trop l'échelle de Jacob aux yeux des partisans de la mythologie judéo-chrétienne. « Quelle est, demandait-il il y a dix ans, l'origine des oiseaux qui semblent à la fois en progrès et en régression sur les mammifères? » Les récents travaux de Quinton sont venus lui apporter la réponse souhaitée et prévue. Nous savons aujourd'hui, si la loi de constance thermique est véritable, s'il est exact que les espèces animales sont d'autant plus récentes que leur température intérieure est élevée, nous savons que les oiseaux sont apparus très longtemps après

(1) *Epilogues*, t. III, p. 123.

l'homme. L'homme a même précédé les carnivores et les ruminants, dont la température est inférieure à celle des oiseaux. L'organisme humain n'est pas le fruit de l'expérience acquise par la gelée primordiale du fait de ses transformations. Le tome II des *Promenades Philosophiques* est consacré en partie à cette grande découverte (1) qui, suivant Gourmont, confirme d'une manière éclatante le principe du transformisme, et le tome III démontre encore que Quinton fortifie Lamarck.

Mais avant que M. Quinton ait publié *l'Eau de mer milieu organique*, Gourmont, par le jeu de la loi de causalité, avait abouti aux conclusions dont ce beau livre lui apporta la démonstration expérimentale. Et je signale cette conquête de la raison pure à ces métaphysiciens radicaux comme M. Emile Meyerson, à qui la louange du positivisme donne un peu sur les nerfs (2). Convaincu de la commune origine matérielle des instincts de l'homme et des instincts des animaux, il avait cherché, en conférant les gestes de l'amour humain aux gestes par lesquels nos frères inférieurs perpétuent leur race, à « démontrer la similitude des expressions sexuelles chez tous les êtres dioïques » et « situer la vie sexuelle de l'homme dans le plan unique de la sexualité universelle ». C'est à quoi s'emploie cette très admirable *Physique de l'Amour* (3), qui nous montre un des côtés les plus séduisants de l'intelligence gourmontienne. Là l'historien et le critique de la science ont fait place à l'ouvrier scientifique, au zoologiste par l'expérience et la classification. Là, à l'amateur scientifique et au savant vient se joindre un peintre animalier abondant, coloré, fidèle à un point difficilement imaginable.

L'être humain traité, au point de vue de l'acte le plus important de la vie elle-même : l'amour, comme un être ordinaire et non comme un phénomène de foire, l'homme cessant de jouer « sur la scène du monde le rôle brillant du mouton à cinq pattes », mais situé dans la foule des animaux « à la place indistincte qui est la sienne, à côté des singes, des rongeurs et des chauves-souris », mis en parallèle psychologique avec « le prodigieux insecte » :

(1) V. notamment les chapitres intitulés *l'Insurrection du vertébré* (1906) et *la Place de l'Homme dans la Nature* (1907).
(2) Meyerson, *Identité et Réalité*, Alcan, 1909.
(3) Ouvrage composé de 1901 à 1903. Il porte en sous-titre *Essai sur l'instinct sexuel*.

Quelle clarté, alors, que de lumières venant de tous les côtés! Cette coquetterie de la femme, sa fuite devant le mâle, son retour, son jeu de oui et non, cette attitude incertaine qui semble si cruelle à l'amoureux, n'est-ce donc point particulier à la femelle de l'homme? Nullement. Célimène est de toutes les espèces et des plus hétéroclites : elle est araignée et elle est taupe ; elle est moinelle et cantharide, elle est grillonne et couleuvre... La réserve de la vierge devant l'homme est d'une pudeur bien modérée si on la compare à la fuite éperdue de la jeune taupe !

§

En essayant, à l'aide d'une multitude de faits dont je ne puis donner ici même une idée vague, d'établir l'identité générale de la psychologie humaine et de la psychologie animale, disons vite que l'auteur de *Physique de l'amour* ne fait point figure d'un pessimiste, d'un misanthrope, d'un pamphlétaire à la Swift. Ce n'est pas le voyage aux Iles Fortunées ou l'embarquement pour Cythère, d'accord. Mais c'est beaucoup moins encore une excursion à Lilliput ou dans l'île des Pingouins. Si Gourmont refuse de voir la différence absolue que les spiritualistes ont établie entre l'instinct et l'intelligence, ce n'est pas pour nous ravaler parmi les brutes. Sans doute, il n'est pas un mode d'agir de l'homme instinctif qui ne se retrouve en telle espèce animale, puisque, chez l'homme et chez la bête : « c'est la même matière qu'anime le même désir ; vivre, perpétuer la vie. » Mais est-ce à dire que l'homme n'offre pour tirer parti de ses instincts aucune supériorité particulière et que le déterminisme qui pèse sur lui le traite de la même façon que l'abeille ou que le chien? Non pas. Par toute la nature identité de but et de résultat. Mais tandis que les animaux sont réduits à une série de gestes toujours pareils, l'homme varie à l'infini sa mimique. Sa supériorité, c'est la diversité immense de ses aptitudes :

De la diversité des aptitudes humaines; du pouvoir que possède l'homme de gagner par toutes sortes de chemins différents le terme nécessaire de son activité ou d'éluder ce terme et de suicider en lui l'espèce dont il porte l'avenir est née la croyance à la liberté. C'est une illusion qu'il est difficile de ne pas avoir et une idée qu'il faut écarter si l'on veut penser d'une manière qui ne soit pas tout à fait déraisonnable ; mais il est certain qu'en fait la multiplicité des activités possibles équivaut presque à la liberté. Sans doute, c'est toujours le motif le plus fort qui l'emporte ; mais le plus fort aujourd'hui

sera le plus faible demain : de là une variété dans les allures humaines qui simule la liberté, et, *pratiquement, a des effets à peu près pareils* (1).

C'est moi qui ai souligné ces derniers mots, préoccupé de montrer qu'en poussant la théorie jusqu'au bout Remy de Gourmont ne méconnaît pas la réalité, l'évidence et que, aussi magnanime après la victoire qu'il se montre sans pitié pendant la lutte, nous le trouverons toujours pacificateur dans la mesure du possible. Mais, en attendant, le déterminisme n'y perd rien.

Le libre arbitre n'est pas autre chose que la faculté d'être déterminé par un nombre très grand de motifs et très différents. Dès que le choix est possible, il y a liberté, encore que l'acte choisi soit rigoureusement déterminé et qu'il soit impossible qu'il n'ait pas eu lieu. Les animaux ont une liberté moindre et d'autant plus restreinte que leurs aptitudes sont plus limitées, mais, dès qu'il y a vie, il y a liberté...

S'il est clair que l'homme est un animal, il l'est donc aussi que c'est un animal d'une complexité extrême. On retrouve en lui la plupart des aptitudes à l'état d'unité chez les animaux. Il n'est guère une de ses habitudes, une de ses vertus, un de ses vices (pour employer les mots usuels) qu'on ne constate ici ou là chez un insecte, un oiseau ou un autre mammifère : la monogamie et l'adultère, sa conséquence; la polygamie, la polyandrie ; la lascivité, la paresse, l'activité, la cruauté, le courage, le dévouement, tout cela est commun chez les animaux, mais alors cela qualifie l'espèce entière. A l'état de différenciation où sont arrivés les individus des espèces humaines supérieures et cultivées, chaque individu forme certainement une variété séparée que détermine ce qu'on appelle d'un mot abstrait, le caractère. Cette différenciation individuelle, très marquée dans l'humanité, est moindre dans les autres espèces animales. Cependant, nous observons des caractères très différents dans les chiens, les chevaux et même les oiseaux d'une même race. Il est très probable que les abeilles n'ont pas toutes le même caractère, puisque toutes ne sont pas aussi promptes, par exemple, à faire usage de leur aiguillon dans des circonstances analogues. Là encore la dissemblance n'est que de degré entre l'homme et ses frères en vie et en sensibilité.

De pareilles idées, on le voit, avec les ménagements et les rectifications de cette pensée critique, sans dépouiller leur

(1) *Physique de l'Amour*, p. 11.

intégrité, ne prêtent point à la charge. Non seulement il ne s'agit point d'abaisser l'homme ni — ce qui serait encore plus grave pour un psychologue — de le simplifier, mais nous prétendons l'honorer et l'embellir. Sa vraie noblesse n'est-elle pas de faire partie de la nature; d'être lui-même, dans le monde des phénomènes, le fils de ses œuvres — comme on dit ; d'être parvenu à la suprématie par ses propres moyens et non pas en profitant des avantages de la naissance? Songeons que celui qui refuse de « se laisser duper par la distinction scolastique entre l'instinct et l'intelligence » pousse la foi en la puissance de la raison aussi loin qu'on l'aura jamais poussée et que sa foi lui a fait soulever des montagnes que beaucoup de spiritualistes n'auraient point osé gravir. Lequel est le plus orgueilleux, du matérialisme d'un Lucrèce ou du spiritualisme d'un Bossuet? Quant à croire que le déterminisme soit *pratiquement* inférieur à la théorie du libre arbitre, qu'il offre un rendement plus faible de contentement, de sécurité, et — prenons le taureau par chacune de ses cornes — d'activité d'une part, de moralité d'autre part, nous verrons cela lorsque nous étudierons la morale de Gourmont.

J'expliquais un jour à l'auteur des *Souvenirs Entomologiques*, au naturaliste provençal J.-H. Fabre, le parti que Gourmont a tiré de ses merveilleuses observations sur les noces des insectes. Non sans craindre de choquer chez mon vénérable auditeur un spiritualisme très puissant et d'autant plus respectable que le grand savant ne lui fit jamais le sacrifice de sa rigueur scientifique, j'avançais, à l'aide d'exemples, qu'il se pourrait bien, en effet, qu'il n'y eût dans l'amour de l'homme rien que l'amour animal n'offrît à quelque degré. Le vieillard m'interrompit vite avec irritation et levant le doigt au ciel comme le Platon de l'Ecole d'Athènes : « Bestialement, oui, mais il y a autre chose ! »

Eh ! sans doute, il y a *autre chose*. Au commun patrimoine, il y a ce que nous avons ajouté. Il y a ce qui différencie l'expression matérielle que nous sommes de cette autre expression matérielle, l'insecte, comme il y a ce qui différencie l'insecte du poisson ou de l'oiseau. Il y a le produit de notre imagination; ce que nous devons à la perfection physiologique de notre cerveau; à la richesse et à la puissance de notre système nerveux.

Il y a ce rien qui est tout, qui est la poésie, la pudeur, la beauté, le désintéressement et le sacrifice. Il y a l'illusion créatrice de miracles ; tant d'exemples merveilleux de la force motrice des images qui va de la rêverie jusqu'à l'hallucination. Il y a Daphnis et Chloé, Philémon et Baucis, Roméo et Juliette, Paul et Virginie, Faust et Marguerite, Cosette et Marius, Mireille et Vincent. Il y a, dans l'œuvre de Remy de Gourmont, en marge des constatations positives de *Physique de l'Amour*, à côté des peintures non hypocrites de la volupté qui décorent ses romans et ses poèmes, de quoi, ô spiritualistes ! flatter votre inoffensive (1) manie. Regardez cette *Merlette* toute pure, fleur qui succombe de ne point être cueillie par la seule main qui lui agrée, abandonner ses pétales au courant de l'eau, comme la rose de l'infante ; regardez avec quelle naïve délicatesse l'héroïne d'*Un Cœur Virginal* nous dévoile l'énigme facile de ses désirs...

§

Une Loi de Constance Intellectuelle (2) nous montrera le déterminisme implanté dans l'histoire de l'intelligence et dans sa formation même. Comme, du jour où il y a eu des phénomènes, il y a eu pour toujours une même physique, une même chimie ; une seule physiologie depuis qu'il y a eu des êtres vivants (3) ; du jour où l'être humain est apparu, son intelligence s'est trouvée créée de façon définitive. Déterminée une fois pour toutes, elle s'est maintenue à travers les siècles invariable en son fond, en son pouvoir, car l'idée d'intelligence dissociée se compose de deux éléments : la faculté de comprendre, le contenant, pour ainsi dire, et son contenu : la notion. Ce qui a changé c'est le contenu, mais le contenant est resté tel quel.

Si l'on compare grossièrement l'intelligence à une éponge, on comprendra fort bien que cette éponge peut être ou pleine d'eau, ou vide, sèche sans que sa capacité soit augmentée ou diminuée.

Le séjour de l'intelligence dans un milieu de plus en plus actif l'a nourrie, l'a enrichie. Elle a profité de l'entraînement comme un athlète, mais elle n'a point reculé la limite de ses possibilités et en fait, depuis les temps préhistoriques, elle a

(1) (?)
(2) Pages 1 à 96 de la IIe série des *Promenades Philosophiques*.
(3) Ne pas confondre physiologie et anatomie. Il y a la stabilité physiologique et l'instabilité anatomique.

égalé parfois, elle n'a jamais battu ses records. Au lendemain de la constitution, la race blanche était capable de génie, absolument dans les mêmes proportions que de nos jours, et la moyenne intellectuelle d'une tribu de l'âge de la pierre devait être sensiblement égale à la moyenne intellectuelle d'un village français d'aujourd'hui.

De même les plus hautes preuves de génie scientifique ou artistique qui apparaissent de nos jours ne sont pas supérieures à celles qu'ont données les âges préhistoriques. Allez, si vous en doutez, visiter « un des endroits du monde les plus négligés, les plus inconnus. C'est le Musée de Saint-Germain ; c'est pourtant aussi un des endroits du monde dont la contemplation peut donner la plus forte émotion intellectuelle ». L'histoire de la période la plus passionnante de l'humanité est là écrite au jour le jour par l'humanité elle-même. Que sont les découvertes dont nous sommes si fiers à côté des grandes inventions que vous trouverez perpétuées dans ces archives, « dans ces salles où les vitrines ne recèlent autre chose que des cailloux, des os retaillés, des morceaux de terre cuite et d'informes déchets ». « Ayant appris la langue dans laquelle parlent ces symboles », vous comprendrez, « éclairés soudain, que le génie qui balbutie dans ces pierres est le même, et d'égal degré, que celui qui calcule aux Arts et Métiers ou qui chante au Louvre (1). »

C'est très beau, une machine à vapeur, mais, dans l'échelle des œuvres de génie, ce n'est pas plus beau que cette lame de mauvais fer que martèle un homme nu avec un mauvais marteau de bronze. Un acte en engendre un autre, puis un autre, puis un autre encore et le dernier, malgré sa complexité, n'est que la résultante topique du premier, résultante peut-être inévitable. La majesté d'un fleuve, à ses bouches, ne doit pas nous faire mépriser ses sources humbles, mais claires. Ici commence le ruisseau qui sera les Amazones; ici commence la barre de fer qui sera le Dreadnought (2).

Et l'humble aiguille! Et l'adaptation du blé! Mais il y a quelque chose de plus beau que la machine à vapeur et la lame de mauvais fer et que le blé, et que l'aiguille et que toutes les belles et les bonnes choses réunies. C'est la décou-

(1) *Prom. Phil.*, 2e série, p.37.
(2) P. 67.

verte du feu, « le feu, ce maître qui leur enseignera tout », a proclamé le Prométhée du vieil Eschyle.

La découverte du feu, œuvre d'un anthropoïde de génie, a différencié pour toujours des animaux l'animal-homme. En lui permettant de maintenir constamment sa température originelle en dépit des refroidissements successifs du globe, elle lui a ouvert l'accès des régions tempérées, fraîches et froides, elle a fait l'homme de ce qui serait resté un simien.

Et après la découverte du feu ou plutôt les découvertes — car ce qui nous apparaît un fait unique a passé par différentes phases, conséquences les unes des autres, et l'homme avant de produire le feu a dû découvrir que le feu naturel pouvait être conservé, entretenu, ce dont ne s'est jamais aperçue aucune espèce animale, malgré leur amour, leur besoin indispensable de la chaleur ; — après nous avoir expliqué tout ce que cette découverte comportait de difficulté, exigeait de géniale attention et invention, Remy de Gourmont énumère les principales découvertes qui en dérivent, qu'elle a déterminées, et qui nous ont fait petit à petit ce que nous sommes devenus. Il nous dit comment et il nous dit pourquoi. Et des découvertes vitales, il passe aux découvertes civilisatrices ; du feu, du couteau, de l'aiguille, du blé jusqu'à l'art, la science, la philosophie. Magnifique cantique à la louange de l'être humain élucidé ou tout au moins éclairci sans le secours d'aucune hypothèse, et de cette pétition de principe que l'illogisme spiritualiste appelle Dieu ; l'homme expliqué par le jeu des éléments naturels, par le mécanisme de sa physiologie, par une application ferme de la loi de causalité !

Cette *Loi de Constance Intellectuelle*, c'est la pointe la plus vigoureuse que l'esprit athée enhardi par la science et soutenu sur les ailes ait poussée peut-être depuis que les dieux sont morts. Oui, elle doit apparaître comme un de nos plus hauts sommets. Elle servirait d'introduction à l'Encyclopédie actuelle et je ne conçois pas comment elle pourrait, un jour, ne plus être d'actualité. On n'a jamais jeté un regard plus synthétique et d'un point de vue à la fois plus haut et plus terre à terre que celui qui illumine ces pages où des questions infiniment larges et difficultueuses sont présentées dans un raccourci et avec un bonheur d'expression qui vont jusqu'à tromper sur leur ampleur, leur délicatesse et — chose singulière — leur nou-

veauté. Mais, qu'il soit bien entendu qu'en lui rendant cet hommage je ne l'analyse point à fond. Je me suis arrêté au pied de la pyramide sans la mesurer ni la décrire et je l'ai fait voir d'ailleurs sous un angle où son auteur l'a à peine considérée. Ce n'est qu'indirectement que l'ouvrage se présente comme une justification générale du déterminisme. Il est, directement, le transport dans le domaine de l'intelligence des lois de constance physiques et chimiques. Il est une vérification entièrement inédite, parce qu'elle exigeait nos derniers résultats scientifiques, de la doctrine, je dirai métaphysique de l'évolution. Mais chez Gourmont le déterminisme est partout à fleur de sol comme dans les profondeurs. On le rencontre sitôt qu'on le cherche. Ailleurs il nous le fournit en lingots, le voici en paillettes, mais de quoi remplir bien des coffres-forts.

III

Dogmatique du Déterminisme, Gourmont l'est aussi d'une conception qui complète la doctrine de la relativité des phénomènes, en fondant un autre principe de relativité. Car, si le déterminisme a établi la dépendance des choses entre elles, *l'Idéalisme* établit la dépendance des choses par rapport à nous. Conception aussi indiscutable et indiscutée théoriquement que la première et qui, comme elle, n'est contraire en soi à aucune idée religieuse, politique, sociale ni littéraire. Il faut tout de suite noter cela dès que l'on a parlé du dogmatisme de ce théoricien de la liberté.

L'Idéalisme ! Est-il nécessaire de dire que le mot a deux significations : l'une de morale, l'autre de métaphysique ; l'une dérivant de idéal, l'autre de idée ; l'une synonyme de spiritualisme et ressortissant plus ou moins à : religion, optimisme, poésie, intelligence, rêve en face de matérialisme, athéisme, pessimisme, prose, sens, réalité ?

Que cet idéalisme, qui oppose avec plus ou moins de bonheur Platon à Aristote, la peinture italienne à la flamande, Florence à Venise, Van Dyck à Jordaens, Taine à Renan, Burne-Jones à Courbet, M. Bergson à M. Le Dantec, le Zola du *Rêve* au Zola de *la Terre*, Déroulède à Hervé, Willette à Forain, Sully-Prudhomme à Richepin et le « barde-Botrel » au « bruyant-Alexandre » ; qui opposerait, au besoin, le Gour-

mont de *Proses Magiques* à celui de *Proses Moroses;* de *Une Nuit au Luxembourg* à celui de *Un Cœur Virginal;* d'*Esthétique de la Langue Française* à celui de *Physique de l'Amour*, ce n'est pas de lui qu'il s'agit.

Il s'agit de l'idéalisme subjectif ou transcendantal, qui distingue le phénomène de la chose en soi, l'objet du sujet, l'être du paraître; qui déclare que le monde est une représentation de nos sens et que la matière n'a pas une réalité indépendante de l'esprit qui la perçoit.

Nous ne voyons pas les choses telles qu'elles sont, mais leur reflet dans le miroir que nous sommes. Ce principe, découverte capitale de la métaphysique et peut-être la métaphysique tout entière, avec une âpreté de collectionneur Gourmont l'a cherché et trouvé partout.

Chez Schopenhauer d'abord, bien entendu, qui l'a fixé d'une manière définitive, dans la formule de Berkeley et sous toutes les références : Platon, Descartes, Spinoza, Kant, les sages de l'Inde, Dante, Gœthe, Byron ou Léopardi qu'en donne ce métaphysicien à lectures. Il est un de ceux qui l'ont le plus aperçu dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam. Il l'a recueilli à des terrasses de café des lèvres de l'auteur de *l'Eve Future.* Il l'a déchiffré, Villiers mort, parmi les ratures de ses brouillons. Il s'est expliqué grâce à lui la folie de Poe et la sagesse de Gœthe. Il en a suivi la démonstration expérimentale chez Taine et ceux de nos contemporains qui ont recueilli par M. Ribot la suite du maître de *l'Intelligence*. Il l'a vu dans le sourire de Renan, entendu dans les grondements de Nietzsche et dans les génuflexions de Tolstoï. Et vous ne voudriez pas que Stendhal ne lui en ait rien dit.

Mais la littérature profane n'est que l'une des sources d'égal débit où puise cet homme à qui, si Anatole France n'existait point, nul écrivain ne disputerait la palme de l'érudition religieuse. Et, en passant, remarquons ce qu'offre de piquant le fait que nos deux antéchrists les plus authentiques, les deux plus dangereux adversaires de l'esprit chrétien, sont les deux artistes le plus instruits de sa vie, de ses visages et de ses âmes; ceux qui ont usé de ses richesses (pour notre bonheur) avec le moins de modération, j'allais dire de vergogne. Si l'Absolu, banni décidément de partout, ne trouvait point un refuge dans les chefs-d'œuvre de l'art ; si les manifestations du génie de

M. France n'avaient point une valeur si indépendante, on pourrait se demander ce qui restera de lui le jour où le christianisme ne tiendra pas plus de place dans notre mentalité que tant d'autres cultes disparus et ne sera plus qu'un chapitre dans l'histoire des religions. Supposez effacée jusqu'à la moindre trace de Bethléem et du Calvaire, il faudrait arracher évidemment bien des pages de bien des livres, mais combien du père de Thaïs et de Jérôme Coignard resteraient intégralement compréhensibles ?

L'œuvre de Gourmont suggère la même remarque. Sans son érudition théologique, non pas plus profonde que celle de France, mais moins discrètement exprimée, surtout dans ses œuvres de début, plus tapageuse ; et *renégate* quand l'autre n'est que voltairienne :

Ah ! perdounas ie Ségnur adourable !
Aqueù misérable
Es un reneiga !..

...nous n'aurions ni *le Latin mystique*, ni *le Fantôme*, ni *Sixtine*, ni *les Litanies*, ni *Lilith*, ni... mais il faudrait énumérer presque tous les volumes de celui qui, hier encore, plaçait dans la bouche du Christ ressuscité par la puissance de son imagination les conséquences les plus tranquilles et les plus hardies de la doctrine épicurienne et qui a poursuivi le préjugé biblique jusque dans l'évolutionnisme de Darwin.

Nourri de l'Ancien et du Nouveau Testament, il a extrait l'idéalisme subjectif des malédictions des Prophètes et des adorations du Cantique des Cantiques, des paraboles de Jésus, des décrets de saint Paul, des Conciles, des Papes et de toute l'hagiographie. Il a répété avec saint Denis l'Aréopagite, pour justifier ses hérésies au temps où il pouvait encore se dire hérétique : Nous ne connaissons pas Dieu tel qu'il est et Dieu ne nous connaît pas tels que nous sommes. Il l'a découverte enfin, sa chère doctrine, chez ses poètes du *Latin mystique*. « C'est la naissance de l'Idéalisme ! » s'écrie-t-il au seuil de cette anthologie moyen-âgeuse sitôt qu'apparaît la poésie chrétienne avec Commodien de Gaza. Et il semble qu'il ait aimé à proportion de leur conscience métaphysicienne ces hommes dont l'art, la pensée, la vie et la mort furent une incessante affirmation de l'idéalité du monde et que c'est d'avoir écrit —

avant Berkeley — que l'image des choses est la vraie réalité que Claudien Mamert doit d'être appelé par son commentaire « la plus solide cervelle du VIe siècle ».

§

Tout cet effort de recherches, *Sixtine* le résume et l'applique, *Sixtine*, l'idéalisme mis en roman avec plus de charme et non moins de parti pris que Benserade mettait en rondeaux l'histoire romaine.

Œuvre difficile; après *le Fantôme*, la plus fermée d'un homme qui n'a jamais bien compris pour quelles bonnes raisons la Littérature ne demanderait pas quelquefois l'effort de compréhension qu'exige toujours la Science, ni pourquoi un sonnet de Mallarmé n'aurait point le droit à l'énigme qui embellit la Joconde — *Sixtine* accumule vingt années de lectures, de remarques, de méditations de ce furieux chasseur d'idées. Il faudrait pouvoir découvrir à l'aise ce livre pour ainsi dire inconnu, l'un des plus remplis qui soient et dont on dirait sérieusement ce que Voltaire place ironiquement dans la bouche de je ne sais quel écrivain de ses ennemis :

Mes vers sont durs d'accord, mais « forts de chose ».

Si le destin avait borné à cette œuvre de sa 32e année la carrière de Gourmont; s'il n'était point heureusement devenu l'une des plumes les plus fécondes de notre siècle de polygraphes, ces trois cents pages, qui ne seraient point, alors, demeurées inaperçues suffiraient à lui assurer une place honorable dans nos lettres. Et l'on admire qu'il puisse être amputé de cette œuvre importante sans en paraître diminué, comme ces crabes que l'ablation de quelqu'une de leurs pattes n'empêche ni de courir, ni de saisir.

Hubert d'Entragues, le héros de *Sixtine*, hérite de tant de valeurs et c'est à nous les présenter non point sèches, isolées, en vitrine dans quelque traité, mais vivantes et agissantes, en façon de personnages et de faits, que se passe le roman. De ce drame cérébral, Hubert est le thaumaturge, le régisseur et l'acteur. Jeune homme de lettres, Gourmont l'a doté assez généreusement de sa curiosité, de son savoir (j'ai donné ailleurs une idée de ce monstre de culture) pour laisser croire qu'il a voulu se peindre en lui. Il est visible cependant, encore que la psychologie de Hubert donne la clef du coffre à secret

qu'était le Gourmont d'il y a 25 ans, que l'auteur domine son personnage et qu'il n'est pas complètement dupe de cette logique impitoyable dont il l'a armé. Même dans ses folies de jeunesse, notre philosophe possède comme un avant-goût de la mesure que nous goûtons maintenant chez lui sitôt qu'il ne s'agit point du rationalisme kantien, de George Sand, de M. le sénateur Bérenger ou des juges d'instruction.

Champion de l'idéalisme, Hubert n'est point de ces philosophes qui mettent tout de même en pratique le vivere deinde philosophari. Il épouse sa métaphysique étroitement. Il est idéaliste comme les mystiques et les martyrs. Comme les dévots égrènent leur chapelet et les fakirs leurs éternelles syllabes, il se répète sans cesse : le monde est ma représentation. C'est par l'idéalisme qu'il justifie ou qu'il explique sa façon de vivre ou plutôt de ne vivre point.

Et l'on comprend que ce galant jeune homme ne veuille point être ingrat. Outre la faveur de recevoir avec le sourire, au dernier chapitre du roman, la trahison de cette maîtresse aux pieds de laquelle il a brûlé tant d'encens, ce dégoûté apprend de sa philosophie à supporter l'existence et même à y prendre goût. A cet être peu capable, grâce à l'intempérance de ses facultés intellectuelles, de connaître d'autres joies que les pures joies de l'esprit ; à cet amant à qui les livres ne laissent pas le temps d'aimer alors qu'il ne manque point de cou...rage, l'idéalisme prouve la vanité des plaisirs physiques, simples illusions. Il donne, à cet ambitieux, le moyen de satisfaire chacune de ses ambitions sitôt qu'elles naissent :

Comme j'aurais aimé être évêque, et en une moins moderne Rome, cardinal. Si je m'appesantissais sur ce bien stérile désir, une sensation me prendrait à la gorge, de vie manquée, sensation vulgaire que mon orgueil repousse avec mépris. Et puis, ne les ai-je pas à mon gré goûtés les mystiques bonheurs et les célestes angoisses de l'épiscopat ? N'ai-je point revêtu la robe violette relevée sur les bas pourpres ou traînante sur les marches de l'autel ? N'ai-je point gravi, mitre en tête, les degrés de la chaire présidiale ? De quoi donc me servirait la réalité quand j'ai le rêve et la faculté de me protéiser, de posséder successivement toutes les formes de la vie, tous les états d'âme où l'homme se diversifie (1) ?

A cet esprit assoiffé de vérité et qu'irriterait jusqu'à la fu-

(1) *Sixtine*, p. 27.

reur le spectacle du permanent mensonge, le système de l'idéalité du monde confie qu'il n'y a pas de vérité ou plutôt que ce qui est vérité pour l'un n'est pas nécessairement vérité pour l'autre et encore que le vrai, c'est ce que l'on croit. Ce délicat que blesse la réalité et qui serait prêt, comme ce Baudelaire qu'il a peut-être trop lu (si Baudelaire se pouvait jamais trop lire), à sortir satisfait et par ses propres moyens

d'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve,

il lui persuade que le rêve se suffit, que « la vie n'est que la condition du rêve » ; que la vraie réalité, c'est la pensée. Il arme cet orgueilleux d'un mépris qui le rend insensible à toutes les déceptions où sa délicatesse l'expose. Il coupe les liens qui attacheraient à la terre ce pur esprit.

A ce raisonneur, enfin, qui ne procède que suivant les données de la logique, il prouve la légitimité de l'Art. Il lui offre, comme on vous apporte votre correspondance sur un plateau, une esthétique si féconde que d'Hubert d'Entragues elle va faire Remy de Gourmont, c'est-à-dire l'original du portrait tant soit peu caricature.

MARCEL COULON.

(*A suivre.*)

LE PETIT COIN DE TERRE

—

I

A TRAVERS CHAMPS

Le bruit à l'étranger court que la France est folle,
Sceptique. Encore quoi ? Malade. Est-ce tout ? Non.
Morte. Morte à jamais, la nation frivole !
Bien pis, pour entacher l'honneur de son doux nom :
« Ah ! le vice, dit l'un, c'est ce qui l'a tuée ! »
Et l'autre : « Enterrons-la, cette prostituée ! »

Viens donc, et donne-moi ta main,
Ma chère âme étrangère,
Je te montrerai le chemin
De ma terre légère.

Viens, tout l'azur est avec nous,
Les herbes hautes sont fleuries :
Les grandes marguerites des prairies
Baiseront tes genoux !

Vois comme ils ont des tailles fines,
Nos peupliers d'argent,
Comme le front de nos collines
A l'air intelligent !

Après la torpeur des longs rangs de vignes,
De petits bois nous font accueil,
Et partout des buissons entrecroisent leurs lignes
Où se repose l'œil.

Quelle nature est plus humaine,
Quelle belle a moins de dédain
Que cette France où l'on promène
Comme en un jardin ?

Elle pourrait être inutile,
Etant si jolie,
Mais non, la coquette est fertile
Pour mieux séduire, par folie !

Folle, en effet, la France est folle,
Sa folie est l'esprit qu'elle a :
Toute chose est folle, qui vole,
Mais savoir voler, tout est là !

II

A TABLE

Et de ce peuple fou le bon sens me confond.
Veux-tu voir, sous nos murs ajourés en dentelle,
Ce qui, quand le mauvais destin les démantèle,
Ne bouge pas ? veux-tu toucher le sol profond ?
Prends mon bras. C'est ici le cœur de notre vie ;
On t'attend : la table est servie.

C'est une table ronde avec sa nappe blanche.
La lumière de la croisée
Comme un regard du ciel sur la nappe est posée,
Sanctifiant la gourmandise du dimanche.

Le vin joyeux, dans un flacon,
Darde un œil qui vous brave,
Car le vin est gascon,
Mais le pain reste grave.

Et sur le buffet j'aperçois
Des gâteaux qui sont mes amis d'enfance,
Du temps qu'on me disait : « François,
Rappelle-toi bien ma défense :
N'y touche pas ! »
Et je leur souriais pendant tout le repas.

Chère femme, assieds-toi parmi nous, et contemple
Cette salle à manger, à sa manière un temple,
Et de tous le plus vénérable. Oh! si j'ai pris
Pour de l'ennui, souvent, le grand air de scrupule
Qu'ont ces murs familiers, si j'ai cru la pendule
Radoteuse, et le temps ailleurs moins long, moins gris,
C'est qu'il faut qu'un jeune homme ait versé bien des larmes,
Qu'il ait, au loin, rêvé du pays plus d'un soir,
Pour comprendre un vieux meuble et lui trouver des charmes.

Vieux buffet, le service à thé, sur ton dressoir,
Brille, au complet, depuis cent ans. Ta prudhomie
A mis au rang des saints la sainte Economie.
Avare ? non, mais dame! un peu serré. Quand même,
Pour la fidélité de ton cœur ancien,
Pour ton ventre de bon petit paroissien,
Vieux buffet que je raille, au fond comme je t'aime !
On te devine exact, honnête, mesuré,
Moitié tabellion, moitié brave curé,
Et, dans ton vernis clair, on dirait que se plisse
Un visage narquois pétillant de malice.

Lorsqu'on mange la soupe en famille, l'on sent,
Dans le recueillement de la faim qui s'apaise,
Que, sur les fronts baissés, le silence qui pèse
A l'autorité d'un doigt tout puissant.

Instants sacrés que ceux où l'on met en commun
Le besoin le plus fort de la vie, où chacun
Apporte, en s'approchant de la table paisible,
Son cœur comme un hôte invisible !

Le soir, quand le sommeil me troublait la paupière,
Et quand j'étais petit, comme notre soupière
Me paraissait énorme et comme sa vapeur
Tournoyait et montait! Quel volcan! J'avais peur,
Mais une peur si douce, un peu feinte et rusée,
Que mon âme excitait, pour en être amusée!
Oh! les points lumineux des cristaux, autant d'yeux!
Et j'imaginais l'Ogre en rêvant d'une bouche
A la mesure de la louche,
Et mon père et ma mère étaient pour moi des dieux.
Je les vois tels qu'alors ils trônaient sous la lampe :
Tout près de moi, si près que mon cœur est au chaud,
Puis, tout à coup, parlant par énigmes, très haut,
Très loin, parmi l'encens de la soupe qui trempe...

Chère, s'il se pouvait que, par-dessus les blés,
Les vignes et les bois, en ce moment, tu vinsses
Dans toutes les maisons de toutes les provinces,
Partout tu reverrais, par famille attablés,
Disputeurs, mais unis dans les jours de souffrance,
Les petites gens du peuple de France.

La table de famille, on s'y fâche, on y boude,
Mais en rond l'on y fait la chaîne, coude à coude,
Autour d'un dieu lare en qui chacun croit :
L'Honneur, le vrai dieu des âmes françaises,
Et chaque coup du sort rend le cercle des chaises
Plus résistant et plus étroit.

Entrez, l'étrangère, entrez dans la ronde,
Mangez et buvez!
Vous voyez, c'est nous la honte du monde,
C'est nous les Français dépravés!

On médit de nous parce qu'on envie
Ce grain de sel fin,
Cet esprit qui donne en France à la vie
Un goût si bon qu'on en a faim!

Goûtez donc, ma chère, à tous nos plats, mais
Si l'on vient vous dire
Que nous nous mourons, il faudra sourire.
C'est tout. Ne l'oubliez jamais.

III

LA PETITE VILLE

La ville où je naquis, un fleuve étroit l'arrose :
L'eau coule sous le pont comme une claire prose,
Et mire honnêtement dans son calme miroir
Et le doit et l'avoir ;
Elle enregistre un arbre, un mur, sur son passage,
Et fait ainsi l'addition du paysage.

La ville où je naquis a de petits pavés
Carrés, durs, enfoncés, cimentés dans la terre,
Tous proprets et contents d'être si bien lavés,
Et blâmant le caillou qui roule, solitaire.

Le clocher, par-dessus le poste de l'octroi,
Regarde avec effroi
Un chemin qui longe une vigne.
Il s'inquiète, il lui fait signe :
« Reviens donc ! » Mais le fou ne l'entend même pas,
Et disparaît au haut des collines, là-bas...

Bonne vieille demoiselle Prudence,
Quand passe un chariot dehors, sur ta crédence
La porcelaine tremble, et ton cœur tremble aussi.
Ta chatte fronce le sourcil ;
L'âme des choses sort à moitié du sommeil,
Sourit, étonnée, au soleil,
Puis, lasse d'un effort si grand, replonge
Dans les ondes mortes du songe.

Bonne vieille demoiselle Vertu,
Qui fais la chasse à la poussière,
Et qui me tenais en brassière,
T'en souviens-tu ?
J'admire tes planchers brillants comme des glaces;
Tu remets avec soin les chaises à leurs places,
Sitôt les visiteurs partis ;
Et moi, qui jadis me blottis,
Enfant, contre ta chaste robe,
Bien qu'ayant perdu ma candeur,
Je te dois de garder un fond naïf et probe
Et le respect de la pudeur.

IV

LA COTE D'ARGENT

Un petit coin de terre est mon seul juge au monde.
Là, pied à pied, les pins combattent avec l'onde
Pour la possession du sable. J'obéis
Au doux charme voilé de ce vague pays,
Bien qu'il m'ennuie un peu, parfois, comme un poème
Trop sincère qui trop ressemble à mon cœur même.
O ciels marins que, tout enfant, j'ai regardés,
Nuages par la brise incessamment cardés,
Fils flottants de la pluie au loin, jaune lumière
Dorant sur un fond noir les tuiles des maisons,
C'est vous qui, par-dessus la route coutumière,
M'attiriez du côté des libres horizons
Où va s'amincissant la ligne de la grève,
Plate et pâle entre deux abîmes — dans le rêve.
Ajoncs d'un vert malade et chardons d'un bleu gris,
Dune rose ou blanchâtre ou mauve, selon l'heure,
Vos couleurs qui n'en sont presque pas m'ont appris
Que, tout n'étant que vain reflet, rien ne demeure.
Et, brûlés et tordus, les pins m'ont dit pourtant
Qu'il faut lutter, qu'il faut mourir en résistant.

L'air est tellement pur qu'on le sent qui s'infiltre
Dans tous les plis de l'âme : au dedans c'est un philtre,
Au dehors un bain frais que Dieu parfume avec
L'encens de l'immortelle et le sel du varech.
L'air ! il compose à lui tout seul ces paysages :
Tout le reste, villas, forêt, nappe de l'eau,
N'est qu'une bande étroite au bas d'un grand tableau.
Et je l'ai respiré, cet air, à tous les âges !
Lorsque j'étais petit, je ne raisonnais point,
Je jouais, je prenais du sable dans mon poing,
Pour le laisser couler ensuite, sans comprendre
Quels liens rattachaient ma vie à cette cendre.
A dix-huit ans, j'errais, en déclamant des vers,
Sur la plage, de méchants vers dont j'étais ivre,
Et j'invoquais la Mort, tant j'avais soif de vivre,
Tant j'aspirais à tout aimer dans l'univers !
La sirène qui gît dans les livres de classe
M'apparaissait, vivante, à l'ombre d'un rocher ;
Je la voyais, debout sur sa queue, approcher,
Nue... Et je sens encore un bras frais qui m'enlace,
Tandis que le soleil, giclant par un trou bleu,
Découpe dans la grotte obscure un rond de feu...
Béni soit maintenant l'été qui me ramène,
Après deux ans, après ce mariage au loin,
Sur la terre à jamais pour moi la plus humaine !
Ce n'est pas métaphore, elle est vraiment un coin
Enfoncé dans la mer, et la mer qui la ronge
L'enveloppe de vents, de voiles et de songe.
O murmures ! les flots, les pins m'ont accueilli !
Tous ont dit à mon cœur : « Non, tu n'as pas vieilli.
Nous te reconnaissons, mon enfant. Sois sans crainte.
Ta pensée appartient à nous qui l'avons peinte
De mille tons fondus l'un dans l'autre. Il est clair
Que ton sort est pareil au goéland dans l'air,
Lorsque, ne sachant plus où se poser, en butte
A la tempête, il va de culbute en culbute.

Mais nous, les pins, la mer, si nous t'avons versé
Le poison sombre et doux qui rend l'âme inquiète,
S'il est vrai que ce sont nos voix qui t'ont bercé,
Pouvons-nous te blâmer, mon fils, d'être poète ?
La plage, elle non plus, ne produit aucun fruit
Utile, rien de bon pour l'appétit des ventres,
Mais les vagues, chantant en chœur comme des chantres,
Eparpillent dans l'air des semailles de bruit ;
Et la Beauté, la fleur divine, impérissable,
Seule s'épanouit sur les pentes du sable ! »

V

L'AIEULE

I

Un jardin tout petit, là-bas,
A des centaines de lieues :
Les ombres du soir y sont bleues
Dans les feuilles, et les pas
Si mystérieux sur le sable !

Quel gris indéfinissable
Revêt ton visage aimé,
O vieille femme lasse, assise
Dans le crépuscule embaumé,
Sous la tonnelle imprécise !

La chaude nuit de septembre
Dans le figuier noir fait son nid ;
Un rayon de lampe jaunit
Aux persiennes d'une chambre...

Longtemps tu demeures là,
Seule avec les grillons qui crient,
Tout ton corps penché vers la
Sombre terre, et tes lèvres prient.

L'herbe t'attire, hélas! tes reins
Cèdent au poids des années,
Mais, pauvre âme, comme tu crains
Ce lit dans les fleurs fanées!

Ah! que n'y dort-on d'un sommeil
Qui soit une longue sieste,
Où l'on sente un grand ciel vermeil
Qui sur les yeux toujours reste!

Car l'on a bien quelque nausée
Des gens et des choses, mais
Le ciel est ami, la rosée,
Fidèle, et tu les aimais!

2

Sous le manteau de l'âtre où le tison charbonne,
Une pauvre vieille âme bonne
Songe à la Mort debout près de là sur le seuil,
Un pauvre corps songe au cercueil.

L'azur brûle dehors dans la rue aveuglante,
Mais l'été ne réchauffe plus
Les rameaux séchés de la plante
Ni les genoux, hélas! engorgés et perclus.

Par le soleil ainsi trahie,
La vieille femme a dit qu'on allumât du feu,
Pour quand même essayer de ranimer un peu
Le peu qui lui reste de vie.

Mais le feu s'est éteint, et, dans le foyer noir,
Devenu profond comme un gouffre,
Seul, un bout de fumée inquiétant à voir
Se tord comme quelqu'un qui souffre.

Pauvre vieille, une larme a coulé de son œil,
Car, au fond de son grand fauteuil,
Elle a cette atroce pensée
Que son propre foyer aussi l'a repoussée.

3

Humble face de femme âgée
Que, détestable laboureur,
Avec fureur,
Le Temps a ravagée;

Pâles yeux remplis d'une eau trouble
Où chaque image se dédouble,
Tous les vivants ayant près d'eux
Des squelettes hideux;

Chère main qui vas de toi-même
Te placer à l'endroit du corps
Où l'on croise les mains des morts
Pour la parade suprême;

Poitrine si chaste et si douce
Où le mal fouille, où le mal pousse,
De quel mouvement horriblement lent!
Son ongle sanglant;

Bonne aïeule transfigurée,
Ame pure encore épurée
Par une agonie où je crois
Voir un symbole de la Croix;

C'est peu de dire que je baise
Le bas de ta robe, non,
Je fais plus, je fais de ton nom
Un nom de sainte française.

4

Car chez toi l'héroïsme est toujours de la grâce,
Un trait d'esprit, la fleur d'un naturel charmant.
Non, à quatre-vingts ans tu n'es pas du tout lasse
De vivre, et tu le dis, ma foi, très simplement.
Si surmonter la peur est toute la bravoure,
La tienne a de ces mots que longtemps on savoure,
Trésors sans prix légués aux fils par les aïeux :
« Vous n'imaginez pas comme c'est ennuyeux
De mourir, mes enfants ! » Et toi qui, tout à l'heure,
Etais loin des regards cette vieille qui pleure,
Voici que devant nous tu plaisantes, tu ris.
Et quel parler ! quel ton ! quel tour ! quel coloris !
Mais lorsque, coupant court à ta fine faconde,
L'affreux mal dans ton sein se réveille et te mord,
Sans un cri, pour mieux voir face à face la Mort,
Tu fermes doucement les yeux une seconde...
Puis — ce qui vient après est si poignant, si beau
Que c'est en affaiblir le sens que de le dire —
Quand tu rouvres les yeux, pâle, au bord du tombeau,
Tu fais un grand effort sublime pour sourire.

VI

L'ORMEAU

Et maintenant voici, rapetissé, vieilli,
Sévère comme ceux qui n'ont jamais failli,
Avec sa barbe blanche et ses yeux bruns et tristes,
Mon père, tout devoir, tout susceptible honneur,
Républicain d'esprit et de mœurs jansénistes,
Indépendant et raisonneur ;

Et rose de timidité, la tête grise,
Le cheveu bien tiré, mais qui s'échappe et frise,
Gardienne des clés, régente des menus,
Multipliée en soins menus,
C'est toi, mère craintive et toujours éplorée,
O prunelle par tant de pleurs décolorée !

Et toi, sœur, qui, le buste droit,
Riant d'un rire aigu de nonne,
As muré ta frêle personne
Dans un catholicisme étroit;

Et toi, le compagnon de toute ma jeunesse,
Des bons et des mauvais jours de Paris,
Bouche mince, nez long, visage de finesse
Qui du bout des cils me souris;

Vous, vieux parents, vous êtes la racine,
Vous, frère et sœur, comme moi les rameaux
D'un arbre qui dans l'azur se dessine :
Rien qu'un ormeau parmi d'autres ormeaux.

L'arbre est commun, mais fière est sa roture :
Plus il plonge bas dans l'ombre du sol,
Plus haut, par-dessus le mur de clôture,
Il épanouit son grand parasol.

Et toi, mon enfant, qui n'es pas encore,
Bourgeon qui mûris sur l'arbre greffé,
Cher embryon impatient d'éclore,
Germe aveugle, de lumière assoiffé,

Enfant, quand tu seras né, sois la tige
La plus libre, la plus près du ciel bleu,
Monte, monte, insoucieux du vertige,
Vers le soleil, petite feuille en feu!

Oh! surpasse nous, mon enfant! Oublie
La branche qui fut ton premier berceau ;
Vibre, chante, et, si notre amour te lie,
Cesse d'être feuille et deviens oiseau!

FRANÇOIS PORCHÉ.

UNE CRITIQUE DE L'IDÉE DE PROGRÈS

C'est un fait assez remarquable de notre temps que les esprits qui manient les sciences les plus précises et les plus riches en certitudes soient ceux aussi qui s'appliquent, avec le sens critique le plus aigu, à faire apparaître le caractère relatif des principes sur lesquels ils fondent leurs théorèmes. Le cas de M. Poincaré est sur ce point typique et singulièrement à l'honneur de la haute mentalité philosophique qu'engendre le point de vue désintéressé de la science. Au contraire, et le plus souvent, sociologues, historiens, moralistes, philosophes ne se font pas faute de rehausser d'un caractère axiomatique des hypothèses et des énonciations sur lesquelles l'accord est loin d'être conclu et dont l'évidence, invoquée dans tous les camps, s'accommode des aspects les plus divers. A cette présomption, à cette partialité qui cachent toujours un désir d'utilisation et d'application pratique, il est pourtant quelques exceptions heureuses. Il faut inscrire parmi celles-ci le point de vue qui s'exprime dans le nouvel ouvrage de M. Max Nordau, *le Sens de l'Histoire* (1), que le Dr Jankélévitch a récemment traduit de l'allemand.

L'histoire, demandent les uns et les autres, avec des nuances dans l'interrogation et des intonations diverses, l'histoire a-t-elle une valeur scientifique? Non, répond sans ambages M. Nordau. Et à l'appui de cette dénégation, il apporte un faisceau d'arguments, de développements et d'illustrations qui font de son ouvrage, en même temps que le plus catégorique peut-être sur un tel objet, une mine précieuse d'idées générales et de points de vue concrets, un livre auquel il faut rendre cet hommage qu'une pensée riche, substantielle et claire en anime tous les chapitres et qu'il est exempt de ce formalisme dialectique qui n'est, dans quelques ouvrages philosophi-

(1) *Le Sens de l'Histoire*, par Max Nordau, in-8, Alcan.

ques, qu'un masque destiné à faire illusion sur la pauvreté du contenu.

L'histoire n'est pas, selon M. Nordau, une science descriptive. Car, dit-il, « la vérité objective reste aussi inaccessible à l'historiographe que « la chose en soi » de Kant à l'entendement humain ». Nous ne possédons pas d'instruments ni d'organes propres à enregistrer avec une précision indiscutable la réalité objective, et serions-nous en possession de ces moyens de connaissance positive que nous serions encore loin de compte, car c'est la partie la moins importante de l'histoire qui se prête à des mesures objectives. Sa partie essentielle est celle qui s'agite et se cache dans l'âme des hommes et demeure entièrement soustraite à notre observation immédiate. L'observation du fait est ici remplacée nécessairement, dès que l'on rompt le silence, par son interprétation et c'est pourquoi on n'exagère pas, selon M. Nordau, « en disant que toute l'historiographie n'est que du roman à thèse, naïf par exception, parfaitement prémédité en règle commune ». « Tout homme, remarque-t-il, qui est sorti tant soit peu de l'obscurité, et a occupé, ne serait-ce que fugitivement, l'attention de ses contemporains lève les bras au ciel à la lecture des jugements qu'inspirent son aspect, son caractère et ses actes et des impressions personnelles qu'il a produites sur divers esprits. » Il est vrai, et comment n'en serait-il pas ainsi des actes lorsqu'il en est ainsi de la pensée même fixée dans l'écriture, lorsque tout écrivain, si appliqué qu'il soit à livrer de sa pensée les formules les plus nettes, se voit attribuer souvent les conceptions les plus contraires à celles qu'il a émises, voit travestir ses intentions sous les déguisements les plus imprévus. Et ces travestissements sont si fréquents que, renversant les termes de l'appréciation de M. Nordau, je suis tenté de dire que, tendancieux parfois, ils sont le plus souvent accomplis avec bonne foi, hélas! et naïvement.

Mais si l'histoire ne vaut pas comme science descriptive, ne saurait-elle être acceptée comme science rationnelle? Pas davantage, selon M. Nordau, « car il lui est absolument impossible de prévoir un événement quelconque, ne fût-ce qu'avec une certitude approximative », et ce qui caractérise une véritable science, c'est qu'elle a le pouvoir « de préciser à l'avance ce qui doit se produire dans des conditions déterminées ».

M. Max Nordau va plus loin encore, il refuse à l'histoire toute importance éducatrice, et ses développements sont très curieux au cours desquels, à l'intérêt pressant qu'il y a pour l'homme de tous les temps à connaître avec précision les divers déterminismes de la nature afin d'avoir prise sur elle, il oppose, au contraire, le danger véritable qu'est souvent l'histoire pour l'individu. Connue objectivement, s'il était possible, elle lui donnerait des armes contre des circonstances qui ne se reproduiraient plus dans les conditions où elle les aurait étudiées, mais, rédigée en fait dans l'ignorance de la réalité objective, elle est toujours tendancieuse. Employée, à l'instigation des gouvernements et des passions politiques, comme moyen de suggestion, elle « poursuit le but pratique d'exercer à l'aide du passé du chantage ou de la fraude sur le présent ».

Refusant à l'histoire toute utilité véritable dès qu'elle sort des limites des époques les plus proches, M. Nordau incline à la considérer comme une forme de l'activité esthétique, en tant qu'elle répond, chez les natures les plus cultivées, à un besoin de connaissance désintéressée, à un besoin de représentation sans lacune du spectacle du monde. C'est là une vue à laquelle je suis tenté de m'associer et l'intérêt que présente l'histoire, abstraction faite du principe de suggestion qu'elle renferme en effet, me paraît être surtout de nature esthétique et spectaculaire. Mais une telle constatation aggrave l'imputation d'inexactitude formulée contre elle. Comment connaître sans lacune une suite de circonstances dont un grand nombre demeurent inaccessibles aux investigations les plus obstinées? Les lacunes existent: pour les combler, il y faut mettre du sien. Commencée avec des matériaux empruntés à la vie réelle, l'histoire ne s'achève que par la substitution, aux desseins et aux vues des véritables acteurs qui la vécurent, des desseins et des vues de ceux qui la composent. Ce compromis demeure une œuvre humaine, mais qui vaut à la fois par les fragments d'objectivité qui la supportent et par la qualité de l'esprit qui l'interprète. Le Napoléon Ier de Taine existe, et celui de Thiers, et celui de Lanfray, et celui d'Hudson Lowe et celui du Mémorial. Hugo, Lamartine, Tolstoï nous ont légué l'effigie du héros éclairée ou embuée de leur rêve. Parmi ces formes diverses de Napoléon, quel est la vraie? Quelle image se refléta de l'empe-

reur dans le cerveau même de l'empereur? Pût-on la connaître, pût-on la distinguer dans l'expression de ses propres jugements sur lui-même, que vaudrait ce nouveau phantasme et sait-on quelle part de bovarysme entra dans la conception que l'homme se forma de son personnage et de son rôle? Entre la pensée et son expression, il y a le mot qui trahit, entre l'acte et la pensée, la conscience qui déforme. Quelle raison, dès lors, d'accorder crédit, plutôt qu'à une estimation étrangère, à cette estimation individuelle et intéressée de l'homme lui-même, interprétant comme les autres son activité après coup, entraîné plus qu'un autre à arranger, à coordonner, à surfaire, — à confondre ce qui est advenu, à la faveur des circonstances complices, avec ce qu'il avait prémédité et voulu? Toute image objective se dérobe, il ne demeure que des épreuves plus ou moins bien venues, d'une valeur d'art plus ou moins grande, mais il n'est pas d'image vraie en comparaison de laquelle toutes les autres puissent être critiquées et évaluées.

Si M. Nordau n'a pas formulé exactement ces considérations sur le défaut d'objectivité propre à l'histoire, il semble qu'elles prendraient place aisément parmi les perspectives de la conception qu'il s'en est composée. S'appliquant néanmoins à définir l'histoire sous l'aspect le plus positif qu'elle présente, il écarte de la considération de son objet la chimère finaliste. Il la définit l'ensemble des épisodes de la lutte humaine pour l'existence et, par cette lutte, il entend à la fois la lutte de l'homme contre la nature, et de l'homme contre l'homme. Cette idée de lutte implique que l'homme est menacé par un danger incessant et que cette menace motive l'activité humaine à travers la totalité de son histoire. Tout l'effort des hommes va ainsi à se soustraire au danger qui les menace, à écarter le sentiment de déplaisir qu'engendre en eux l'hostilité du milieu.

Je ne saurais critiquer une conception de l'histoire qui concorde étroitement avec celle qu'implique, à l'égard de toutes les sciences dites morales, la théorie générale exposée dans *les Raisons de l'Idéalisme* et dans *la Dépendance de la morale et l'Indépendance des mœurs*. Tout au plus, relèverai-je que M. Nordau formule sa manière de voir avec plus d'intransigeance que je n'ai fait moi-même. A propos des *Considérations inactuelles* de Nietzsche et de son étude sur *les Inconvénients de l'Histoire*, je donnais l'histoire pour l'une des circonstances à l'occasion

desquelles l'homme trouve les raisons les plus puissantes de se concevoir autre qu'il n'est, de détourner les yeux de ses besoins immédiats et précis pour s'attacher et se contraindre à des modes d'activité désuets qui ne s'articulent plus avec ses désirs véritables ni avec les nécessités vraies que les événements de l'heure font surgir. Je laissais place pourtant à une autre forme, utile celle-ci, du bovarysme historique. Parmi les faits et les événements qui composent l'ambiance où plonge l'humanité, à tout moment donné, il en est bien de variables et qui offrent à l'activité qui les affronte des combinaisons imprévues et nouvelles, mais il en est d'autres qui se répètent, identiques ou presque, à toutes les époques, à l'égard desquels l'histoire, proposant des solutions et des méthodes qui ont fait déjà leurs preuves, incline les hommes à des attitudes, à des conceptions de leur rapport avec la réalité qui déjà furent expérimentées, à l'égard desquelles, avec son pouvoir de suggestion, elle est bienfaisante, épargne des tâtonnements et a pour conséquence une économie de forces. M. Nordau ne paraît pas envisager cette seconde espèce. Chaque moment historique est à ses yeux « la résultante de forces ayant agi à ce moment précis et de leurs rapports quantitatifs ; or, dit-il, la même combinaison ne se reproduit jamais exactement et ne peut être amenée artificiellement. De quelle utilité serait donc pour le vivant de savoir comment des prédécesseurs ont agi dans une situation donnée, dès l'instant où la situation n'est plus la même » ? La question demeure de savoir si la part d'identité n'est pas plus importante entre les deux circonstances que la part de différence qu'elles impliquent, s'il n'y a pas intérêt à négliger cette différence afin d'appliquer la réaction ancienne plutôt que de dépenser un temps et une énergie plus ou moins considérables à rechercher une solution plus adéquate et qui sera peut-être trouvée trop tard. Il faut faire dans la vie, semble-t-il, aux faits de répétition ou de quasi-répétition, une part plus grande que ne leur accorde M. Nordau. Aussi sa critique ne vaut-elle peut-être absolument que contre les excès du sens historique. Contre ces excès, contre les prétentions rationalistes des historiens et des sociologues, elle a une vertu singulière et cette part d'incalculable que j'ai déduite dans le domaine du monde moral comme un corollaire inévitable de la notion du déterminisme, M. Nordau la dégage en de multiples aperçus concrets, de

considérations psychologiques qui semblent irréfutables.

§

M. Nordau fait tenir le contenu de l'histoire humaine dans l'adaptation de l'humanité au milieu. Il fonde ainsi l'histoire sur la cosmologie. Par ce côté ses théories sur l'histoire apparaissent comme un corollaire des lois de constance biologique de Quinton.

Elles apparaissent d'autant plus sous ce jour que cette adaptation au milieu est, M. Nordau prend soin de le noter, de nature artificielle. L'homme, dit l'auteur, s'adapte aux conditions changées, non point comme les autres habitants de la terre, à l'aide de modifications de son organisme, mais grâce à l'activité de son esprit, qui s'est montré capable d'inventer des arrangements artificiels lui assurant toutes les conditions d'existence qu'il ne trouvait plus dans la nature. A cela près que, dans la théorie de Quinton, l'intelligence humaine adapte le milieu aux besoins de la cellule, tandis que, selon l'hypothèse de M. Nordau, conforme à l'ancienne manière de voir, ou plutôt à l'ancienne manière de dire, l'homme s'adapterait au milieu, ce qui, du point de vue de relation qui nous occupe, revient au même, à cela près, dis-je, tous les éléments de la théorie des lois de constance se retrouvent dans les points de vue de M. Nordau. Hypothèse d'une hostilité croissante du milieu cosmique, notation du caractère artificiel de l'industrie humaine opposé au caractère physiologique des transformations organiques chez les autres espèces, caractère supposé constant de la vie, qui ne fait que maintenir devant les dangers qui la menacent des conditions inchangées de moindre malaise, sans augmenter jamais, par son perfectionnement ou sa complication, son bien-être, tels sont, ou à peu près, les éléments impliqués dans la conception de l'histoire de M. Nordau et qui trouvent dans la théorie biologique de Quinton des bases scientifiques d'une grande solidité.

Cette conception d'un maintien pur et simple de la condition humaine en présence d'un milieu dont l'hostilité va croissant, M. Nordau l'exprime ainsi : « On ne peut pas même dire que sa constitution organique pousse l'homme à l'action par le morceau de sucre et la cravache, c'est la cravache seule qui est son stimulant... L'homme n'est pas à la recherche permanente

de la fleur bleue, mais il est éternellement en fuite devant la douleur. » En effet et en raison du caractère artificiel et lentement progressif que présente l'adaptation de l'espèce humaine au milieu cosmique, l'homme apparaît à M. Nordau, au point de vue de l'équilibre désirable que représente cette adaptation, dans une situation inférieure à celle des autres espèces qui s'adaptent d'une façon toute spontanée et purement physiologique. En face de l'hostilité soudaine de l'ambiance (1), les différentes espèces animales, selon M. Nordau, disparaissent, ou recherchent sur le globe des zones demeurées propices, ou s'adaptent en donnant naissance à des types modifiés. L'homme persiste, il affronte les zones hostiles, il ne subit aucune modification physiologique et c'est par un lent travail d'ingéniosité mentale, par une lente accumulation d'inventions transmises qu'il parvient à accomplir cette adaptation à laquelle les espèces privilégiées aboutissent d'un seul coup. C'est de ce point de vue seulement que le mot *progrès* aurait un sens: il consisterait en cette évolution de la connaissance qui, peu à peu, d'une situation inférieure à celle des espèces privilégiées, amènerait l'homme à occuper une situation équivalente, réaliserait pour lui cette adaptation au milieu en quoi consiste le caractère positif du fait biologique. Le progrès serait donc le processus, non d'un état commun aux divers éléments biologiques vers un état plus parfait, mais d'un état d'infériorité particulier à l'homme vers cet état commun et spécifique, qui, semble-t-il, ne pourrait être dépassé. Le progrès aurait un sens en quelque sorte négatif. Il réparerait une injustice : il rendrait l'homme semblable à la bête. Ce progrès d'ailleurs, selon M. Nordau, consistant uniquement dans le développement d'un moyen, dans le grossissement du moyen intellectuel, n'aurait trait qu'à la prospérité de l'espèce et n'intéresserait, pour des raisons qu'il expose et qui se fondent sur l'expérience, ni le bonheur individuel, ni le perfectionnement moral.

A appliquer aux idées philosophiques la méthode ethnographique à laquelle M. van Gennep, au cours de ses ouvra-

(1) Par une application, qui est aussi une déviation de la théorie de Quinton, M. Nordau suppose que l'homme, né pendant une période chaude, « paradisiaque », a vu succéder à cette circonstance de sa genèse une période très froide, où s'est manifestée d'une façon brusque l'hostilité du milieu.

ges (1), nous initie avec une si heureuse précision, je suis tenté de classer sous l'invocation d'un thème distinctif, épinglé à un seul terme, le motif développé ici par M. Nordau. Ce serait le thème du *maintien*, élément caractéristique, base essentielle de la conception des lois de constance. Il s'oppose au thème de *progrès* et comprend déjà toute une littérature qui est une philosophie. Ceux qui fréquentent les poètes reconnaîtront dans Baudelaire l'un des ancètres de ce point de vue et l'un des créateurs de la sensibilité qu'il met en œuvre. Villiers de l'Isle-Adam continua de le propager, et on le dégagerait sans peine de l'œuvre de Flaubert. M. Remy de Gourmont enfin l'a précisé avec sa loi de constance intellectuelle. C'est ce thème que je me suis appliqué à dégager comme le plus fertile en conséquences philosophiques parmi les vues biologiques de M. Quinton. Ce thème du maintien d'un état fixe que des circonstances défavorables tendent constamment à détruire apporte en effet, sinon une preuve absolue, du moins un appoint considérable à la conception philosophique à laquelle je me suis attaché, à savoir que l'existence ne supporte pas d'explication en termes de finalisme moral. En assignant un but positif, celui d'une réaction à l'encontre d'une menace à l'évolution organique aussi bien qu'aux transformations du milieu humain réalisées par le jeu intellectuel, l'explication biologique retire beaucoup de vraisemblance et de probabilité aux conceptions messianiques selon lesquelles les transformations de l'intelligence et de la sensibilité présageraient une ère de bonheur et de perfection ou correspondraient tout au moins à une amélioration positive de la condition humaine. Cette marche en avant n'est plus qu'une marche sur place, si le sol se meut en sens inverse sous les pas du marcheur. La croyance au progrès, à l'étreinte du bonheur et de la perfection par l'Humanité future, n'apparaît plus que comme une illusion, utile d'ailleurs peut-être pour le maintien du *statu quo*, s'il est vrai que l'homme déploie un effort plus grand dans l'espoir d'un bonheur indéterminé, qu'il ne ferait pour la conservation d'un état dont, le plus souvent, il ne se déclare pas satisfait. La théorie de l'histoire de M. Nordau apporte une confirmation à cette manière de voir dont le pessimisme n'est qu'apparent et se manifeste au regard de ceux-là seuls

(1) Voici notamment *la Formation des légendes*, Flammarion.

à qui il semble qu'une justification sous le jour des idées morales soit la seule justification possible du fait de l'existence.

M. Nordau n'a pas manqué de tirer d'ailleurs de cette conception de l'hostilité du milieu une conséquence de grande portée, et qui confère une heureuse unité à sa définition de l'histoire. Dans sa réaction contre l'hostilité du milieu, l'homme a obéi, dit-il, à la loi du moindre effort et il en est résulté ceci, « que les individus les plus forts se sont fait assurer par les plus faibles les conditions d'existence favorables qui leur étaient indispensables », la résistance de leurs congénères s'étant le plus souvent trouvée moindre que celle de la nature. Cette conséquence a créé le parasitisme, aspect général sous lequel l'ensemble de l'histoire apparaît à M. Nordau, et qui justifie la conception qu'il s'en est formée comme de l'ensemble des épisodes de la lutte humaine pour l'existence, contre la nature et contre l'homme.

JULES DE GAULTIER.

MÉNAGERIE D'INSECTES

—

I

Jacquelin du Val disait, dans son magnifique ouvrage *Genera des Coléoptères d'Europe* (introduction, page II) : « Si l'organisation des insectes est digne de tout notre intérêt, leurs mœurs et leurs instincts sont plus admirables encore peut-être et confondent souvent notre intelligence ! »

Quelques hommes, mais ils sont peu nombreux, ont cherché à étudier et connaître cet instinct, ces mœurs des insectes ; je citerai ces prodigieux observateurs qui ont noms : Huber, Jonathan, Franklin, Henri Fabre, Buchner, Maeterlinck, et même Michelet, qui était cependant très peu entomologiste et commet souvent dans son livre *l'Insecte* des erreurs grossières non d'observations, mais sur les connaissances techniques concernant la détermination ou la fonction des organes de certains individus.

Mais pour parvenir à surprendre l'insecte dans tous ses états, à le suivre depuis son accouplement, sa ponte, l'éclosion de la larve, sa transformation en nymphe jusqu'à ce qu'il devienne un insecte parfait, c'est-à-dire adulte, apte à reproduire ; observer ses mœurs dans toutes les phases de sa vie, quelle est sa nourriture, sa stabilité ou son vagabondage, ses préférences, ses haines, ses combats, ses amours ; enfin quelle est la durée de son existence, qu'on croit si brève, et qui pourtant, pour quelques espèces est relativement si longue ; il faut se créer un laboratoire plus facile, plus aisé à parcourir, d'un espace plus restreint que celui que la Nature nous offre, laboratoire grandiose, mais qui, la plupart du temps, nous oblige à suspendre ou à arrêter nos observations, soit parce que l'insecte nous fuit, émigre et disparaît, soit que les intempéries nous forcent à renoncer à l'étude commencée.

C'est afin de pouvoir en tout temps, tous les jours et à n'importe quelle heure, être à même de faire cette étude, que j'ai créé il y a une dizaine d'années une ménagerie d'Insectes.

Jusque-là, j'avais observé ces petits êtres dans les champs, dans les bois, dans mon petit jardin de Marsauceux, où je n'avais pu suivre que des faits certainement très intéressants, mais isolés et souvent tout fortuits. J'y reviendrai tout à l'heure.

Et cette étude sur les mœurs et les instincts des insectes devrait être considérée comme nécessaire pour le Naturaliste qui ne veut pas rester simplement un collectionneur d'échantillons morts, car, combien plus est instructive l'observation de la vie mouvementée de ces êtres encore si peu connus et pourtant si dignes de l'être!

« Le Cabinet du Naturaliste devient une fortune, écrivait le docteur Jonathan Franklin, lorsque celui-ci regarde les choses avec les lumières de la réflexion. Non content alors d'isoler les caractères, il contemple la belle variété de structure qui éclate dans ce département de la vie, il suit avec intérêt l'échelle des merveilleuses gradations en vertu de laquelle une espèce succède à une autre espèce ; enfin il s'initie aux délices, aux mœurs, aux habitudes, aux guerres, à l'économie politique, à l'ordre social de ces tribus obscures et pygméennes. »

Mon aimable confrère, M. Henri Coupin, publiait dernièrement un très intéressant article sur l'Insectorium du Museum d'Amsterdam; il y faisait très bien ressortir le profit que présente au public cette magnifique leçon de choses qui consiste à voir à côté de l'animal vivant et du milieu dans lequel il se meut ses états divers de transformations dont j'ai déjà parlé : œufs, larves, nymphes et adultes.

Il y a quelques années, après avoir constaté, dans ma ménagerie d'insectes, des faits absolument nouveaux et curieux concernant certains coléoptères, j'avais entretenu M. Bouvier, l'éminent professeur d'Entomologie au Muséum, de mon Insectorium, bien modeste, et je lui disais quel désir j'avais de donner à mes études une ampleur plus digne de leur intérêt réel, et je lui soumettais l'idée d'établir au Jardin des Plantes une ménagerie telle que je la concevais.

Car, à côté de cet aspect particulier de la question qui s'adresse aux visiteurs ordinaires des musées, il en est une autre non moins importante, je veux parler des facilités que donnerait une telle ménagerie d'insectes pour étudier les conditions d'existence encore peu connues de quantité de bêtes.

Mais comme dans bien des circonstances, hélas! les questions d'emplacement et de budget n'ont pas permis, jusqu'à présent, de créer à notre Museum d'Histoire Naturelle cette nouvelle ménagerie, relativement peu encombrante pourtant; elle aurait devancé de plusieurs années celle d'Amsterdam. Je souhaite vivement que bientôt le public et les savants puissent, à Paris, profiter de cette création nécessaire.

Il est indiscutable que le public goûterait une exhibition de ces petits êtres pour la plupart si splendidement costumés, si divers, si bizarres par leurs couleurs et par leurs formes, si vifs, si agiles, et presque toujours si travailleurs et si courageux!

Il y a deux ans, à Londres, dans le Strand, tout près de Charing-Cross, un opticien avait établi, dans son magasin, une sorte de ménagerie d'insectes, composée d'une dizaine de cases vitrées où se trouvaient des abeilles, des fourmis, etc.; au moyen d'une forte loupe, le visiteur pouvait suivre les petites bêtes dans leur vie journalière. Cet intelligent commerçant faisait payer 6 pences (60 centimes) l'entrée dans son établissement. Eh bien, il y avait foule toute la journée, on faisait la queue sur le trottoir, tout le monde voulait voir, admirer ces merveilleux petits ouvriers dont la Nature est prodigue, mais qu'en général l'homme n'apprécie pas, parce qu'il les ignore.

Il est évident que, dans l'espace libre, je veux dire dans les bois, les champs, les terres incultes, etc., celui qui veut observer l'insecte peut à certains moments satisfaire son désir, mais, je le répète, si quelquefois les conditions sont excellentes et peuvent aboutir à un résultat, combien d'autres fois sont-elles forcément interrompues, perdues!

Dans les ménageries, il en est autrement; les bêtes enfermées, si on leur donne l'illusion de la liberté, se plaisent presque toutes dans l'habitat qu'on leur a destiné, et ne semblent pas déplorer leur captivité.

Il est évident que l'observation faite à l'Insectorium n'empêche pas celle qu'on est à même de faire au dehors; qu'on me permette d'en citer une ou deux dont j'ai pu profiter.

On verra que les insectes dont je vais parler ont montré, dans leur manière d'agir, non seulement une mémoire associative, comme dit Turner, une association de sensations,

comme l'a écrit M. Corpechot, mais bien une mémoire personnelle, un raisonnement particulier, une intelligence individuelle.

Dans ma petite propriété de Marsauceux, non loin de Dreux, que j'habite le plus souvent qu'il m'est possible de le faire, par une belle après-midi d'été, avec un air un peu vif, comme nous avons souvent sur la hauteur, sous une tonnelle très ombragée, j'étais assis, plongé dans la lecture d'un journal reçu le matin. J'entendis soudain, tout près de moi, un fort bourdonnement. J'abandonnai ma lecture, et je cherchai aussitôt à connaître l'auteur du vacarme si voisin de mon oreille.

Voici ce que je vis :

Une guêpe-frelon (*Vespa-Crabro*), comme sauvage et furieuse, pourchassait de toute la force de ses ailes une grosse mouche grise, un taon, qui, épouvantée, cherchait à s'enfuir par les intervalles du treillage, où le feuillage du berceau laissait des espaces libres. Elle luttait de vitesse, en désespérée, avec son antagoniste. Mais la poursuite ne fut pas longue; avant que la mouche ait pu atteindre la sortie de la tonnelle, la guêpe avait fondu sur elle comme un épervier sur une alouette, l'avait saisie dans ses pattes et voulut l'emporter. Mais la mouche, relativement pesante pour elle, luttant, se débattant de toutes les forces vitales qu'elle avait encore, l'entraîna à terre ou les deux bestioles continuèrent la lutte. Bientôt, la guêpe eut le dessus; maintenant la mouche entre ses pattes, elle lui enfonça ses mandibules dans la tête et aussitôt la mouche devint inerte. Alors la guêpe, l'étreignant toujours, essaya de l'emporter en s'envolant. Mais il lui fallut encore retomber sur le sol; le vent soufflait dans les ailes de la mouche et formait obstacle au vol du frelon. Que fit alors celui-ci pour vaincre l'élément qui s'opposait au transport de son gibier ? Il réfléchit un instant, et tout simplement il lui coupa les ailes; puis il reprit la mouche entre ses pattes, et, cette fois, partit, rapide; je le perdis bientôt de vue.

Cette observation m'a porté à déduire qu'il y avait raisonnement chez le frelon. Ne s'est-il pas dit : « Par le vent violent qu'il fait, je ne puis me charger de cette mouche dont les ailes sont gênantes pour mon aviation; peut-être finirai-je par la transporter, mais cela me sera une rude fatigue. Que dois-je faire? » Et après réflexion il se sera dit encore : « Je

vais faire disparaître cette voilure qui donne prise au vent, qui me retardera, qui me lassera ; coupons les ailes de la mouche et filons ! » Et ainsi fit l'insecte.

Darwin a fait une observation analogue et Henri Fabre la cite dans ses *Souvenirs Entomologiques*, où il se trouve en désaccord avec le célèbre naturaliste anglais au sujet du raisonnement de la guêpe, ne lui accordant guère qu'une habitude et un appétit borné au thorax de la mouche. Il est regrettable que Fabre n'ait pas eu l'occasion de faire lui-même cette observation (1).

Autre fait :

Dans mon jardin de Marsauceux, pour soutenir une galerie dans leur nid placé en terre, des bourdons avaient construit des piliers verticaux. Presque chaque jour, j'allais visiter ces hyménoptères intelligents qui travaillaient sans relâche à leur curieuse construction. A l'une de mes visites je trouvai la colonie en émoi, tout était en mouvement, et je compris vite que quelque chose d'anormal se passait chez mes petits amis. Je me mis à terre et je regardai attentivement l'intérieur du nid. Par suite de pluies ou d'un tassement quelconque, le sol s'était dérangé et avait faussé l'équilibre des piliers qui, de verticaux, étaient devenus obliques. Les bourdons s'étaient aperçus que ces piliers ainsi faussés allaient entraîner la ruine de leur édifice ; ils avaient eu tant de peine, tant de travail pour le construire ! Il était certain que la chute des piliers amènerait totalement celle de toutes les galeries supérieures !

De là, venait l'émoi des bourdons.

Alors, j'admirai ce raisonnement, cette prévoyance, cette intelligence que montrèrent ces chétifs et dont je restai confondu :

Quand les bourdons eurent bien constaté l'importance de l'accident, ils firent ce qu'aurait fait un véritable architecte, et, sans plus tarder, chaque bourdon se mit à l'œuvre ; les piliers qui penchaient furent soutenus par des arcs-boutants solides. Le lendemain le travail était terminé, et l'édifice n'eut plus à craindre la catastrophe qui le menaçait.

Dans la ménagerie d'insectes, nous pourrons très bien faire

(1) (*Zoonomia*, sect. XVI). Fait analogue observé par M. H. Löwenfels, cité par le Dr Louis Buchner (*Vie Psychique des Bêtes*, page 427).

des observations analogues à celles que je viens de citer, et leurs facilités seront plus grandes, puisque nous aurons constamment sous les yeux et sous la main les sujets que nous n'avons qu'accidentellement dans l'espace libre.

Voici quelques faits scientifiques, biologiques ou psychiques observés dans ma ménagerie d'insectes :

J'ai conservé pendant deux ans 6 *carabus monilis* et 3 *carabus auratus*, insectes chasseurs, carnassiers par excellence, véritables tigres, toujours affamés, toujours sans pitié pour les autres insectes. Eh bien! je les ai nourris *exclusivement* avec du pain d'épices!

Trois des *carabus monilis* ont subi des variations de nuances très prononcées.

Dans un bocal, j'avais placé 2 C. monilis, 1 mâle, une femelle, et 3 C. auratus, 2 mâles et 1 femelle.

Le 2 septembre 1904, j'avais pris à Vitry-sur-Seine un C. monilis mâle, que j'avais placé également dans le même local que les précédents.

Les 3 C. monilis étaient de couleur bronze mordoré. Le 14 septembre, l'un d'eux, un mâle, était devenu vert métallique et vers le soir du même jour la femelle avait pris la même teinte. Le 16, la nuance verte s'était assombrie; le 17 ils étaient devenus violets; le 19 ils étaient presque noirs. Ils sont restés sous la mousse plusieurs jours; je soulevais de temps à autre cette dernière et je remarquais que les deux carabes repassaient du violet foncé au violet plus clair, qu'ils redevenaient verts, et le 26 du même mois ils avaient repris leur teinte bronze modoré.

Autre fait qui paraîtra extraordinaire à tous les entomologistes.

Dans la soirée du 1er décembre 1904, comme j'étais en observation à ma ménagerie, un C. monilis — on sait que les Carabes sont des coléoptères à élytres soudées — ouvrit ses élytres comme s'il voulait prendre son vol, les écartant absolument comme fait un hanneton et fit un saut d'une dizaine de centimètres. J'eus le temps de voir le thorax a nu, mais je fus tellement surpris, je m'attendais si peu à voir un carabe aussi anormal, l'insecte referma ses élytres si vite que je n'eus pas le temps de me rendre compte s'il possédait des ailes ou des rudiments d'ailes membraneuses.

Je transcris quelques notes :

Pris le 10 mai 1905, à Villejuif, un *Necrophorus Vespillo* dans le corps d'une taupe. Je le nourris avec de la viande de cheval. Tantôt il mange à l'air libre, tantôt il enfouit le morceau de viande et le mange sous terre.

Même nourriture et mêmes gestes de l'insecte jusqu'au 28 septembre, où je ne le retrouve plus.

17 août 1906.

Pris, à Vitry-sur-Seine, 3 *Nécrophorus Vespillo*. Ils enterrent moins souvent la viande de cheval que leur devancier dans la ménagerie... 3 octobre. Mes jolis Nécrophores sont accoutumés à leur vie nouvelle et je les crois « apprivoisés », car aussitôt que je leur présente de la viande, l'ayant encore dans les doigts, ils ne craignent pas de venir se poser dessus.

11 octobre.

Les Nécrophores volent ou voyagent dans la ménagerie.

Janvier 1907. Toujours la même voracité chez les Nécrophores.

19 juin.

Les Nécrophores sont en parfaite santé.

5 juillet. Un Nécrophore est mort. Il m'est impossible de retrouver les autres. Ils vécurent donc onze mois en captivité.

Après avoir fouillé le terreau minutieusement, je ne vois aucune apparence de ponte.

Ayant trouvé, au mois de septembre 1904, une nichée de *Blaps mortisaga*, dans une caisse de fleurs bordant un mur au quai de Javel, je les ai mises dans un local où se trouvaient des carabes : elles vécurent en bonne intelligence avec eux. Une seule fois, j'ai vu une de ces Blaps et un Carabe attablés au même morceau, mais le Carabe, ennuyé sans doute d'avoir un collaborateur gênant, qui lui diminuait sa part, prit brutalement le plat pour lui tout seul, et la Blaps s'en alla sous la mousse.

Ayant reçu à la même époque (septembre 1904) d'une dame amie des bêtes, en villégiature à Biarritz, 8 *Blaps Gigas*, j'affectai un logement spécial pour toutes les Blaps.

Je leur donnai d'abord comme nourriture du pain d'épices ; elles en mangèrent, mais je m'aperçus qu'elles préféraient le pain légèrement mouillé ; elles l'aiment même beaucoup lorsqu'il est moisi.

Depuis, les deux genres de Blaps vivent ensemble, mais en deux familles qui ne se confondent jamais.

Je ne suivrai pas jour par jour mon cahier de notes, qui accuse des faits intéressants. J'arrive au 23 avril 1907, où je lis : Les Blaps circulent, et s'accouplent.

30 mai 1907. Des larves apparaissent dans le terreau ; j'en remarque une très proche de la paroi du bocal. Elle mesure environ 5 à 6 centimètres de longueur et paraît avoir 6 à 7 millimètres de diamètre au milieu du corps. Elle forme un demi-cercle, ce qui m'empêche de distinguer ses deux extrémités. Sa couleur est blanc-jaunâtre.

1er octobre 1909. Deux Blaps Gigas sont écloses ; elles sont plus fortes et plus luisantes que les vieilles. (30 mai à l'état de larve et de nymphe).

21 avril 1910. Deux Blaps Gigas sont accouplées.

10 juin 1910. Voilà donc *70 mois* que deux genres de Blaps, *Gigas* et *Mortisaga*, vivent à l'état parfait, en excellente santé sans aucune apparence de cessation prochaine de vie ! Si je n'avais pas possédé de ménagerie d'insectes, comment aurais-je pu me rendre compte, dans l'espace libre, de cette longévité extraordinaire ?

Un dernier fait, au point de vue surtout intelligence, concernant un insecte aquatique.

Je veux parler d'un Dystique bordé (*Dysticus Marginalis*). Je l'avais acquis sur les quais, à Paris. Ce petit requin des eaux s'était si bien habitué à moi qu'il venait chercher au bout de mes doigts les mouches que je lui présentais.

Il se rendait même très bien compte des gestes et mouvements que je faisais pour attraper le diptère, car, s'il était au fond de l'eau, il montait immédiatement à la surface, la tête en haut — non la tête en bas, comme c'est leur habitude pour respirer en soulevant leurs élytres afin de faire pénétrer et comprimer l'air dans leurs trachées. — Il ouvrait ses mâchoires, et saisissait délicatement la mouche que je tenais entre mes doigts.

Il me serait facile de continuer ces citations, car elles sont nombreuses sur mes cahiers de notes, mais je crois, par l'aperçu que j'en donne, montrer quel service au point de vue *observations* pourrait rendre une ménagerie d'insectes, surtout si elle était installée dans des conditions meilleures que celle formée

modestement par un simple particulier et accessible à tous ceux qui veulent étudier.

Voici comment j'ai établi ma ménagerie : Je me procure des bacs en verre ou bocaux dans lesquels je place les matières propres au bien-être de mes pensionnaires, et qui permettent l'illusion de la liberté au groupe d'insectes que je me propose d'observer.

En général, un bac a une hauteur de 0,40 à 0,45 centimètres sur un diamètre variable entre 25 et cinquante centimètres. Il est rempli de terreau ou de terre de bruyère pour un tiers environ. Je place alors un vieux morceau de bois mort, ayant des cavités si possible, un ou deux cailloux — de la pierre meulière de préférence — qui forment rocher et abris, enfin de la mousse. Presque tous les jours, au moyen d'une éponge, je laisse tomber quelques gouttes d'eau sur la surface pour entretenir une légère humidité et permettre aux insectes de se désaltérer — car *tous* les insectes boivent.

Au besoin, si c'est un bac au grand diamètre que j'emploie, je sème quelques graines de gazon, mais en très petite quantité, afin de ne pas absorber l'emplacement pour la promenade ou le va-et-vient des insectes.

On doit bien se pénétrer que, pour parvenir à élever des insectes vivants, on doit aménager les habitats de manière qu'ils diffèrent le moins possible de leurs habitats naturels. Les bêtes qu'on emprisonne ne doivent pas avoir à charge leur captivité.

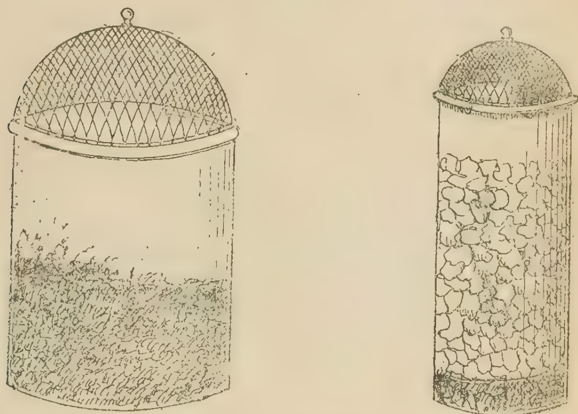
Pour les coléoptères à élytres soudées, l'ouverture du bac peut être libre, et tant que l'enceinte est propre, lisse, ils ne peuvent grimper aux parois de verre, il n'y a aucune crainte de fuite.

Pour tous les autres coléoptères, une toile métallique est placée sur l'orifice du bac.

Les *bousiers*, les *géotrupes* ont un logis spécial, c'est encore un bocal en verre, un peu moins large que ceux que je viens de décrire, mais beaucoup plus élevé. Il peut avoir 0,60 centimètres et même 0,80 centimètres de hauteur. Il est rempli presque entièrement de crottin de cheval, moins 0,10 centimètres de terre au fond, et il supporte un chapeau en toile métallique de 0,20 à 0,30 centimètres d'élévation.

L'insecte s'enfonce dans le crottin jusqu'à la base et quelquefois grimpe jusqu'au sommet du treillis de la toile.

Pour les insectes aquatiques, j'établis le logis suivant : Dans un grand bocal de 0,50 centimètres de diamètre rempli d'eau, je place un second bocal de 0,15 à 0,20 centimètres de diamè-



tre contenant du terreau entièrement. L'eau du grand bocal laisse émerger au-dessus d'elle d'environ un centimètre le petit bocal. Autour de ce dernier règne une bande de toile métallique d'environ 5 à 6 centimètres de largeur qui plonge dans l'eau en plan incliné. Elle permet aux insectes de grimper facilement sur le bocal rempli de terre, où la larve ira se métamorphoser en nymphe, et où l'adulte pourra se reposer quand il voudra sortir de l'élément liquide. Tout l'extérieur du grand bocal est recouvert d'un chapeau en toile métallique pour retirer à l'adulte la faculté de prendre son vol en dehors de son logis.

ALPHONSE LABITTE.

A L'ÉCOLE DE LA CIRCONCISION

NOUVELLE SUD-AFRICAINE

(*Suite*[1])

V

L'ÉVASION

Sur sa couchette de terre, le petit Latane se tournait fiévreusement, transgressant constamment la loi d'après laquelle, au Ngoma, il n'est permis de dormir que sur le dos. Il avait été battu le matin, à l'Eléphant, battu aux deux repas, battu surtout au retour des chasseurs. Latane n'était pas allé à la colline du Kouédji, car il se sentait trop faible pour marcher et son frère aîné, l'un des bergers qui avait soin de lui, avait obtenu pour lui la permission de rester au « soungui ». Mais quand la troupe était revenue, tous s'étaient rués sur lui et sur trois ou quatre autres petits malades, dispensés eux aussi de la chasse. C'est la règle, hélas ! Il s'agit de punir ceux qui s'écoutent, qui manquent de courage, de virilité et leurs camarades d'épreuve les frappent plus fort encore que les bergers. L'un de ces coups, maladroitement appliqué, avait même fait pousser à Latane un cri de douleur. Sa plaie, mauvaise dès le premier jour, s'était dangereusement envenimée. Maintenant la fièvre le torturait et il n'avait pas une goutte d'eau à boire.

— J'ai soif, dit-il tout bas à Zidji qui, inquiet de le voir si mal, ne dormait pas.

Zidji ne répondit rien. Qu'aurait-il répondu ? Il est interdit aux circoncis de boire de l'eau durant tout leur séjour au Ngoma.

Latane, torturé par la douleur, se coucha sur le côté droit. A ce moment, un coup de verge vint lui cingler les côtes. L'un des bergers qui était de garde cette nuit-là avait vu qu'il n'était pas sur le dos et il le rappelait ainsi à son devoir. Latane

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 313 et 314.

gémit longuement. Alors Zidji, indigné, se leva et dit à haute voix :

— Brigand que tu es, ne peux-tu pas laisser tranquille un petit garçon qui va mourir !

Il ne savait pas d'abord quel était le berger de faction ce jour-là ; mais lorsqu'il fut debout, il le reconnut. C'était Gouanazi, avec sa vilaine face de satyre, ses deux hideuses cornes, ses yeux insolents.

— Qu'as-tu à dire, toi, et qu'est-ce que cela te regarde ? Il paraît que tu en veux aussi ? Tiens !

Et il lui administra aussi trois ou quatre coups qu'on entendit d'un bout à l'autre de la cour des mystères. Gofana, le voisin de gauche de Zidji, et Maroupi, celui qui était couché plus loin que Gofana, se réveillèrent au bruit de l'altercation et s'informèrent de ce qui se passait. Zidji, qui tremblait de colère et avait une envie démesurée de se colleter avec son ennemi détesté, leur dit tout haut :

—C'est Gouanazi qui tue le petit Latane !

Ce dernier avait fondu en pleurs. Les sanglots qu'il cherchait à réprimer étaient à fendre l'âme.

— Tranquilles, tranquilles, mauvais sujets que vous êtes, cria une voix d'homme.

Et, comme le silence ne se rétablissait pas, Malao, le père de l'Ecole de la circoncision, arriva sur les lieux.

— C'est bien, dit-il, quand il eut entendu de quoi il s'agissait. On jugera ça demain.

Gouanazi s'éloigna et les quatre autres se recouchèrent. Mais Zidji ne pouvait dormir. Latane grelottait maintenant.

— J'ai froid aux pieds, disait-il.

Zidji alla chercher quelques charbons pour allumer du feu près de sa tête. Mais à quoi cela servait-il ? La tête était toute en fièvre. C'étaient les pieds qui souffraient de la nuit crue et méchante. Or il était défendu de se chauffer les pieds.

— Tiens ! prends ma natte, dit le grand, le bon garçon à son petit ami.

Et Zidji l'en couvrit avec un soin maternel et resta toute la nuit nu, exposé aux morsures d'un vent d'hiver qui descendait des hauteurs du Mamotsuiri.

Le lendemain, Latane ne put se lever. La fièvre allait crois-

sant et il souffrait horriblement. Malao vint le voir et dit à l'oncle du garçon, le frère de sa mère :

— Il ne va pas, le petit. Dépêche-toi de construire une petite hutte aux environs du « soungui » et tu iras le soigner.

Le « Manyabé », le médecin de l'école, qui était justement arrivé la veille, vint examiner sa plaie et fronça le sourcil. Au reste quatre autres circoncis étaient dans le même cas, tous ceux qui avaient passé entre les mains de l'Homme-Lion qui avait opéré Latane. Mais ce dernier, ayant été si maladroitement battu, était dans un état beaucoup plus grave. Quelques hommes aidèrent à Maréma, l'oncle du petit malade, à élever en hâte une petite case de branchages et l'enfant y fut transporté le même jour.

A midi, lorsque les circoncis eurent fini de se blanchir à la chaux avant de partir pour la chasse, ils furent convoqués sur la place des chants et des formules et Malao, en quelques phrases très brèves, leur dit :

— L'un de vous a osé protester contre la juste punition infligée à celui qui avait transgressé la loi et ne s'était pas couché sur le dos. Il va maintenant boire du lait de chèvre. Allons ! bêlez tous !

Et tous de faire à qui mieux mieux : Mèè, mèè, mèè !

Il faut dire, pour expliquer ces paroles énigmatiques, qu'il existe un arbre qui s'appelle *mbuti*, du même nom que l'animal domestique qu'on appelle chèvre ; de même en français, le chèvre-feuille... On prend quelques bâtons de son bois très dur ; le condamné applique ses deux mains l'une contre l'autre en séparant les doigts. Un bâton est introduit entre les index et les majeurs, un second entre les majeurs et les annulaires, un troisième entre les annulaires et les petits doigts. Zidji était là, debout au milieu du cercle, ses mains en haut, préparé pour le supplice. Alors un grand gaillard de six pieds prit entre les deux mains les bouts des trois bâtons, les serra très fort les uns contre les autres et souleva à deux pieds de terre et par trois fois le malheureux. La douleur est intolérable. Mais Zidji ne broncha pas. Seulement il regarda Gouanazi et celui-ci comprit.

— A présent, c'est fini... Mais sachez que ce mbuti-là, c'est la chèvre de Gouabé (1), la vieille chèvre qui a perdu ses poils,

(1) Gouabé, nom du premier homme.

mais dont le lait est intarissable. Il y en a en provision pour tous ceux qui en voudront. C'est bon ! Partez et revenez avec du gibier en suffisance.

Deux jours s'écoulèrent. Durant la nuit, on entendait le petit Latane gémir dans la hutte où son oncle le surveillait. Puis la troisième nuit, on n'entendit plus rien, et, au matin, le bruit se répandit dans la cour des mystères qu'il était mort. La danse de l'Eléphant, ce jour-là, manqua de vivacité. Evidemment les circoncis avaient été frappés et tous ceux dont la plaie tardait à guérir se faisaient déjà d'horribles représentations ! Malao sentit cela. Il comprit qu'il s'agissait de réagir, non par la douceur et la bonté, mais par un redoublement de sévérité. Quand la blanche troupe fut partie pour la chasse en chantant son Mafé-é-é-é moins fièrement que d'ordinaire, il réunit les hommes et les bergers restés au camp de la circoncision :

— Qu'on m'apporte la marmite de la mère de Latane, dit-il.

Et, avec son couteau, il fit une profonde entaille au bord.

— C'est tout ce qu'on fera pour annoncer à cette femme son deuil. Il lui est absolument interdit de pleurer. Si vous entendez des cris de deuil dans son village, nous irons le détruire la nuit prochaine. Toi, Maréma, dis à ta sœur qu'elle se taise.

Quelqu'un dit :

— Il faut consulter les osselets. Peut-être Latane a-t-il succombé à cause des maléfices. Il y a peut-être un jeteur de sorts, ici. Nous pourrions avoir à souffrir de lui nous aussi.

— Point du tout, répondit Malao. Quand un circoncis meurt au Ngoma, pas n'est besoin de chercher une explication ailleurs. C'est la faute du Ngoma. Il a été tué par le Ngoma. Il a été mangé par le Ngoma. Et prenez garde de ne pas rendre ces garçons pusillanimes. Je vais leur dire leur affaire ce soir à leur rentrée ! Toi, Maréma, prends cinq autres bergers avec toi et allez creuser la fosse. Creusez-la sans bêche. C'est interdit. Si vous alliez en chercher une au village, cela donnerait l'éveil. Choisissez donc un endroit humide, là-bas, aux environs du ruisseau du Moudi, et servez-vous de vos bâtons. Vous enterrerez le petit dans sa natte d'herbe avant le coucher du soleil. Et qu'on n'en parle plus ; m'entendez-vous ? Qu'on n'en parle plus !

Ainsi fut fait. Quelques heures après, la hutte était démolie, le petit Latane dormait dans un sépulcre plein d'eau et les circoncis rentraient au Ngoma. Ils avaient fait une piètre chasse. Cela fournit à Malao son exorde :

— Eh quoi ! tas de capons que vous êtes ! Vous avez donc tous envie de boire du lait de chèvre ? Qu'est-ce que cette paresse signifie ? Vous vous découragez parce que Latane est mort ? La belle affaire ! vous tous aussi vous mourrez et tant mieux ! Ne vous a-t-on pas dit que le Ngoma, c'est le bouclier de buffle, c'est le Crocodile qui mord, c'est le Lion qui déchire ! Luttez donc ! Et s'il y en a que le Ngoma dévore, c'est bien. Cela a toujours été ainsi ? Vous dites que vous voulez être des hommes. Ne savez-vous pas que, à l'armée, quand on se bat pour le chef, il y en a qui sont transpercés ? Allons donc : Chantez ! Chantez de toutes vos forces : Ma-fé-é-é-é-é-!...

Electrisés par ces paroles, les circoncis entonnèrent leur chant de virilité, leur refrain d'orgueil et de courage et ils allèrent se coucher.

— Zidji ! dit Gofana tout doucement, lorsque la plupart furent endormis.

— Que dis-tu ?

— C'est plus fort que moi ! je veux m'enfuir avec Maroupi.

— T'enfuir ? Pour aller où ? Si tu vas au village, on te tuera, ta mère aussi et tes sœurs et toutes les femmes de chez vous !

— Non ! Nous avons décidé de nous sauver par la montagne et d'aller nous cacher chez les blancs.

— Chez les blancs ? Vraiment ? dit Zidji.

Et il réfléchit un instant.

— Peut-être Maroupi réussira-t-il. Mais toi, tu es trop petit, trop faible.

— Peu importe ! Tout plutôt que cette vie horrible. Du reste, je me sens malade, toujours plus malade et je ne tarderai pas à mourir comme Latane. Parfois il me semble que je deviens fou !

— Silence ! cria le berger-surveillant, qui passait derrière eux.

Lorsqu'il se fut éloigné, Zidji demanda encore :

— Quand vous évaderez-vous ?

— Demain soir.

Le lendemain, on n'alla pas à la chasse. Il y avait des menaces de pluie, un fait assez rare qui se produit trois ou quatre fois seulement durant la saison sèche. Après la cérémonie du peinturlurage à la chaux, on se réunit sur la place et les vieux s'amusèrent à soumettre les circoncis à quelques épreuves nouvelles qu'ils ne connaissaient pas encore, mais qui ne sauraient être laissées de côté dans un Ngoma qui se respecte. L'un des garçons désigné par Malao dut écarter ses jambes, mettre entre ses genoux, de l'un à l'autre, un roseau appointé aux deux bouts et courir à travers la place de toutes ses forces. Et tous les hommes de lui crier : « C'est cela ! Porte le Ngoma ! Porte-le bien ! Ne le laisse pas tomber ! » Naturellement à chaque enjambée le roseau entrait dans sa chair et lui faisait très mal. Tous y passèrent, les uns après les autres.

Dans un autre coin, il y avait un brasier de charbons ardents. Un vieux prenait les garçons par la main, leur saisissait l'index, et pointant leur doigt contre le feu, toujours plus près, jusqu'à ce qu'ils criassent de douleur, il leur disait :

— Tu prétendais que tu l'avais vue, cette chose-là, hein, quand tu étais petit. Maintenant montre-la ! montre-la avec ton doigt.

C'est probablement une allusion obscène.

Un des plus âgés des circoncis avait un jour prononcé des propos indignés contre les vieux, se plaignant de l'assaisonnement vert qu'on leur servait toutes les fois qu'une antilope avait été tuée. Il avait dit à ses camarades : « Laissons désormais les antilopes fuir », et cette parole avait été rapportée à Malao par un des bergers. Ce jour-là, on lui fit boire le lait de chèvre avec la langue, c'est-à-dire que les deux bâtons de l'arbre-chèvre furent mis au-dessus et au-dessous de sa langue et serrés l'un contre l'autre avec force. Et tandis que le pauvre jeune homme retournait s'asseoir à sa place, les larmes aux yeux, le vieux lui dit :

— Apprends désormais à tenir ta langue en bride. Et si, plus tard, tu vois un homme commettre adultère avec la femme de son prochain, tais-toi ! Ce n'est pas à toi de dénoncer les gens et de provoquer des poursuites.

Et, ce jour-là, les circoncis regrettèrent la chasse. Les bêtes

sauvages étaient moins méchantes que ces hommes rudes et sévères.

Vers quatre heures, on les lâcha pour aller à la recherche du bois mort. En effet, celui qui se trouvait dans les environs immédiats avait été complètement épuisé, car l'Éléphant en consomme d'énormes quantités, et il s'agissait d'aller plus loin, dans la forêt au pied des roches, de ramener des troncs entiers qui pourrissaient dans les pierres roulantes et qui fourniraient du combustible pour plusieurs jours.

Ce fut le moment propice que choisirent Gofana et Maroupi. Zidji, qui les guettait de l'œil, les vit s'éloigner. Un berger les siffla.

— Nous allons chercher un tronc que nous connaissons, là-bas ! répondirent-ils.

Puis, ayant disparu derrière un bouquet d'arbres, ils s'enfuirent. Maroupi était grand, sec, avec des muscles de fer ; ses traits étaient durs, résolus, sa bouche morose mais ferme, ses yeux curieusement injectés de sang. Gofana, beaucoup plus petit et plutôt replet, était un peu faible d'esprit et suivait son grand compagnon comme un chien. Maroupi avait bien calculé son coup. Ils iraient passer la nuit du côté de Mamotsuiri, dans une certaine ravine boisée toute pleine de lianes et d'épines qu'il connaissait depuis longtemps, ayant souvent gardé les chèvres dans ces parages. Puis, à l'aube, ils en sortiraient et, passant le promontoire du Marovougne par un col peu fréquenté, ils redescendraient de l'autre côté de la paroi rocheuse, sur la vallée de Thabina. Là, il avait une tante qui l'affectionnait particulièrement et qui les cacherait dans sa hutte jusqu'à la nuit suivante.

Les deux ombres blanches fuyaient donc par les sentiers rocailleux de la montagne vers le ravin protecteur. Un troupeau de chèvres gardées par quatre petits bergers paissait dans les taillis, parmi les fougères-aigle, les grandes composées jaunes, les arbustes de toute sorte. Maroupi siffla. A la vue des circoncis, les gamins s'enfuirent épouvantés, et ils passèrent. Mais, à leur consternation, les fugitifs aperçurent, descendant par le sentier, une troupe de femmes avec leurs paniers sur la tête. Elles revenaient des prairies du Mamotsuiri où elles étaient allées cueillir certaines herbes dont on fait des ficelles. Un coup de sifflet, plusieurs coups retentirent, sifflet

d'alarme bien connu et ils se précipitèrent à terre. Alors, dans la tranquille procession, ce fut un épouvantement subit. Affolées à la pensée de rencontrer la « boukouéra » maudite, elles jetèrent loin le contenu de leurs paniers pour pouvoir les prendre sous leurs bras et dégringolèrent tout droit à travers la brousse épaisse et épineuse, glissant, tombant, se blessant, n'ayant qu'une pensée : Eviter la vue qui donne la mort! L'une d'elles passa tout près des deux garçons. Elle les vit. Elle vit tout! Elle crut mourir de saisissement. Quand elle rejoignit ses compagnes, sur un autre chemin, plus bas dans la vallée, elle leur avoua tout.

— Malheur et damnation, dit une des vieilles! N'en dis rien à personne! Si on le sait, c'en est fait de toi!

Et elles jurèrent toutes de ne rien dire de leur rencontre.

Maroupi et Gofana passèrent à quelque distance du village d'Aprinne, un Mosouto qui aime la montagne et la solitude et qui a bâti les trois ou quatre huttes qu'il possède à mi-côte du Marovougne, sur un joli replat gazonné. Ses chiens — car il en a toujours quatre ou cinq pour chasser les marmottes et les lièvres — ses chiens aboyèrent furieusement.

— Presse le pas, dit Maroupi. Hâtons-nous!

Enfin ils arrivèrent au ravin escarpé dans le fond duquel il y a une petite forêt très épaisse qui descend vers la vallée comme une coulée de lave noire. Il fallait d'abord se frayer un chemin à travers des fougères aquilina, hautes d'un mètre, toute une végétation de grandes papilionacées et composées, avec des mimosas épineux par ci par là. Ce n'était pas trop difficile, bien que certaines orties qui piquent par les sépales de leurs fleurs vertes leur déversassent leur venin au passage. Plus loin ,une sorte de ronce rampante, grimpant aux herbes, munie d'épines aiguës, crochues, celle que nous appelons la salsepareille, bouchait le chemin, et, pour se frayer un passage, ils se mirent en sang. Mais c'était justement ce qu'il leur fallait: une cachette impénétrable. Habitués à souffrir, croyant qu'ils touchaient à la liberté, ils enduraient tout sans rien dire. Enfin ils arrivèrent au milieu du ravin. Il y avait là de grandes pierres couvertes de bégonias aux fleurs café au lait, des fougères gracieuses de plusieurs espèces différentes, des streptocarpus semblables à de gigantesques grassettes bleues. Quelques arbres immenses maintenaient en toute saison une

ombre épaisse et une fraîcheur de cave en cet endroit d'ailleurs si bien protégé par son rempart d'épines. A ces arbres grimpaient plusieurs lianes grosses comme la jambe qui s'élançaient d'un bond du sol aux branches les plus élevées, à 15 ou 20 mètres d'altitude. Pour parler plus exactement, ces lianes étaient suspendues aux rameaux puissants des arbres. Evidemment elles avaient crû en même temps qu'eux. Or elles constituaient la dernière ressource de Maroupi. L'une d'elles, un mimosa grimpant, était pourvue d'épines grosses comme le pouce et très pointues. L'autre était absolument lisse. Sous l'un des rochers éboulés qui remplissaient le fond du ravin, il y avait un trou, une grotte à marmottes, où les deux garçons se blottirent. Le soleil s'était couché. Maroupi respirait... Soudain les chiens d'Aprinne se mirent à aboyer.

— Ecoute bien, dit-il à Gofana.

Les voix d'autres chiens se mélangeaient aux premières.

— Malédiction ! C'est eux ! Nous sommes poursuivis ! Vite, grimpons !

Et empoignant la liane lisse, Maroupi franchit vigoureusement l'espace qui le séparait des hautes branches. Là-haut, il se blottit dans un épais bouquet de feuilles, où il était impossible de l'apercevoir. Gofana, lui, saisit la liane épineuse. Il n'avait pas grimpé deux mètres que ses jambes étaient en sang. En gémissant il se laissa retomber et voulut monter par la liane lisse. Mais déjà on entendait les aboiements plus rapprochés.

— Cherche ! cherche ! disaient des voix, et le bruit des grandes herbes abattues à coups de bâton, des ronces-salsepareille coupées, annonçait qu'une troupe arrivait.

— Cache-toi dans le trou, cria Maroupi !

Gofana obéit.

— Aïe les épines ! entendait-on crier. Ces malins ! Avoir tant à souffrir pour eux ! Gare à eux !

Bientôt la meute déboucha dans l'espace libre à la fraîcheur de cave, sous les grands arbres, et les chiens, sans hésiter, allèrent découvrir Gofana sous son rocher.

— Ah ! ah ! le voilà, notre petit coquin, dirent les bergers en le rouant de coups. Et l'autre, où se trouve-t-il ?

Ils regardèrent de tous côtés. L'ombre était épaisse déjà, dans la forêt, car le crépuscule est de courte durée.

— Après tout, est-on bien sûr qu'il y en ait deux ? demanda

l'un des jeunes gens. Les gamins des chèvres disent n'en avoir vu qu'un.

Et, satisfaits de leur prise, ils reprirent le chemin du camp des circoncis en poussant Gofana devant eux.

Maroupi poussa un immense soupir de soulagement, dans sa haute retraite. Le petit bois rentra dans le silence. Mais, comme la nuit était tout à fait venue, son cœur pensa défaillir dans sa poitrine. Un cri avait retenti soudain dans le feuillage des grands arbres, cri étrange, effrayant. Puis ce fut comme un bêlement de chèvre.

« Le shimhé-mhé-mhés » ! se dit-il avec horreur, se rappelant avoir entendu dire qu'il demeurait précisément dans ce ravin. Le shimhé-mhé-mhé c'est le grand serpent, de la montagne, la « Vuivre » des Ba-Pédi qui chemine toujours dans les branches et qui tue l'homme en mordant le milieu du crâne. « Je suis mort », se dit-il. Et, se dévalant avec rapidité par la liane, malgré l'obscurité, il sortit de la forêt, se fraya un chemin à travers les épines avec une énergie de désespoir et courut à toutes jambes par le chemin vers le col de Thabina. Là-haut, sur l'autre versant du chaînon, était une prairie plate avec deux charmantes petites forêts aux arbres toujours verts. Un vent frais y soufflait. Bien que la solitude fût grande, partout on y voyait des chemins frayés. La terreur de Maroupi se dissipa. Il se décida à attendre le jour sur ce plateau. A la première lueur d'aube, il descendit du côté de la vallée de Thabina, jusqu'à une jolie source où il s'était souvent désaltéré. Il but, oui, il but, non parce qu'il avait soif, mais parce qu'il était libre. Surtout il se lava, il fit disparaître toute trace de chaux de sa peau et se ceignit d'une ceinture qu'il avait préparée avec des peaux de marmottes les jours précédents. Ainsi, ayant repris son costume et sa couleur d'autrefois, il arriva dans l'autre vallée, dans le village de sa tante maternelle. La place était déserte. Tout le monde était aux labours. C'était une chance ! Maroupi entra dans la hutte par la porte très basse en se traînant par terre et attendit dans l'intérieur le retour de celle qu'il appelait sa mère. Elle arriva bientôt et tomba des nues en voyant son neveu. Mais, étant femme et ayant pour lui une grande affection, elle entra immédiatement dans ses plans d'évasion.

— L'oncle est justement absent ; heureusement pour toi, car

il pourrait bien exiger que tu retournes au Ngoma. Il reviendra demain. Ce soir, à la nuit, tu sortiras d'ici et je te préparerai des pains de millet pour la route. Chez les blancs tu trouveras facilement à t'engager. Cache-toi derrière le « ngoula » (le grand panier de provisions qui occupe généralement le fond de la hutte).

Par des chemins détournés, Maroupi partit pour Haenertsbourg et, deux jours après, il entrait comme garçon à tout faire au service d'un fermier sur le plateau du Transvaal, à cinq shellings par mois. Il était si heureux qu'il eût bien payé lui-même cinq shellings pour être tranquille et à l'abri.

Six mois plus tard, il revint à la maison. Personne ne lui parla de son escapade. Le camp de la circoncision était brûlé, le temps du Ngoma était passé ; il y avait péremption !

Hélas ! il en fut bien autrement pour Gofana. Le lendemain de sa tentative d'évasion, il fut lié dans un coin de la cour et les hommes discutèrent son affaire. Deux opinions étaient en présence. Les uns, les représentants de l'ancien ordre de choses et de la coutume exacte du Ngoma, disaient : « Il doit être brûlé le dernier jour avec les baraques, les ustensiles et tout ce qui a servi aux rites. On le liera sur la grande perche « moulagarou » et les flammes purificatrices délivreront le pays d'un traître qui a transgressé la loi ». D'autres déclaraient que ce serait dangereux. Une plainte pourrait être formulée auprès du gouvernement des blancs et le chef serait puni. Mieux valait faire boire au garçon des médecines qui lui feraient perdre le peu d'esprit qui lui restait. Maintenant même, il avait été si prodigieusement effrayé par les chiens, les coups, les menottes, que peu de chose suffirait pour obtenir ce résultat. En le voyant devenir fou, tous les garçons circoncis ou à circoncire seraient avertis à salut ! Ils sauraient que celui qui veut échapper à la règle de l'Ecole ou bien disparaît, comme Maroupi, ou bien perd la tête, comme Gofana. On finit par se rallier à ce dernier avis.

Le « Manyabé » fut mandé. C'était un bonhomme plein d'astuce. Il remarqua sans tarder que, toutes les fois qu'un chien aboyait, Gofana tressaillait. « Bon ! j'ai mon affaire », se dit-il.

Il prépara des bouts de racines, les cuisit dans une marmite, cueillit certaines feuilles pour asperger le malheureux et lui dit d'une voix terrible :

— Te voilà devenu un chien ! Aboie !

Il obéit : Wou ! wou !

Alors le Manyabé le lava, le frotta, l'enduisit d'une graisse noire autour du cou et lui dit :

— Tu aboieras désormais toutes les fois que tu voudras manger ou boire. Si tu oublies une seule fois, tu mourras !

Et, durant toute la fin de l'Ecole et bien longtemps encore, Gofana aboya trois ou quatre fois le jour. Ses camarades l'appelèrent nouambyana, l'homme-chien, et la conviction se répandit partout que celui qui s'évade du Ngoma devient fou.

VI

BARTIMÉE

Or, une certaine après-midi de juillet, au moment où le soleil allait se coucher, il y eut une querelle fort bruyante dans le village le plus rapproché de la capitale. Deux femmes se prirent aux cheveux, si tant est qu'on puisse dire cela des négresses crépues. L'une d'elles portait des « tingoya », l'expression est en place quand même, car les « tingoya » ce sont des mèches de cheveux fortement allongées, enduites d'ocre et qui retombent aux côtés du front et sur la nuque. Elles sont l'apanage des nourrices qui amusent leurs bébés en les faisant aller de ci de là, et des magiciens dont l'expression cabalistique est rehaussée par ces curieuses queues de rat qui se balancent. Au reste, c'est un fait digne de remarque que, chez les peuples primitifs et peut-être chez d'autres moins retardés, le magicien et le prêtre cherchent à revêtir une apparence féminine...

Ces deux femmes, naturellement, étaient les co-épouses d'un seul homme et celui-ci, qui était un joyeux compère, s'amusait à les exciter l'une contre l'autre, comme ces gamins qui ramassent deux sauterelles dans un champ et qui les tiennent en présence l'une de l'autre, éprouvant un plaisir extrême à les voir se mordre, se dévorer jusqu'à extinction. Le sentiment de jalousie particulier aux femmes des polygames se nomme le « boukouélé » et il y a un certain endroit dans le village qui porte aussi ce nom, parce que c'est là que ces sentitrès spéciaux s'épanchent de préférence. Donc, sur la place des jalousies, entre deux cours-cuisines, les deux mégères

s'étaient battues, égratignées, mordues, en émaillant leur discussion d'injures dignes du temps du Ngoma, où aucune expression, fût-ce la plus ordurière et la plus insultante, n'est prohibée.

Cependant le bruit de cette querelle parvint jusqu'au camp de la circoncision, car un des surveillants se trouvait justement auprès du chef, à ce moment-là. Il rapporta les détails de l'affaire au tribunal des vieux et ceux-ci décidèrent d'organiser ce que les Anglais appellent une « expédition punitive ». Le lendemain au soir, celui des hommes qui s'appelle « la mère des circoncis » appela tous les bergers à lui; ils se munirent de bâtons, et, profitant d'un superbe clair de lune, sortirent de la cour des mystères. Quelques circoncis les accompagnaient, entre autres Zidji, qui avait demandé d'être de la partie ; et c'était une chose à voir que cette file d'ombres noires se terminant par dix formes blanches, descendant le sentier par la pleine lune et entonnant leur formidable Ma-fé-é-é-é! en arrivant auprès des villages. Partout ce fut un cri d'étonnement et d'épouvante, et les femmes, abandonnant leurs marmites allèrent se réfugier dans les huttes obscures. Cependant le village des délinquantes fut cerné, et bientôt envahi. Avec des chants de menace, la troupe noire et blanche se répandit partout et finit par entourer les cases où elles s'étaient enfermées. Deux ou trois bergers, les plus résolus, sautèrent sur les huttes, grimpèrent jusqu'au sommet en se tenant à la couverture d'herbe et se mirent en devoir d'enlever les herbes en commençant par le haut. Alors le mari sortit, frappant ses deux mains l'une contre l'autre, et il fit empoigner au poulailler deux ou trois poules qu'il livra à la « mère des circoncis ». Le vieux leva la main pour arrêter le zèle destructeur de ses soldats et le village fut évacué.

Tout glorieux de leur haut fait et de l'amende qu'ils avaient réussi à extorquer, les bergers retournaient au camp.

— Si nous passions chez les « Madjakane », suggéra l'un d'eux.

On appelle de ce nom, au Transvaal, les chrétiens indigènes. Leur village était en effet tout près, droit au pied de la colline. Ils avaient bâti cinq ou six maisons carrées en briques et une jolie petite chapelle, surmontée d'une croix, et vivaient là paisiblement sous la direction de leur évangéliste

Bartimée. Un quart d'heure plus loin, du côté de la plaine, sur le flanc d'une colline assez abrupte, se trouvait la station proprement dite où demeurait le missionnaire blanc.

Bartimée n'était pas un homme du pays. Il avait accompagné son missionnaire au Bokhaha quand, sur la demande expresse des conseillers de Dabouka, il avait décidé de s'établir parmi eux. Bartimée était grand, maigre, toujours proprement vêtu. C'était un beau type de chrétien noir, sérieux et zélé, passablement autoritaire, mais ayant fort à cœur la conversion des deux tribus, les Ba-Nkouna comme les Ba-Pédi. Bien qu'il se fût spécialement voué à l'évangélisation de ces derniers, il était de race Thonga. C'était là sa nationalité ; il était donc du même groupe ethnologique que les Ba-Nkouna, et avait acquis déjà un certain empire sur Dabouka, le jeune chef nkouna, qui avait même commencé à suivre son école. Se tenant très droit, dans la chaire modeste de sa chapelle, avec un regard vif, une parole colorée, très vivante, il attirait beaucoup d'auditeurs le dimanche et déjà une petite congrégation de six familles s'était formée autour de lui.

Lorsque la troupe des bergers déboucha sur la place de son village, les chrétiens étaient réunis dans leur église pour la prière du soir. On entendait leur chant retentir. C'était sur l'air du cantique : « Reste avec nous. »

> Demeure avec nous, Seigneur, car le soleil s'est couché,
> Tout passe ici-bas, les hommes et les choses !
> Toi seul tu restes à toujours, demeure avec nous !

Ils sortirent au moment même, et ce fut pour voir le village envahi par les ombres noires. Les blanches avaient fui au « soungui », déjà, afin de n'être vues de personne. Les bergers passablement montés se livrèrent alors à une de leurs manifestations accoutumées, insultant les femmes, dansant et criant, cela d'autant plus qu'ils savaient les Madjakane très opposés au Ngoma.

— Partez d'ici, cria Bartimée, dont le tempérament très vif s'enflammait et qui avait totalement oublié le cantique mystique. Les bergers redoublèrent de cris et d'injures. N'avaient-ils pas raison? N'était-ce pas la loi du Ngoma ?

— « Fils de Satan ! » leur répondait l'évangéliste.

Enfin la horde sauvage et vraiment satanique partit. On les

entendit qui escaladaient la pente de la montagne en hurlant encore leurs refrains bruyants.

Bartimée n'hésita pas. Il déposa ses livres de prières, prit sa canne et se rendit tout droit chez le chef Dabouka pour se plaindre.

— C'est une honte ! disait-il. Si les païens veulent paganiser, qu'ils paganisent entre eux. Mais envahir ainsi le village de la prière et nous horrifier avec leurs chants et leurs propos infernaux, je ne puis l'admettre !

Dabouka lui dit :

— Tu as raison, et ils ont tort, je les gronderai.

En effet, dès le lendemain, Dabouka envoyait chercher Mankélou et le priait d'aller au Ngoma de sa part et de défendre qu'on ennuyât de nouveau les chrétiens. Il savait ce qu'il faisait en choisissant Mankélou. Celui-ci, tout en étant un païen convaincu, avait été l'un des premiers à opiner qu'il fallait recevoir les missionnaires dans le pays. Plusieurs raisons politiques et autres l'avaient poussé à favoriser l'établissement du prédicant blanc au sein de la tribu. Il était donc tout désigné pour prendre la défense des chrétiens. C'est ce qu'il fit avec sagesse et modération.

Cependant l'expédition des bergers devait avoir une autre conséquence bien plus grave. Parmi les fidèles qui étaient sortis de la chapelle ce soir-là, la « mère des circoncis » crut reconnaître un sien parent, un homme d'âge mûr, nommé Jacob. Ce Jacob avait toujours eu pour l'école de la circoncision une répugnance extraordinaire. Aussi avait-il eu soin de filer par la tangente toutes les fois que le rite devait être pratiqué. D'abord, comme jeune garçon, il s'était joint à une caravane qui était allée faire un tour au Bilène, dans la plaine du Ba-Limpopo, pour acheter des peaux de civettes et de léopard. Puis, régulièrement, il partait en février, au temps du « bokagne » (bière faite avec des fruits qui mûrissent en janvier), il allait en ville et s'y engageait pour quelques mois. Ignorant l'existence du Ngoma, il venait de rentrer chez lui, s'étant d'ailleurs converti à Prétoria dans l'église d'un pasteur indigène nommé Kanyana. Quand il avait appris que l'Ecole de la circoncision battait son plein, il avait négligé de s'éclipser de nouveau, pensant qu'on l'avait oublié, croyant

qu'il y avait en quelque sorte péremption pour lui... Mais on se souvenait parfaitement de lui, et, en l'apercevant, le vieux s'était dit : « On va te tenir ! »

Il en parla secrètement à Malao, qui fit surveiller le village des chrétiens. Les espions déclarèrent qu'en effet c'était Jacob, le peureux, qu'il demeurait dans la maison même de Bartimée et qu'il consacrait toutes ses après-midi à labourer le jardin potager de l'évangéliste. Il faut dire que celui-ci avait de superbes cultures. Grâce à un canal creusé sous la direction du missionnaire, l'eau du Moudi arrivait en abondance dans son village, et il avait planté un énorme carré de bananiers entre lesquels il cultivait force choux, laitues, oignons, qu'il vendait aux mineurs du pays à des prix très rémunérateurs. Jacob était son jardinier. Il payait ainsi sa pension.

Le plan de Malao et consorts fut vite arrêté : On enverrait dès le lendemain une vingtaine de bergers dans le jardin de Bartimée ; ils y « cueilleraient » Jacob aussi aisément que Jacob y cueillait ses légumes. Ainsi fut fait. Le village était désert. Bartimée était justement allé à la station pour parler au missionnaire d'affaires de paroisse. Nul ne fut sur les lieux pour s'opposer à cet enlèvement. Et alors, avec des cris de triomphe, les bergers introduisirent le pauvre homme dans la cour des mystères. L'on dépêcha une estafette à l'un des Hommes-Lions pour qu'il vînt sans tarder circoncire le peureux. Quant à celui-ci, il tremblait de tous ses membres. Il se voyait déjà mort et recommandait son âme à Dieu.

Bartimée, lorsqu'il revint de la station à son village, apprit en route que les bergers avaient été chez lui. L'idée de ce qui s'était passé lui traversa l'esprit. Il pressa le pas, il appela Jacob. Pas de Jacob ! Alors, sans perdre une minute, il prit un paquet de feuilles de tabac et se dirigea vers le Ngoma. Il était cinq heures du soir. Les circoncis venaient de rentrer de la chasse en jetant aux échos leurs Ma-fé-é-é-é retentissants. Bartimée, qui les suivait de près, sentait son cœur s'émouvoir. Craignait-il ? Non, après tout ! Il connaissait à fond toutes les coutumes de cette détestable école et il allait jouer d'audace.

A la porte de l'enceinte, il s'arrêta. Aussitôt plusieurs initiés vinrent lui poser les questions d'usage :

— La bête qu'on dépèce par derrière ?

— Le Crocodile, répondit Bartimée, car ses entrailles retombent en dedans.

— La grande formule de Manengouana ?

Et l'évangéliste leur débita le : *Manengou, bentchilé, bentcha, tiroula, foula ngoma*, etc., etc., avec une assurance telle qu'on ne pouvait douter qu'il eût été initié. Mais lorsque les jeunes garçons se furent retirés, Bartimée, sagement, s'assit sur ses talons, posa à terre le paquet de tabac et envoya l'un des circoncis chercher un des vieux qu'il connaissait. Il ne savait pas quelle était la loi de pénétration dans le Ngoma de ce pays-ci, car elle diffère suivant les tribus. Il y avait bien six paires de perches, mais de quelle manière fallait-il les contourner ? Le vieux étant arrivé salua l'évangéliste. Celui-ci lui tendit sa petite provision de tabac en le priant de l'introduire. Le mode de procéder était en effet très compliqué. Il s'agissait, au lieu de prendre la route droite entre les perches, d'entrer à gauche de la première paire, puis de traverser la route, de contourner ensuite la seconde paire, puis la troisième, de s'avancer ainsi en faisant des lacets afin de déboucher sur la place de l'Eléphant à droite, à l'endroit qu'on appelle la porte des hommes, et non à gauche, du côté de la baraque des circoncis. S'il se fût trompé dans cette périlleuse entrée, Bartimée aurait été hué. Grâce à sa prudence, il fut fort loué et reçu avec considération par les surveillants.

— Je viens pour affaires, dit-il.

On le fit asseoir et, sans préambule, contrairement à l'usage cette fois, il exposa le but de sa visite.

— Vous avez enlevé mon homme, un chrétien. Il lui est interdit de se faire circoncire, car il est converti. Je viens le reprendre.

Et, sans attendre de réponse, sans consentir à discuter, il alla à la recherche de Jacob qu'il trouva affaissé dans un coin de la baraque des circoncis, gardé par deux ou trois bergers.

— Lève-toi, dit Bartimée rudement. Allons ! Sors d'ici !

Et Jacob, tout étonné, comme les apôtres lorsque l'ange les réveilla dans la prison, se leva et partit. Les assistants, tout le camp de la circoncision étaient plongés dans un étonnement voisin de la stupeur. Ils virent leur prisonnier sortir, leur échapper et ils ne purent dire un seul mot. L'évangéliste les salua poliment et partit avec son converti. L'audace lui avait réussi.

— Maintenant, va au plus vite vers Monéri (1), dit-il à Jacob. Raconte-lui l'histoire et enfuis-toi ce soir même pour la ville. Sinon tu es un homme perdu !

Jacob, comme en un rêve, se dirigea vers la station où le missionnaire confirma l'ordre de Bartimée. Il prit des chemins détournés et s'en fut chez les blancs pour échapper aux noirs.

Cependant, au camp de la circoncision, la honte égalait l'indignation. Lorsque les vieux se furent remis de leur stupeur, ils n'eurent tous qu'une idée : Aller reprendre de force celui que Bartimée leur avait si audacieusement enlevé. Que faire ? User de violence serait dangereux. Mankélou n'était-il pas venu la veille ordonner la modération et le respect vis-à-vis des chrétiens ? Punir l'évangéliste, c'était d'ailleurs un palliatif. On sentait bien que son courage extraordinaire, à lui, un noir, lui venait de la présence du missionnaire. Oh ! ces blancs, qui avaient pris le pays !... Le conseil des surveillants décida d'opérer une descente chez Bartimée, mais avec la résolution expresse d'aller jusqu'à Monéri afin de réclamer l'incirconcis qui avait osé esquiver la loi par six fois, mais qu'il s'agissait de faire passer bon gré mal gré par l'épreuve.

Quand ils arrivèrent chez l'évangéliste — c'était tout le ban et l'arrière-ban des grands païens, — celui-ci les reçut poliment, avec quelque froideur cependant, et leur dit :

— Cette affaire ne me regarde pas. Jacob est chez Monéri. Allez discuter avec celui-ci.

Ils s'attendaient à cette réponse, les vieux. Mornes, sombres, ils partirent pour la station.

Les voici qui débouchent par derrière la colline sur le replat où fut construite la jolie maison missionnaire, abritée par son large toit d'herbe contre les ardeurs du climat africain. D'ici la vue s'élargit tout à coup et se fait très belle. La colline domine la plaine qui s'étend au Nord, moins vaste que du côté de l'Est et bornée à une distance de huit kilomètres par les charmantes montagnes pointues du Murchison. Il semble qu'au point de vue moral aussi un nouvel horizon s'ouvre ici. Ce n'est plus la vallée resserrée, c'est le plein jour, l'espace, la liberté.

Droit au pied de la véranda que supporte un mur de quelques pieds, s'élève un arbre magnifique, un de ces figuiers-

(1) Nom générique donné aux missionnaires blancs, au Nord du Transvaal.

nkoua au tronc jaune vert, à la ramure robuste, antique. Dans la fine herbe qui croît au pied de ce géant, les conseillers vont s'asseoir en rond, sans mot dire, et ils restent là, le dos courbé, la tête au-dessus des genoux.

Malao avec ses peaux de léopard, Molondjo et dix autres avec leurs couronnes de cire noire, leurs bâtons, l'un d'eux avec un monumental couteau de boucher, attendent. Rien ne bouge dans la maison.

Le missionnaire les a vus venir; il s'attendait à leur visite, mais il les laisse s'annoncer. Enfin ils avisent un petit cuisinier qui revient du canal où il a puisé un seau d'eau et lui disent d'aller chercher Monéri. Celui-ci les invite à venir s'asseoir sous la véranda, où un long banc scié dans un arbre de la montagne a été disposé contre la barrière extérieure, pas trop près du mur, à l'usage des indigènes. Mais ils refusent. Ce grand toit les mettrait mal à l'aise. Ils seraient trop à la merci du blanc, sous cette charpente qui tient on ne sait comment. Ils prient Monéri de venir leur parler sous le figuier. Alors le missionnaire, prenant dans ses mains une chaise pliante, descend les degrés de la véranda et va s'asseoir au milieu d'eux, dans la prairie du figuier. Son cœur tremble bien un peu, les conseillers n'ont pas l'air doux. Ils ont considéré l'action de Bartimée comme une offense grave à la vie tribale, à la coutume sacrée. Que feront-ils ? Que diront-ils ? et comment leur répondre ?

— Eh bien! Salut, mes pères! Comment allez-vous? leur dit-il.

— Salut, Monéri.

Et Malao, auquel le missionnaire tend la main, ne peut refuser de tendre aussi la sienne.

— Monéri, nous avons pris Jacob pour le circoncire. C'est la loi. Il est notre enfant. Il est le sujet du chef. Il doit faire ce que ses pères ont fait. Bartimée est venu, nous l'a enlevé. Nous n'avons pas employé la force pour l'en empêcher, parce que nous craignions de verser le sang. Mais il faut qu'il nous le rende tout de suite, sinon l'affaire sera mauvaise. D'ailleurs, quand nous vous avons reçus dans notre pays, ce n'était pas pour que vous vinssiez porter atteinte à nos coutumes!

Ici le ton de Malao, qui était d'abord timide, devient plus assuré, presque menaçant.

— Mes amis, dit le missionnaire, vous avez bien fait de venir vers moi pour causer de cette affaire. C'est très vrai que notre pensée, en nous établissant parmi vous, n'a point été de vous ennuyer dans vos habitudes, mais bien plutôt de vous faire connaître une lumière de vérité que vous ignorez. Rendez-moi le témoignage que nous n'usons jamais de contrainte à votre égard et que notre seule arme est la parole de Dieu. Toutefois, quant à Jacob, laissez-moi vous dire que, malgré toutes vos prétentions, vous ne pouvez pas le forcer à faire ce qu'il envisage comme un péché. Il est chrétien ; par là il est libéré de votre paganisme. Il doit payer l'impôt, servir son chef, obéir aux conseillers dans toutes les questions de corvées, de devoirs civils. Mais le Ngoma, c'est autre chose. C'est une coutume mauvaise que la parole de Dieu condamne. Vous-mêmes vous trouveriez affreux, en temps ordinaire, les propos orduriers que vous y tenez. Comment pourriez-vous forcer celui qui se dit dégoûté par eux de les entendre et de les prononcer ? Je croirais tuer l'âme de Jacob en vous le remettant...

La discussion ne pouvait aboutir. Malao devenait impertinent. Deux des vieux s'étaient levés et commençaient à parcourir la station, allant regarder aux fenêtres de la maison, persuadés que Jacob s'était caché chez le missionnaire. Celui-ci se leva avec dignité, replia lentement sa chaise et remonta sous la véranda. Les conseillers irrités gesticulaient, parlaient haut. L'un d'eux s'approcha de la cuisine, celui qui portait un grand couteau.

— Donne-moi à boire, fit-il au petit cuisinier.

Celui-ci lui offrit un gobelet d'eau fraîche. Comprenant que la violence était inutile, toute la troupe partit.

Ce jour-là, un fait nouveau s'était produit en Bokhaha. Dans la robe rigide de la coutume toute-puissante, une déchirure avait été faite. A l'édifice séculaire, une lézarde avait paru. Et, vaincus pour la première fois, les conseillers du Ngoma remontèrent mélancoliquement vers la cour des mystères.

— Oh ! ces blancs ! Ils gâtent le pays ! Grâce à eux les mœurs pourrissent, disait Malao.

— Que veux-tu ? Ils sont plus forts que nous, répondait le vieux Mandwai, une manière de philosophe.

— Cependant, ajoutait Molondjo, remarquez que Monéri n'est pas un blanc comme un autre. Quand, il y a deux ans, les

Boers sont venus détruire la tribu de Mamatolla, c'est lui qui s'est fait notre conseiller. Il a été vraiment notre bouclier. Sans lui, où en serions-nous aujourd'hui! Il est notre ami. S'il dit que chacun est libre de venir ou de ne pas venir au Ngoma, il faut croire qu'il a raison.

Malao ne répondit rien. L'argument de Molondjo était fondé. Et cependant, s'il avait eu l'esprit assez ouvert, le vieux païen se fût surtout désolé de voir l'un de ses camarades, un noir et non plus un blanc, admettre les principes de la tolérance et mettre en question la légitimité d'une coercition séculaire.

Chose curieuse, le soir de ce jour, quand les vieux furent rentrés, sombres et de très vilaine humeur, Zidji tint des propos très analogues à son nouveau voisin qui se trouvait être Malembé.

Il avait admiré de tout son cœur l'acte courageux de Bartimée et il dit à son cousin : « Après tout, si Jacob ne veut pas se faire circoncire, a-t-on le droit de l'y forcer? » Gouanazi, qui passait à cet instant, lui demanda avec un mauvais regard :

— Qu'est-ce que tu dis, toi?

— Cela ne te regarde pas, fit Zidji, qui s'esquiva. Il n'aimait pas le lait de chèvre !

H.-A. JUNOD.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

En route. — Empoisonneuses. — La grève des chemins de fer. — Aviation.

En route. — Les vacances de l'homme de lettres ne ressemblent pas à celles de tout le monde. Il emporte des feuillets blancs qu'il lui faut, en route, noircir. Il voudrait monter en chemin de fer ou en bateau, regarder des paysages ou le mouvement des vagues, mais l'heure est venue de s'enfermer dans la mauvaise auberge, dans celle où l'on demande de quoi écrire. L'encre magique dort au fond d'une malle, où il n'a point le courage d'aller la réveiller et le voilà, avec des instruments de hasard, attablé, sur une table mal d'aplomb, à sa tâche. Que les choses lui paraissent lointaines et comme il s'en désintéresse. Elles n'ont plus de couleur, il ne les voit plus, une brume voile la vie publique. Est-ce qu'il se passe des choses, vraiment, en dehors de celles où il participe immédiatement ? Il ne le croit pas, cherche encore, désespère et remet la suite de ses écritures à une prochaine escale.

Empoisonneuses. — L'empoisonneuse est toujours une menteuse. Son état l'exige, car c'est un état qu'elle exerce, et il est bien rare que derrière un empoisonnement découvert on n'en pressente pas quelques autres, souvent toute une série. Cet état donc demande une dissimulation de tous les instants : il est des vies d'empoisonneuses qui semblent, à cause de cela, d'une extrême complication romanesque. Pour que leurs combinaisons réussissent, il ne faut pas qu'elles se permettent la moindre distraction ni que leurs actes prêtent à quelque soupçon d'originalité. C'est le plus difficile, car elles sont également portées au vol. Marie Lafarge, avant d'exercer ses talents d'empoisonneuse, dérobait volontiers les bijoux de ses amies et elle le faisait si joliment qu'on n'osa l'en accuser que beaucoup plus tard, après son crime avéré. Avéré ! Non, car il y a encore des partisans de son innocence. Elle mentait si habilement, si doucement, avec un tel air de victime ! Qui ne connaîtrait sa vie que par *les Heures de prison* la prendrait pour une martyre, seulement assez ennuyeuse. L'empoisonneuse que l'on vient de juger ne trompera personne, elle est trop bête, mais son système de défense est nécessairement le même que celui Marie Lafarge, le mensonge, seulement manié avec grossièreté, tandis que l'héroïne du Glandier était fort doucereuse et fort subtile. Mais Marie Bourette est plus ca-

ractéristique encore de la psychologie de l'empoisonneuse, en ceci qu'on ne voit pas bien l'intérêt capital de ses expériences criminelles. Elles eussent réussi qu'elles ne pouvaient lui apporter que des satisfactions négatives. C'est une monomane et, par conséquent, étant donnée la qualité de ses plaisirs et de ses vengeances, une personne fort dangereuse.

La Grève des chemins de fer. — En voyage, même assez près de Paris, on s'intéresse plus volontiers à la grève des chemins de fer, car le jour même du départ il faut songer au jour du retour. La perspective du train s'arrêtant la nuit dans une petite gare champêtre et vous y laissant sans rémission n'est pas des plus séduisantes. Considérons toujours les choses à un point de vue strictement individualiste. Il est probable qu'en telle aventure la considération du désastre économique nous toucherait peu et que nous consentirions à arriver à destination au prix de la fortune de quelques importateurs. Il est également probable que les malheurs publics ou particuliers n'importent guère à ceux qui ne voient que dans ce moyen de grève leur salut. Et ils ont raison. Il faut penser à soi. L'esprit de sacrifice est la plus détestable erreur où puissent s'engager les hommes quand il ne porte pas en lui-même son propre bonheur. La théorie du salut public appartient à la littérature démodée des anciennes révolutions. Ceux qui la propagent encore ont d'ailleurs soin que leur salut personnel coïncide avec le salut public, tel qu'ils le contemplent, mais il n'est peut-être pas vu du même œil par toutes les classes de la population. Autant dire qu'il n'est plus. C'est pourquoi les ouvriers et les employés des chemins de fer n'ont pas tort de vouloir gagner cinq francs par jour aux dépens de ceux qui en gagnent cinq cents, ni d'employer pour cela les moyens graves où on les accule. On a dit qu'on ne tirera pas de l'argent des compagnies en leur en faisant perdre. Qui sait? Ils peuvent toujours essayer. Ce serait pour elles une occasion honnête de recourir à l'Etat... Et je sens que je pourrais ainsi continuer longtemps et, de même que j'ai dit des choses favorables aux ouvriers, en dire d'autres qui leur seraient défavorables, peut-être. Je comprends la verve des économistes, et comme on a dans cette partie du génie à peu de frais. Ma conclusion cependant, si je me permettais de conclure, serait assez différente de la leur. Je serais bien forcé de constater qu'en France aucune grande entreprise de transport ne fonctionne dans ses conditions normales. Aucune ne pouvait vivre en se soumettant aux lois générales de l'industrie qui ont majoré partout les salaires et les traitements. Je me demanderais aussi pourquoi un chemin de fer ferait des bénéfices. Est-ce que les canaux en font ? Est-ce que les routes en font ? Il y a quelques différences. Le chemin de fer fournit le véhicule. C'est pour cela qu'il ne peut être gratuit. Voilà tout.

Aviation. — Les aéroplanes continuent de tourner en rond autour des pistes devant les populations, moins émues qu'on ne le croirait d'après la lecture des journaux. C'est toujours la même chose et, à la vérité, on commence à s'en lasser. Dans une ville où se tenait récemment une de ces réunions acrobatiques, un journal a osé dire, au lendemain même des fêtes, que l'aérostation n'avait en somme fait presque aucun progrès depuis Mongolfier. Est-ce exagéré ? Oui, en apparence, puisque l'on connaît du moins la direction à suivre pour arriver à un résultat pratique. Non, si l'on songe que les deux systèmes, le plus et le moins lourd que l'air, sont toujours à peu près également à le merci de l'élément dans lequel ils évoluent. L'air est vaincu quand il ne remue pas ; mais dès qu'il sort de son inertie, l'aéroplane qui voudrait lutter se trouverait dans de bien plus mauvaises conditions que même l'antique mongolfière qui peut, du moins, monter vers les régions calmes ou se laisser emporter par le courant sans dommage certain. A bien réfléchir, l'ancien système et le nouveau offrent des avantages et des dangers à peu près égaux et le seul mérite du plus lourd que l'air est une obéissance fort limitée et soumise à des conditions naturelles qui ne se rencontrent pas deux heures par jour cent fois par an. Cet instrument destiné au royaume du vent est construit pour des régions qui ne connaîtraient pas le vent. Je crois qu'il l'est mal et que si jamais l'aéroplane devient pratique, c'est qu'il aura changé de forme. On est hypnotisé par le vol de l'oiseau, mais les oiseaux (quelques-uns du moins) savent se servir du vent, des remous, et l'aéroplane, loin d'y trouver un auxiliaire, y trouve un ennemi.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Philéas Lebesgue : *Le Buisson ardent*, imprimé par Henry Cormeau à Seiches (Maine-et-Loire), hors commerce. — Paul de Chèvremont : *Images blanches et noires* ; Plon, 3,50. — Elsa Koeberlé : *Des jours* ; « Mercure de France ». — Natalie Clifford Barney : *Actes et Entr'actes* ; Sansot. — X**** : *Les Flèches du jour* ; H. Daragon, 2 fr.

Le Buisson ardent. L'œuvre de M. Philéas Lebesgue est déjà nombreuse et diverse ; ce poète romancier est curieux de folklore et de philologie ; les lettres portugaises et les lettres néo-grecques lui sont familières et en même temps il n'ignore rien de la terre, des saisons, des plantes et des fleurs : s'il veut dédier à la charrue ses « plus beaux vers », c'est que, de la main qui les écrivit, il a enfoncé le coutre dans les glèbes picardes du pays de Bray ; il a respiré l'odeur de la terre mouillée et, laboureur visionnaire, il a vu surgir du sillon de très anciens ancêtres : les livres lui avaient révélé leur existence probable, il la croit certaine pour avoir écouté les

contes des dernières fileuses de lin. Souvent, il s'évada par la pensée vers les aventures et les conquêtes et toujours après les nuits de rêve, il se sentit captif de la vallée natale :

Cette nuit je veux chevaucher d'énormes flots,
Aborder frémissant dans les îles lointaines
Et sous les palmiers d'or où dorment les fontaines
Désaltérer ma soif et laver mes sanglots.

Mais quand le jour viendra frapper à ma fenêtre,
Mes regards s'ouvriront sur l'horizon fermé :
Adieu, miracle ardent par le rêve allumé ;
La glèbe attend, la glèbe obscure des ancêtres.

Cependant, il n'est pas si fatalement lié à la terre qu'il s'interdise l'essor et ne souhaite pas s'élever, avec le chant de l'alouette, jusqu'au ciel inaccessible :

Je t'envie, admirable oiseau ; je te jalouse,
Dans le frisson de ton audace ; je voudrais,
Pressant ma destinée en moi comme une épouse,
Ivre d'air vif, monter au ciel comme tu fais,
Et dégagé soudain du poids qui me condamne
Conquérir le soleil lui-même, le cueillir
Comme une rose en feu qui jamais ne se fane,
Sachant que son parfum empêche de mourir.

Plus que les roses des jardins qui sont périssables, il voudrait atteindre la rose mystique des Pâques éternelles, celle qui flamboie depuis l'aube des âges et que les premiers pasteurs honoraient en faisant jaillir le feu de la graisse d'un pur agneau et dont leurs descendants ont gardé le culte sans en comprendre toujours le sens :

Rose rougie au sang de Jésus et d'Adôn,
Rose effeuillée au pied du trône
Où chante parmi les grappes de vendange
Le beau Dionysos couronné de pampres,
Rose de pourpre vivante
A Delphes aux doigts fiévreux de la Pythie,
Au nom du dieu béni des lyres, Apollôn,
Je t'adore et t'invoque, ô Rose-Eucharistie,
Par delà tous les cultes et tous les dogmes,
Par delà l'aboiement des dogmes
Qui prétendent t'enfermer dans un sanctuaire ;
Je t'adore et t'invoque au nom de la lumière
Qui m'entre par les yeux et qui me fait chanter
L'humble désir d'un homme ému par la beauté !

On trouve ici un écho des lectures savantes et des exégèses hypothétiques qui sollicitent si fort M. Philéas Lebesgue ; il ne fait pas de départ entre ses goûts et ses désirs contradictoires ; il se veut

donner tout entier en une strophe ou en un poème, et cependant ses chevauchées aventureuses à travers l'espace et le temps ne l'ont pu arracher au sol de la Neuville-Vault; c'est là, aux marges des hautes forêts, qu'il trouve refuge et réconfort et qu'il endort son souci et c'est là que lui furent en effet inspirés les plus frais de ses vers, parfumés de prairies, de fraises et d'airelles.

Images blanches et noires. Naguères M. Paul de Chèvremont, que les hasards de la vie ont exilé vers les Balkans et la Mer Noire, peignait en ses *Sonnets de Bulgarie et d'Orient* les paysages et les hommes qui l'entourent depuis quelques années; voici de nouvelles images blanches et noires où l'on trouverait difficilement trace d'exotisme ; ce sont presque toujours petites pièces d'anthologie, de grâce frivole et légère, et miniatures sentimentales et galantes qui célèbrent les joues, les yeux, les mains, les ongles, voire les petites jambes de quelque fragile amante :

Cependant que la jupe mousse
A l'entour de leur grâce ronde,
Chacune d'elles se trémousse
Et ne veut être la seconde.

Petites jambes qui vous pousse
De la sorte, sans prendre garde
Au ruisseau qui vous éclabousse,
A l'amoureux qui vous regarde ?

Mais elles, d'un ton qui m'évite
Et que je n'entends qu'à demi :
— Son cœur nous a dit d'aller vite,
Nous le portons à son ami.

Mais M. Paul de Chèvremont ne dessine pas que d'élégantes silhouettes mondaines ; il a vu non sans sympathie et sans pitié les lamentables épaves de misérables échoués sur les dalles des morgues ; il a regardé dans les quais des ports les vieux qui se chauffent au soleil et il les a entendus narrer pour la vingtième fois les merveilleux périples d'autrefois sur les mers immobiles et éclatantes ; à traits menus, par distiques brefs, les vieux s'animent devant nous :

S'appuyant sur canne ou béquille,
Ils sortent tous de leur coquille

et, le soir venu, ils rentrent dans leurs maisons anciennes

Qui sentent comme eux le goudron,
Les cordages et l'aviron.
Ayant bien regardé les vagues,
Ils rentrent à petits pas vagues
Et vont loin d'elles et du port
Dormir pour en rêver encor.

Cela est mieux que joli et certainement, ainsi que l'attestaient déjà des poèmes, d'accent plus grave, d'un livre antérieur *la Parole des choses*. M. Paul de Chèvremont ne veut pas être qu'un évocateur de figurines futiles et charmantes. Ici deux poèmes plus amples trahissent une âme fière, nostalgique et désabusée :

Des villes et des voix, des prés et des visages,
De tant et tant de lacs, de clochers et de ciels
Il ne m'est demeuré que d'artificiels
Fantômes de théâtre ou de faux paysages.
. . . .
J'aurai joui, souffert, marché, vécu trop vite,
Habitant de partout, bien que de nulle part,
Et n'aurai jamais vu, même au dernier départ,
Le sourire infini des choses que l'on quitte.

Ailleurs, âprement, il exalte la joie prochaine de la solitude dans la silve primitive :

Accoudés tristement au rebord des balustres
De la ville de feu, de boue et de vieillards,
Notre rêve est allé vers vous, forêts illustres,
Et nous sommes partis, enivrés et fuyards,
Et nous sommes venus oubliant tout un monde
De contrainte et d'horreur, laissé derrière nous,
Désaltérer notre âme à votre âme profonde
Et vénérer longtemps ce qui reste de Vous.

Le retour à la nature est l'un des caractères constants des époques très civilisées ; l'homme à peu près affranchi des forces hostiles s'imagine alors seulement les joies d'une vie plus simple : Juvénal magnifiait le temps où les épouses montagnardes préparaient à leur mâle un lit de feuillée et abreuvaient de lourds enfants à leurs puissantes mamelles.

Des jours. Dès longtemps, Mlle Elsa Koeberlé essaya de faire durer les instants pathétiques de la douleur et de la joie et associa à ses émotions le souvenir des paysages et des décors où elles étaient nées ; dès longtemps aussi, dans les villes d'Espagne brûlées de soleil, dans la lumière éclatante et froide des pays de l'Extrême Nord, elle fut toujours ramenée vers une terre de forêts, d'étangs, de brumes propices aux frondaisons tendres ; l'été y est bref et l'automne plus bref encore :

Souffles d'hiver ! avez-vous déjà dispersé
Cette odeur de fruit mûr, qui flottait
Sur les prés gorgés d'eau où buvait la chaleur ?

C'est là cependant qu'est son amour :

J'avais les parfums, sur mes mains avides,

De tout l'univers,
Je n'aime plus rien qu'un jardin humide
Dans un pays vert.

C'est là qu'Eros cruel tient son cœur et sa vie ; c'est là qu'elle attend la fonte des neiges, les premières aubépines, les transparentes eaux d'été, sitôt que les oiseaux pressentent seulement le printemps ; en vain elle le voudrait oublier pour oublier du même coup tout le passé qui y survit. Elle s'en éloignera encore, parce qu'« il faut vivre, vivre ! »

Aux coupes de demain que tous nos désirs boivent...
Il faut que des jardins inouïs nous reçoivent,
Pleins de fruits pour nos mains, pleins de fleurs pour nos yeux,
...Même si ce n'était qu'un mirage... puisque
Ce que nous voulons, c'est le merveilleux voyage.

Le rythme halète comme une poitrine que soulève le battement d'un cœur anxieux ; Mlle Elsa Koeberlé sait d'avance que l'inquiétude et le souci ne l'abandonneront nulle part, qu'elle n'en secouera pas le fardeau et que les minutes furent rares où elle s'écria entièrement satisfaite :

L'amour fruit mûr emplit mes deux mains. L'allégresse
Du soleil éclate sur les îles.
Midi torride, plénitude de l'été,
Regarde les os blancs et secs de ma détresse.

Trop tôt reviendront avec le pâle hiver la détresse et le doute, année par année.

Actes et entr'actes. Par delà la mort, le bien et le mal, Mlle Natalie Clifford Barney est restée fidèle à la mémoire de Renée Vivien ; maintenant un autre nom, son nom selon la loi, dissimule sur une tombe sans gloire la place où dort celle qui appela si longtemps le sommeil libérateur ; l'hypocrisie chrétienne s'est emparée, aux heures dernières, de la tragique et hautaine poétesse qui clamait dans la nuit la plainte amoureuse de Sappho et qui vivante sut à peine qu'elle avait été admirée :

La louange tardive est égale à l'affront.

Renée Vivien s'en est allée vers ses pères, les poètes, vers Keats, vers Marlowe, vers Villon, et le cortège des belles amantes qu'ils firent vivre jusqu'à nous l'accompagnent à jamais dans la prairie d'asphodèles ; Andromède, Eranna, Atthis :

Atthis que dans tes vers doucement tu regrettes —
Fidèle au souvenir que rien ne peut leurrer —
Veut te suivre portant au cou ses amulettes...
Et d'autres sur ta mort en rêvant vont pleurer.

Mlle Natalie Clifford Barney, parmi les pleureuses, effeuille sur la pierre les suprêmes violettes et parce qu'elle n'a pas renié l'audacieux amour, les vers qu'elle dédie à son amie morte sont les meilleurs de tout le recueil.

Les Flèches du jour. On n'est bien loué que par soi-même ; l'auteur pseudonyme ne pousse pas la modestie jusqu'à faire la moindre réserve sur les mérites de son livre, *les Flèches du jour ;* il s'exprime ainsi dans le papillon qui doit dispenser de lire les critiques crédules et paresseux :

> Voici un recueil de poésies *politiques*, car les poètes de France ont bien le droit de la défendre aussi. Nous le recommandons à tous ceux qui ont au cœur l'amour de la France et qui gémissent de la voir si longtemps asservie au joug des Juifs et des Francs-Maçons.
>
> Pour se rendre compte de l'actualité et de l'intérêt puissant des idées émises au sujet d'événements d'hier et d'aujourd'hui, il nous suffira de citer quelques titres :
>
> Où va la France ? Le milliard des Congrégations. Le traître Ullmo. La Liberté de l'Enseignement. L'impôt sur le Revenu. Le Mariage selon Briand. Nos ports. Notre cavalerie. Nos munitions. Le Socialisme. Vive la République !
>
> Chacune de ces pièces où le parti au pouvoir est peint sur nature et stigmatisé de main de maître ne manquera pas d'être appréciée par tous les catholiques de France, non seulement comme une tranche vivante de l'histoire de notre temps, mais encore comme un geste d'appel à la libération de notre patrie et de nos âmes.

La remarquable façon de cette prose ne le cède en rien à la langue des poèmes recommandés à l'admiration des peuples : *Nos Munitions* est l'un de ces poèmes ; j'en détache un fragment :

> Nous avons cependant la meilleure poudre
> Et le meilleur acier livrés à l'état brut.
> D'autre part, au Maroc, grondant comme la foudre
> Nos salves ont peine à dissoudre
> Les groupes serrés de Bédouins
> Qui s'approchent de si près, nous chargeant de tous points
> Qu'il faut tirer la salve et remettre à les vaincre
> A la cavalerie. . . . .

N'aurait-il pu défendre la France sans violer aussi ignominieusement la langue française ?

PIERRE QUILLARD

LES ROMANS

Lucie Delarue-Mardrus : *Comme tout le monde*, J. Tallandier, 3.50. — Madeleine André Picard : *Mesdames Balmain*, Grasset, 3.50. — Gyp : *Les Petits joyeux*, Calmann-Lévy, 3.50. — Jeanne Landre : *Echalote continue*, Louis Michaud, 3.50. — Robert Randau : *Le Commandant et les Foulbé*, Sansot, 3.50. — Binet-Valmer :

Lucien, Ollendorff, 3.50. — Pierre Guittet-Vauquelin : *Le Sang des vignes*, Fasquelle, 3.50.— Robert Havard de la Montagne : *Leurs Fils*, Grasset, 3.50.— Michel Corday : *Le Charme*, « Monde Illustré », 3.50. — Maurice de la Belangeraie : *Le Clocher fleuri*, Grasset, 3.50. — Ed. de Fréjac : *Alviane et César*, Louis Michaud, 3.50. — André Couvreur : *Une invasion de macrobes*, Pierre Lafitte, 3.50. — Daniel Lesueur : *Du sang dans les ténèbres*, Plon, 3.50. — Raymond Schwab : *Regarde de tous tes yeux*, Grasset, 3.50. — Robert Veyssié : *Grain de foule*, « Renaissance contemporaine », 2.50.

Comme tout le monde, par Lucie Delarue-Mardrus. Un poète de 20 ans, déjà désabusé, lui aussi ou peut-être né philosophe, Henri Bouvelet, a dit, dans *le Royaume de la terre* : « Et l'amour apostat, reniant tout orgueil, sous l'œil désabusé d'une épouse qui rêve, s'enfonce dans l'oubli comme dans un fauteuil. » C'est là tout le roman de la petite Isabelle Chardier. Faut-il y voir le procès sans appel du mariage ? Pauvre mariage toujours si mal mené par les humains qui, d'ailleurs, l'inventèrent comme presque tous les maux dont ils sont affligés et qu'ils déplorent bien haut en cherchant des remèdes naturellement empiriques ! Qu'est-ce que c'est que le mariage ? Je crois que les pères de l'Eglise répondraient que ce sacrement est la seule différence qui puisse exister entre nous et les animaux, car certains animaux ont inventé le collage bien avant les humains. L'homme se reconnaît surtout à son besoin d'exagérer les situations et en les exagérant, en les faisant remonter jusqu'à la chimère, il pense qu'il les ennoblit. Les animaux qui détiennent le peu de bon sens épars sur terre pratiquent l'union libre pour avoir beaucoup d'enfants, lesquels se portent mieux que ceux des humains ; cependant les forts parmi les faibles sont partisans du collage, ils se lient pour plus d'une saison et on a remarqué que certains d'entre eux n'ont jamais le désir du changement *sans motif*. L'homme se distingue d'eux en ce qu'il change *sans motif*. La fantaisie est son meilleur argument. Il lui paraît logique de trahir à sa fantaisie et d'aimer ailleurs sans aucune raison que la raison puisse justifier. Or, ce n'est pas parce qu'il retourne à l'animalité qu'il s'affranchit, de préjugés déclarés absurdes, c'est parce qu'il est presque toujours atteint d'*imbécillité*. Je prie les hommes et les femmes qui daignent m'écouter de ne pas bondir. Un *imbécile*, en médecine, est un malade. On peut être un imbécile sans être une bête, hélas ! Un monsieur ou une dame atteints d'imbécillité sont également atteints d'impuissance et ce n'est un mystère pour aucun médecin que tel don Juan émérite n'est don Juan que par nécessité : sans l'attrait du nouveau, du fameux changement, votre don Juan émérite serait... aphone ! Un monsieur et une dame d'égale bonne santé, n'ayant ni tare physique ni tare morale, n'ont pas l'envie de se tromper. Les lois sont faites contre les bandits et non pour améliorer les honnêtes gens. On a créé le mariage pour prévenir le délit et non pour guérir des malades. A notre époque, il y a un nombre incalculable de *malades* (soyons

polis!). Comme ils forment la majorité, ils font des lois : le divorce, par exemple, hier, demain, l'union libre, après demain, l'accouplement au hasard... Mais ce n'est pas une morale qui en remplace une autre : la morale n'existe que dans les procédés, elle n'a pas le pouvoir d'intervenir dans les actes. Toutes les nations en décadence fabriquent des lois pour masquer leurs malpropretés, mais les lois sur la malpropreté ne sont admises que par les gens malpropres. J'espère me faire suffisamment comprendre! Revenons au roman d'Isabelle Chardier. Dans ce mariage, les deux époux s'éteignent l'un par l'autre. Ils ont la maladie du siècle : ils sont atteints d'impuissanee morale et physique et ce roman est très remarquable en ce sens qu'il donne la moyenne de la mentalité conjugale en France où le petit bourgeois détient le record de la sottise. Comme ce n'est pas leur faute, on doit les déclarer souffrants et il convient de plaindre les malades. La petite femme, très bien élevée, ne rêve que de pécher *mignon* avec un marquis, car le marquis, l'aristocrate, c'est le rêve de la bourgeoise honnêtement républicaine (voir tous les feuilletons quotidiens!). Quant au mari, l'avoué de province, il a du goût pour les restes du marquis, d'instinct... comme tous les bons bourgeois de notre bonne république. Isabelle Chardier, la fille à papa, mais c'est la France, ex-fille du Pape... ça cherche à se donner de l'air du côté d'un grand seigneur quelconque ! Et puis c'est sot, c'est impuissant, c'est pauvrement détraqué. C'est le règne de la demi-faute. Rien n'y est entier, encore moins les mâles que tout le reste. Si Mme Lucie Delarue-Mardrus n'avait pas intitulé son œuvre : *Comme tout le monde !* je ne me serais point permis ces réflexions d'ordre général. J'ajoute que mes réflexions me sont suggérées par le talent de l'auteur qui a su, du récit du cas particulier de deux époux, s'élever à la hauteur d'une synthèse. Cette petite histoire, de ton modéré et d'une sagesse voulue, c'est simplement de l'histoire contemporaine.

Mesdames Balmain, par Madeleine André-Picard. Ceci est le début d'une nouvelle femme de lettres. (Serrez-vous un peu, Mesdames, il doit y avoir encore de la place !) Il s'agit de l'hésitation d'un cœur tendre entre la mère et la fille. Elles sont aussi jolies l'une que l'autre, mais de différentes façons. La fille pèche par ignorance, la mère par expérience et la fille garde, en somme, très cuisant, le remords de ne pas avoir su se donner à temps. Je ne trouve pas la mère qui se livre aussi coupable que la fille, car elle sait qu'on la veut et ce qu'elle veut, tandis que la fille est peut-être plus jalouse qu'amoureuse. C'est toujours le lot des coquettes de se voir négligées pour des femmes moins compliquées, sinon moins orgueilleuses. Ce roman est délicatement écrit avec un grand soin du choix des détails et il a un côté sentimental qui plaira aux femmes incomprises (il y en a beaucoup) ce qui lui assure un fort grand nombre d'éditions.

Les Petits Joyeux, par Gyp. Si Mme Gyp n'était pas si spirituelle, elle serait peut-être le premier naturaliste de notre époque, car l'argot de toutes les époques n'a plus de secret pour elle... Seulement ses héros sont tellement amusants qu'on les sent trop sortis tout armés de son cerveau infatigable, de son cerveau de joyeuse Gauloise qui se hâte de rire de tout pour ne pas avoir à en pleurer.

Echalote continue, par Jeanne Landre. Et elle fait bien pour le plus grand plaisir de la galerie. Echalote, en fille qui se range, apprend à se servir de sa publicité personnelle pour lancer un livre, fonder un prix de vertu et élever Victor, son mari, à la hauteur d'une institution aéronautique. (Un savant célèbre a bien prétendu que les oiseaux étaient d'anciens poissons développés... Même, sans aucune science, on pourrait établir que la natation, chez certains individus, conduit au vol !) Echalote est une personne désormais arrivée et dans le meilleur monde de Charenton elle passe pour une dame bienfaitrice joignant l'utile à l'agréable. Quelle plus diligente vertu que celle qui se donne à tous ? Maintenant, ce que je voudrais bien connaître, c'est la fille ou le fils d'Echalote. Les dessins de Widhopff nous documentent sur les curiosités (inépuisables) de la Butte et nous montrent l'héroïne dans toutes les positions les plus favorables à son genre de beauté.

Le Commandant et les Foulbé, par Robert Randau. Ce n'est pas tout à fait la vie d'un bourgeois parisien que mène le Commandant chez les Foulbé, dans la grande Brousse, mais il a souvent l'occasion d'y rendre la justice selon les mœurs des Foulbé, ce qui est une chose difficile à établir. Il ne faut pas chercher, en ces pages, dictées au jour le jour par les accidents, ou incidents de la vie noire, une mode littéraire, le pittoresque d'un conteur pour gens du monde blanc. Elles suent la vérité, sentent le fort parfum d'une nature encore vierge et qui se montre dans toute sa belle animalité. Les ruses de ces sauvages y sont encore naïves, leurs fautes sans aucune hypocrisie et leurs qualités excessives comme rehaussées de la saveur du fruit nouveau qu'on n'ose pas encore vendre à tant la livre. A lire *le Sens de la Vie*, qui représente le code moral de ce peuple ingénu, on est réconforté comme par la liqueur issue des palmiers et que l'on déclare la plus énivrante de toutes les boissons, bien qu'aucun distillateur n'en décore la marque. Robert Randau est certainement le plus probe des historiens. Non seulement il aime son métier, mais il aime ses noirs, il enveloppe ses amis... inférieurs d'une tendresse passionnée qui les change en héros et nous les rend sacrés. A quand la cure d'air sain dans la Grande Brousse ?

Lucien, par Binet-Valmer. Je constate avec plaisir que les hors-nature d'aujourd'hui ressemblent furieusement aux *Hors-Nature* de jadis. A moitié filles, à moitié poètes, et à moitié vicieux, ils se font

encore payer 25 ou 30 mille francs le droit de se voir jouer sur une de nos grandes scènes. Egalement adorés des femmes et des hommes, ils se jouent surtout la suprême comédie de la volupté et n'en sont pas beaucoup plus heureux. Maintenant ils ont une excuse ; n'en déplaise à l'auteur de Lucien, c'est la terrible niaiserie de Celle qui devrait leur donner la réplique dans le drame de l'amour humain. Lucien, au fond, n'est pas plus bête ni plus vicieux qu'une éternelle blessée quelconque.

Le Sang des vignes, par Pierre Guitet-Vauquelin. Il s'agit des malheurs du Midi, ce pays méridional que beaucoup s'imaginent être un paradis terrestre et qui a tant perdu à voir tomber toute l'eau du ciel dans son vin déclaré pur. La révolte paisible et pour cela si terriblement réprimée de ses vignerons, les efforts de tout un peuple demeuré naïf malgré sa faconde vers une amélioration de ses lois, toute sa vie de labeurs et de folles espérances y sont décrits par un témoin demeuré fidèle aux infortunes de ses compatriotes. Hélas! Quel remède aux inondations? Et sont-ils tous innocents ceux qui déboisèrent les vieilles forêts pour les remplacer par la jeune vigne?

Leurs fils, par Robert Havard de la Montagne. Un officier qui porte le poids du crime de son père et est forcé, en quelque sorte, de devenir le héros, *le brave général*, parce que *l'autre* fut assez lâche pour se suicider. Souhaitons à tous les fils de suicidés *par ordre* de devenir maîtres des destinées de la France. Cela nous donnera peut-être beaucoup de nouveaux tyrans !

Le Charme, par Michel Corday. Triste roman du collage sans amour. Un sculpteur retrouve la fille d'une femme qu'il a aimée et le charme opère une seconde fois, mais il sacrifie égoïstement sa compagne des mauvais jours à cette fugitive fiancée probablement trop jeune pour lui.

Le Clocher fleuri, par Maurice la Belangeraie. Légende sans date d'une vieille église sur le clocher de laquelle pousse toute une moisson de fleurs inattendues. Ce n'est pas vraisemblable, mais il y a de l'air autour de cette cathédrale, et cela suffit pour qu'on y respire un certain plaisir littéraire.

Alviane et César, par Ed. de Fréjac. Une sorte de réhabilitation de ce monstre qui s'appelait Borgia. De nos jours, on peut tout réhabiliter sans que cela nous touche beaucoup, puisque nous ne croyons même plus à la réalité de notre histoire contemporaine. Du reste, César Borgia fut un homme dans toute l'acception du mot... Je ne lui reproche qu'une chose : son amour pour le menu peuple qu'il prétendait protéger à sa façon. C'est le seul masque d'hypocrisie qui ne l'embellisse pas.

Une invasion de Macrobes, par André Couvreur. Du bon Wells et si bien traduit ! C'est du reste fort intéressant.

Du sang dans les ténèbres, par Daniel Lesueur, ou la réhabilitation de l'ancien feuilleton à l'Alexandre Dumas. Noble tentative. Autrefois le grand seigneur était le personnage vertueux, aujourd'hui il remplace l'apache... c'est la même chose. Pourvu que le grand seigneur demeure le héros, cela suffit pour amuser le peuple.

Regarde de tous tes yeux, par Raymond Schwab. De jolis petits tableaux vivants et quelques légendes anciennes ou modernes agréables à étudier, même à la loupe.

Grain de foule, par Robert Veyssié. Un pauvre gamin qui vole la bague pour la bien-aimée et se fait ensuite couper la main... coupable. Plût aux Dieux que la foule fût constituée de pareil pur froment !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jean Moréas : *Variations sur la Vie et les Livres*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Mercure de France ». — André Beaunier : *Trois Amies de Chateaubriand*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Fasquelle. — *Les Grands Ecrivains de la France. Nouvelles éditions. Bossuet, Correspondance.* 3 vol. in-8°, Hachette.

Variations sur la vie et les livres. C'est le dernier ouvrage que Jean Moréas ait écrit avant de mourir, et c'est un peu son testament littéraire. Peu de jours avant sa mort, a écrit Maurice Barrès, Moréas m'a dit « le sens et l'intérêt qu'il fallait trouver à son livre ». Il désirait que l'on remarquât son étude sur Madame de La Fayette, et son art « discret, mesuré et si puissant encore, sans avoir besoin de contorsions ou de secousses ». C'est le sens de la mesure qui fait les grands écrivains. Ses autres études sur Gœthe et Shakespeare, sur Nietzsche, sur Carlyle, développent cette théorie, qui fut toujours chère au poète.

Moréas, comme s'il pressentait sa mort prochaine, raconte ses souvenirs, note la silhouette des écrivains qu'il a connus : « que de morts j'ai connus ! » Voici Théodore de Banville ; il « était plein de talent, mais il voulait mettre la poésie partout, et il lui arrivait de la rendre méconnaissable ».

Ce trait sur Rollinat :

> Maurice Rollinat était ému devant la nature, et il en tirait des descriptions souvent inutiles.

Et Rimbaud, qui tira sa gloire de ses *Illuminations* et de sa *Saison en Enfer*, « ouvrages très puissants et très absurdes ».

Dans quelques-unes de ces pages qui s'intitulent *la Mort et l'Amitié*, Moréas, avec sa discrétion habituelle, nous dit sa lassitude de la vie et déjà son acceptation de la mort :

Lorsqu'on parle d'une noble indifférence envers la mort, on n'oublie jamais Socrate. Je pense quelquefois que la sérénité et les jeux d'esprit de Socrate pouvaient bien cacher l'amertume et la fatigue de la vie.

Il parle de l'amour, de l'amitié et des déceptions qu'elles apportent dans l'existence, et il ajoute cette confidence :

Voilà pourquoi un cœur vraiment élevé, pour peu qu'un destin envieux s'en mêle, goûte à la fin les amères délices de la solitude.

Il dit encore, et on croit l'entendre parler : il faut, hélas ! du cabotinage, il veut dire une attitude envers soi-même, dans la vie « surtout chez les hommes hors ligne ; autrement le cœur se brise vite en morceaux ». Cabotins : Victor Hugo, Chateaubriand, Lamartine. Racine n'eut pas ce vice ou cette vertu, aussi fut-il « dégoûté, dans la force de l'âge encore, et de son art et du monde ».

Je voudrais citer encore quelques passages d'un article sur *Moncrif et les chats*, à propos de l'*Histoire des chats* rééditée avec une excellente notice par M. Georges Grappe ; mais surtout que l'on lise *les Roses*, c'est un merveilleux poème en prose : on y trouve ces lignes, qui sont encore une confidence du poète : « A Paris seulement de rares roses font voir l'amère beauté d'une existence dépareillée... »

§

En tête de ce volume sur **Trois amies de Chateaubriand**, M. André Beaunier, critiquant la méthode de Taine et de Sainte-Beuve, qui ne voulaient trouver dans les œuvres littéraires que documents historiques ou psychologiques, pose cet axiome : l'œuvre d'art doit se suffire à elle-même. Et il souhaiterait que l'on parlât de *René*, d'*Atala*, des *Martyrs* et non pas de leur auteur. Mais Chateaubriand n'a-t-il pas écrit : « Mes ouvrages sont les matériaux et les pièces justificatives de mes *Mémoires ;* leur histoire est liée à la mienne de manière qu'il est presque impossible de l'en séparer. » Chateaubriand a conçu sa vie comme une œuvre d'art, et son chef-d'œuvre, c'est sa vie. Aussi a-t-il voulu nous en laisser une magnifique image : « Il ne faut, écrivait-il, présenter au monde que ce qui est beau... » Mais la critique a voulu toucher à cette œuvre d'art qui est la vie de Chateaubriand, contée par lui-même, et nous a montré de quelle façon il transformait les faits pour les adapter à la conception qu'il se faisait de lui-même. M. Beaunier ajoute, adoptant tout de même la manière de Sainte-Beuve : « Pour bien connaître cette œuvre d'art, nous devons analyser le travail de l'artiste : il nous apparaîtra plus clairement si nous découvrons les éléments de la réalité qui lui servait de matière et qu'il ouvrageait. »

Trois amies de Chateaubriand : Pauline de Beaumont, Juliette Récamier, Hortense Allart ; ces trois femmes exercèrent sur la sen

sibilité de l'écrivain une réelle influence, aussi comme « la sensibilité française aujourd'hui encore ne serait pas exactement ce qu'elle est, si Chateaubriand n'avait pas été l'homme que ses amours révèlent », ces trois amies méritaient d'être étudiées dans leur vie et dans leurs sentiments. Dans ces pages que leur consacre M. Beaunier, ce sont elles-mêmes qui sont vraiment au premier plan : elles existèrent indépendamment de Chateaubriand. M. Beaunier, après nous avoir dit la vie tragique de Mme de Beaumont, conclut que cette jeune femme a eu dans l'histoire de la société française et dans l'histoire des idées et des lettres une belle influence ; ce fut elle qui, une des premières après la Révolution, rouvrit un salon à Paris et renoua la tradition des conversations littéraires. Ce fut auprès d'elle que Chateaubriand écrivit *le Génie du christianisme*. Ce fut elle encore qui révéla à l'auteur d'*Atala*, la divine poésie d'André Chénier. Et l'on songe que si cette femme n'avait pas été sauvée de l'échafaud, notre sensibilité, et notre littérature, son expression, ne serait peut-être pas tout à fait ce qu'elle est. On sait avec quelle faveur Pauline de Beaumont aima Chateaubriand ; mais lui se lassa bientôt de cette passion ; il la fit souffrir. Plus tard, longtemps après sa mort, il écrivait, songeant à cette admirable amie : «... Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos torts ? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs, sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites ? Ils auraient mieux aimé de nous un sourire pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort. »

Mais, comme le dit M. Beaunier, Chateaubriand a été, en amour l'infidélité même. C'est qu'au fond il n'aima jamais que lui-même, et qu'il avait besoin, pour tuer son immense ennui de vivre, de sensations toujours nouvelles. S'il sembla se fixer sentimentalement, à la fin de sa vie, ce fut auprès de Mme Récamier, qui fut pour lui, malgré la légende, plus qu'une amie. Il la trompa, elle aussi ; « mais il l'aima sans discontinuer, avec une gratitude qui avait les exigences et les gentillesses de l'amour. »

Hortense Allart eut aussi sa place et son heure dans le cœur de Chateaubriand ; d'autres encore furent pour lui, pendant quelques mois, l'absolu, ou du moins l'occupation absolue de sa vie. C'est que chez lui la sensibilité « prédomine sur toutes les autres facultés de cette âme si abondamment riche ». Et M. Beaunier conclut que ce qui est nouveau à partir de Chateaubriand, dans la litttérature et par répercussion dans la vie, c'est la suprématie de la sensibilité. Les trois amies de René furent les aimables jardiniers de cette sensibilité.

§

Voici, dans la collection *les Grands Ecrivains de la France*, une

nouvelle édition, en trois volumes, de la **Correspondance** de Bossuet. On peut dire qu'un ouvrage établi avec un pareil souci de l'exactitude, de l'érudition et de la beauté, est un véritable monument à la gloire d'un écrivain. On trouvera dans ces trois volumes, composés et annotés par MM. Ch. Urbain et E. Levesque, la correspondance totale de Bossuet, et non seulement les lettres contenues dans les éditions de ses œuvres complètes, mais encore toutes celles qui ont été publiées séparément dans des Revues ou des Bulletins de bibliophiles. Il en est de très intéressantes et presque tout à fait inconnues. Voici même quelques autres lettres inédites, que l'on trouvera à leur date dans ce recueil où l'ordre chronologique a été adopté. Malgré les sujets souvent sévères et spéciaux que Bossuet traite dans ses lettres, il faut admirer l'admirable pureté de sa langue, et sa richesse. Sa pensée se développe avec ampleur, mais sans emphase, et il y a une très belle sensibilité dans cette prose, vivante et mouvementée, et dans ses lettres de direction, un charme moins nuancé peut-être que dans les lettres de Fénelon, mais plus puissant et plus dominateur. Les admirateurs de Bossuet posséderont dans ce recueil la plus parfaite édition de sa Correspondance :

Si volumineuse que soit, même encore aujourd'hui, la Correspondance de Bossuet, écrivent les éditeurs, elle ne comprend pourtant qu'une assez faible partie des lettres qu'il a écrites au cours de sa longue et active existence. Par exemple, des scrupules, d'ailleurs respectables, ont fait détruire ou mutiler quantité de lettres de direction. Nous savons, par une relation de l'abbé de Saint-André, que deux cents lettres écrites à une excellente religieuse de Coulommiers, nommée Subtil ou de Saint-Antoine, ont été brûlées par la sœur de la défunte, etc... Combien d'autres d'ailleurs qui n'ont pas dû être conservées par les destinataires.

Une des particularités de cette édition est l'abondance des annotations : renseignements de langue, d'histoire, de philosophie ou de théologie qui expliquent toute la pensée de Bossuet. A côté des lettres de Bossuet, on a placé quelques lettres adressées à l'écrivain, et qui éclairent certains détails de sa correspondance et de sa vie, et on ne peut qu'admirer la belle tenue, dans l'érudition et dans la typographie, de cet ouvrage, destiné à toutes les biliothèques publiques et particulières.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Marie Lenéru : *Les Affranchis*, pièce en 3 a., avec *Préface* de M. Fernand Gregh ; Hachette, 3.50. — Emile Faguet : *Propos de théâtre ;* Société française d'impr. et d'éd., 3.50. — Henry Bordeaux : *La Vie au théâtre ;* Plon, 3.50. — Jean Héritier : *Une Critique de Chantecler ;* Sansot, 1 fr. — L. Henry Lecomte : *Le Théâtre de la Cité* (1792-1807) ; Daragon, 10 fr. — F. Gaiffe : *Le Drame en France au XVIIIe siècle ;* A. Colin, 10 fr. — Paul Ginisty : *Le Mélodrame ;*

L. Michaud, 2.75. — Henry Gaillard de Champris : *Emile Augier et la comédie sociale* ; B. Grasset, 6 fr. — Edmond Got : *Journal*, avec *Préface* de M. Henri Lavedan, tome I ; Plon, 3.50.

Je ne sais pourquoi l'on ne voit guère de nietzschéens pareils à Philippe Alquier : car un dégoût sincère détourne sa soif de la margelle où vint baver soit le troupeau nationaliste soit la meute anticléricale, dont le cynisme s'identifie, sous le regard de ce vrai philosophe, à l'hypocrisie d'antan, — Tartufe démasqué ayant enfin vaincu et dépouillé le croyant Orgon. Et le coup de pied de l'âne n'apparaît pas non plus, à cet indépendant, le geste idéal pour des **Affranchis**... sinon au sens antique et méprisant du mot.

Il recueille avec tranquillité — encore qu'en vocifèrent les étudiants de son cours, futurs valets du pouvoir — une Abbesse proscrite.

Mme Lenéru n'a pas mis aux côtés de celle-ci telle cénobite retirée depuis cinquante ans de la vie, après avoir partagé sa fortune avec ses sœurs en religion, et soudain jetée à la rue par un agent sans même obtenir d'emporter du linge de rechange ; elle n'a pas montré, dans les villages féroces et sans assistance laïque, les pauvres grabataires tout à coup privés des garde-malades qui venaient à domicile les soigner, faisant leur ménage, nettoyant, attablant et surveillant leurs enfants ; elle n'a pas fait monter, autour d'une expulsion, les sanglots, aisément étouffés par la force armée, des quelques infirmes qui ont pu se traîner jusque-là ; elle n'a pas indiqué, dans une récente catastrophe, le même personnage qui avait chassé ces femmes deux fois sacrées les invitant à venir ramasser les blessés que ses gants frais n'osaient toucher ; elle n'a pas dit l'autorisation « accordée » aux persécutées de se réunir de rechef pour aller panser les lépreux abandonnés de tout le monde dans une île océanienne... Elle n'a pas voulu en un mot esquisser même un angle de la fresque formidable, immense qu'un jour Dieu déroulera d'un seul coup ! Non : Mme Lenéru a cherché le cas le plus modeste. Simplement son Abbesse a amené avec elle une novice qui n'avait pas encore prononcé ses vœux. Mais celle-ci « aurait fait une loyale, une grande Cistercienne ». Or, comme le dit l'Abbesse : « Il y a de l'étoffe en nos filles ! » et : « Le jour où il n'y aurait plus de cloître pour nos filles, j'en connais dont vous seriez peut-être bien embarrassés dans le monde. »

Et effectivement, l'amour qu'elle respire et qu'on a eu l'imprudence de détourner de son vrai But, l'amour qu'elle communique et répand n'a rien à voir avec la pauvre obscénité débile et demi-glacée de nos séniles pornographes, de nos grimauds : c'est bien la passion telle que le christianisme l'a déchaînée à travers le monde, forte à le bouleverser, et insatisfaite encore, toujours, tant qu'elle

n'aura pas enlevé d'assaut l'infini, le Paradis dantesque !... Le pauvre professeur d'énergie, sa femme envieusement dédaigneuse de la vie intellectuelle et les divers comparses n'apparaissent plus que bien peu de chose parmi ce tourbillon. Les verrons-nous périr ?

Oui, si Hélène était païenne (antique ou moderne, originale ou simiesque, peu importe) et niait le libre arbitre.

Heureusement, dans le naufrage de son âme, cette épave a surnagé. Elle sait pouvoir s'humilier; elle a courbé, voyez, ses belles épaules sous la discipline qui la cingle, elle est redevenue de volonté, sinon de conviction, une cistercienne. Elle sacrifie son « bonheur », comme disent nos gâteux. Elle suit sa Mère spirituelle vers la Terre Sainte.

— « Il faut croire que je suis un homme bien fini », gémit Philippe, vaincu...

§

Rome a ses droits, Seigneur...

Sur *Bérénice*, à qui Mme Lenéru empruntait ironique cette épigraphe, portent trois des **Propos de Théâtre** que nous tient M. Faguet : il incline à douter de la légende voltairienne touchant le prétendu duel établi par Henriette d'Angleterre entre Corneille et Racine et à croire que le second aurait subtilisé au premier le sujet choisi pour sa rentrée, après cinq ans d'absence, en la vie scénique.

Etant donné que, des deux, Racine eut toujours le travail plus lent et qu'ils se trouvèrent cependant prêts à la même heure, l'opinion inverse peut assez bien se soutenir. Surtout je ne lis pas sans surprise cette assertion de M. Faguet : « Quel est le personnage principal d'un drame? c'est celui qui fait le dénouement. » On me le dit bien : déjà M. Brunetière avait décrété que, dans le « drame, le personnage principal mène toute l'affaire », mais enfin M. Brunetière n'a jamais tenu, je crois, de chronique théâtrale. Il n'avait peut-être jamais été au spectacle. Il n'avait pas pu constater, chaque soir, qu'au contraire, dans une comédie comme dans un drame bien construits, la volonté du protagoniste ne se tend si fort que pour être mieux brisée, devant nous, au dénouement, où l'une le berne et l'autre l'égorge.

Que dis-je ? M. Brunetière n'avait peut-être pas lu *Œdipe-roi*, car enfin ce n'est pas précisément vers le triomphe du héros que marche l'action : j'aimerais mieux encore y voir celui (purement accidentel, d'ailleurs) de Créon.

Sophocle? je ne sais si M. Faguet l'a lu davantage : d'après lui toujours, c'est un des auteurs « qui interviennent très souvent dans leurs poèmes dramatiques » et dont « on voit très bien, derrière les propos de leurs acteurs, ce qu'ils pensent eux-mêmes ». En ses *Entretiens* avec Eckermann, Gœthe remarque justement le contraire. Mais sans doute Sophocle aura-t-il paru à M. Faguet aussi « en-

nuyeux » que Shakespeare (p. 10)? voire même « amoral » (p. 70) à l'instar du grand catholique? Le devoir professionnel n'en demeurait pas moins à notre célèbre critique de lire ces auteurs : il n'aurait pas montré plus loin (p. 137), sans le moindre sursaut, un Louis-Philippe connaissant « Shakespeare à fond » et « faisant remarquer » à Casimir Delavigne « qu'il était question dans *Henri III* de deux jeunes princes, fils d'Edouard IV, *dont on ne retrouve la trace nulle part ;* qu'avec ces deux enfants, leur mère Elisabeth et leur oncle Glocester, qui *très probablement* les fit assassiner, *il y avait une tragédie à faire* »... Voyons, si « ennuyeux » qu'il soit, Shakespeare, ce n'est pas la mer à boire : dix volumes, à peu près ce que chacun de nous lit ici pour une seule de ses chroniques. Un peu de courage !... On avait parlé jadis de fonder une Ecole de Journalisme : je me demande s'il ne faudrait pas fonder une Ecole d'Académiciens; car, je l'admets, ces bourdes-là, chez nous autres Français, ne tirent pas à conséquence : toutefois, il peut arriver qu'un étranger, séduit par ce titre « de l'Académie Française », entr'ouvre tels **Propos de Théâtre**. Et alors quel ridicule sur notre pays !

Même partiale, la critique pour qui a lu non seulement rend service au public, mais ne dessert pas l'auteur contesté autant qu'il le peut croire, — à condition, bien entendu, qu'elle reste de bonne foi. Assurément elle lui enlève l'auréole éblouissante du Génie global, qui n'appartient à personne, mais elle nous enseigne à mieux discerner, avec les imperfections humaines, la physionomie individuelle, par là, et d'autant plus attachante, d'un Tristan Bernard, par exemple, sous la plume de M. Henry Bordeaux. « Il n'y a de véritables comédies que celles qui peignent des caractères ou des milieux », dit-il (les anciens les rangeaient dans la Comédie Nouvelle et la Moyenne Comédie, qui pourtant ne dédaignaient point Aristophane). « Mettez vos personnages dans telle posture divertissante : une fois qu'ils y seront, le spectateur s'amusera. » Encore faut-il les y mettre. M. Bordeaux reconnaît du reste loyalement qu'il y a « par ci par là, dans ces comédies à la bonne franquette, quelque observation bien attrapée ». Seulement il retrouve dans tous les personnages

toujours le même caractère... On change de sentiments selon ses opinions et ses intérêts, c'est très simple... S'ils suivent leur nature sans résistance, c'est par faiblesse. Les héros de M. Tristan Bernard font partie de ce déchet de civilisation chez qui toutes sortes de tares ont supprimé ou diminué la noblesse humaine... Triplepatte et Daniel Henry... sont de jeunes neurasthéniques... Ces sont des Amiel sans pensée, des Amiel comiques.

La **Vie au théâtre**, de M. Bordeaux, s'intitulerait donc mieux la « Morale au théâtre » : je ne lui reprocherai point son idéalisme.

A cette réserve que la Morale, à mon avis, doit se dégager non sur la scène en un prêche asphyxiant, mais de nos cœurs au contraire à la vue des immoralités aux prises. Oui, c'est l'immoralité même de l'action qui en fait la valeur morale : précisément parce que le dénouement y expose la défaite des personnages, leurs erreurs à tous, la banqueroute universelle de la vie.

Pessimisme? Du point de vue humain, certes. En dehors de quoi nous n'avons plus à la rampe que le monologue vantard dont se gargarise un cabot, comme l'a démontré M. Jean Héritier dans **Une Critique de Chantecler.** Que de pièces savamment lancées et louangées par la réclame l'oubli a recouvertes ! voici **le Théâtre de la Cité**, dont M. L. H. Lecomte, avec son érudition et sa patience accoutumées, nous analyse le répertoire : pas une de ces 438 œuvres qui ait survécu! Et pourtant j'imagine les airs importants des Directeurs auxquels les écrivains de mérite venaient, selon l'usage, apporter humblement leurs œuvres dans leur odyssée inévitable. Y aurait-il parfois sur terre une justice? le dernier de ces directeurs, Beaulieu, se brûla la cervelle. Il ne brûla pas grand'chose.

Vous trouverez plusieurs des drames qu'il monta dans la formidable étude de M. Gaiffe : **le Drame en France au XVIII[e] siècle.** Deux générations avant le romantisme, n'en déplaise à nos méridionaux, on ne savait plus que faire du cadavre de la tragédie après l'avoir fardé au moyen des couleurs exagérées de Crébillon ou enveloppé de loques exotiques avec Voltaire. La suprême et vaine ressource de ce dernier fut de la rapprocher du Drame, que Diderot a fait passer pour son fils et qui nous venait en réalité d'Angleterre à travers la comédie larmoyante de La Chaussée. Mais on ne pouvait obtenir un sang jeune de cet enfant mort-né, issu de la plus déplorable sénilité théâtrale. A quoi tenait-elle? je vais avoir l'air d'avancer un paradoxe en l'attribuant à l'incrédulité religieuse. Celle-ci, inévitable réaction contre les sévérités du jansénisme (vieil héritage protestant), consista, essentiellement, à s'indigner contre l'enseignement d'un péché originel : la nature était bonne, l'homme né bon, sa raison donc suffisante par elle-même et sa sensibilité, une fois libérée, infailliblement juste. Et M. Gaiffe nous montre « à quels piètres résultats cette conception de l'homme a conduit les dramaturges dans la peinture des caractères et des passions en leur ôtant toute clairvoyance, toute faculté d'analyse, en leur faisant considérer le cœur humain comme une machine très simple, un instant faussée par la vie sociale, mais bien vite ramenée à sa marche normale par l'intervention toute-puissante de la sensibilité et de la raison ».

Balancée, en pays protestants, par l'hérésie opposée de la prédestination, cette conception absurde en corrigea les rigueurs, non moins mortelles depuis deux siècles : et ainsi put se produire, en un ins-

table équilibre païen, le drame gœthien, que tuera le piétisme aussi néfaste qu'en Angleterre le méthodisme et le cant. Dans nos pays plus sains, le renouveau catholique suffit à nous donner le romantisme, si haï des universitaires et des épiciers. « Le drame héroïque », écrivait George Sand, « n'a fini que parce que les maîtres l'ont quitté »... Après leur foi.

Durant ce temps, la pleurnicherie, la voix du sang, les dévouements optimistes continuaient à travers le **Mélodrame**, « moralité de la Révolution », ainsi que l'a justement défini Nodier. Un seul auteur y apporte un peu de virilité créatrice : Pixérécourt, qui proclame très haut ses convictions religieuses ; et, dans une étude commencée avec quelque dédain, puis bientôt entraînée et entraînante, amusante au possible, M. Ginisty nous montre, par l'originalité et la puissance triviale, mais incontestable en maint ouvrage du fécond producteur, que les défauts en sont plutôt ceux du genre que ceux de l'homme : il suffit, pour s'en rendre compte, de le comparer à ses pâles rivaux.

Emile Augier et sa comédie sociale n'eussent peut-être guère mieux valu si, après s'être traîné sur les traces visqueuses de Ponsard, il n'eût rencontré Jules Sandeau : car on ne se rappelle pas assez que ses meilleures œuvres peut-être — *le Gendre de M. Poirier*, *Jean de Thommeray*, *la Chasse au roman*, *la Pierre de touche* — sortirent non seulement de leur collaboration, mais de romans écrits d'abord exclusivement par Sandeau qui a, de son côté, donné tout seul *Mlle de la Seiglière*. M. Gaillard de Champris lui-même a négligé ce point. En réalité, Augier fut surtout un « mécanicien dramatique », et les idées, les sujets, il les a toujours plus ou moins demandés à autrui. Voyant que le vent tournait à l'hypocrisie, le petit-fils de Pigault-Lebrun a, de même que le bâtard du grand Dumas, chanté les vertus du foyer, aux applaudissements de Mogador devenue comtesse de Chabrillan, de la Lachman passée marquise de Païva et cousine de Bismarck, de Mlle Doze maintenant Mme Roger de Beauvoir, de la « Madone » promue par le mariage princesse Soltikoff, de Rosalie Léon à présent comtesse de Wittchenstein, de Destourbets comtesse de Loynes, de la Schneider comtesse Battenhof, d'Elisa Parker couverte de trois mille perles, de Cora Pearl, d'Anna Deslion dépensant en blanchissage cinq mille francs par mois et de l'acheteur, pour deux cents francs, du vase de nuit de Rachel.

O père de famille, ô poète, je t'aime !...
Fais-lui faire, tu sais, ce machin au fromage...
... Gabrielle, hors chez nous où voit-on
Chemise de mari n'avoir point de bouton ?...

Certes, il ne fut « ni un grand poète ni un moraliste original » et ne fut non plus « rien moins qu'un penseur ». Il n'eut « ni le tem-

pérament ni la sensibilité des grands amoureux », « n'entendit jamais rien à l'ironie pas plus qu'au mysticisme ». Il n'a pris à Molière, hélas ! que « son personnage du raisonneur ». « Même quand il ne complique pas à plaisir ses intrigues, Augier a rarement le courage de présenter ses études de mœurs dans toute leur simplicité... il accepta [du mélodrame]... la tradition des dénouements heureux... la plupart ne sont que de fâcheuses concessions à l'optimisme du parterre » et des loges. « Cependant, ses contemporains ont salué en lui le maître de la scène ! »

Et voici le **Journal** de sa grande incarnation, Got. Dans une classification des *premiers* écrivains de son temps, vous y pouvez lire les noms de Scribe et de Sue : après quoi, viennent, premiers *parmi les seconds*, Balzac et ce Musset dont Got décrit ailleurs l'agonie avec une férocité d'autant plus étrange qu'elle contraste avec la voisine oraison funèbre du *grand* Béranger. Mêmes rancunes contre Hugo, Chateaubriand (qu'il trouve « à crever de rire »). Et froidement, en fin de volume, à propos de soi-même : « Qu'est-ce que tout cela pour distraire le Crucifié que je suis ? »

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Frédéric Loliée : *Talleyrand et la Société Française*, Emile-Paul, 7.50. — Gilbert Stenger : *Le Retour de l'Empereur* ; Plon-Nourrit, 7.50. — Dr Thomas W. Evans : *Mémoires du Dr Thomas W. Evans*, traduits par E. Philippi ; Plon-Nourrit, 7.50. — Memento.

Talleyrand et la Société Française, par Frédéric Loliée. — La Vie de Talleyrand, en dépit de bien des publications, et peut-être à cause de ces publications, qui sont toutes plus ou moins des travaux fragmentaires, incomplets (et jusqu'à ceux qui auraient dû le plus être complets, jusqu'aux *Mémoires* fameux, fameux par leur insuffisance), était restée un sujet où *l'ensemble* n'avait pas encore été essayé. M. Frédéric Loliée qui, dans son récent ouvrage sur le duc de Morny, s'est si joliment occupé de la descendance « naturelle » de Talleyrand (on sait que le duc de Morny était le fils naturel du comte de Flahaut, lequel passait, non sans de fortes raisons, pour être le fils, naturel lui aussi, de l'ancien évêque d'Autun et de la première comtesse de Flahaut), a eu l'idée, tout indiquée, de remonter jusqu'à l'ancêtre « naturel » lui-même, jusqu'à Talleyrand, et d'essayer, à son sujet, de fixer cet « ensemble ». En même temps, c'était rattacher, ou peu s'en faut, par-dessus une bien courte solution de continuité, les premiers chapitres de la période du Second Empire (jusqu'ici sujet habituel des études historiques de M. Loliée) aux derniers développements d'une période qui s'achève pour ainsi dire avec la carrière de Talleyrand, ayant commencé dès la fin du

règne de Louis XV. C'était déployer tout un siècle de la Société française, en se repérant sur deux figures, Talleyrand et de Morny, qui effectivement en expriment fort bien la continuité complexe, mais sûre. Et il y a même quelque chose de plus, quelque chose de symbolique, dans le rapport l'une à l'autre de ces deux figures : dans leurs façons de penser, de vivre, les hommes qui firent le second Empire et dont le type s'achève en de Morny, politiques épicuriens et positifs d'esprit très français, sont comme qui dirait les descendants « naturels » eux aussi (la Révolution n'avait-elle pas coupé court à toute filiation légitime, officielle ?) d'une époque, le dix-huitième siècle de Talleyrand, dont ils renouvelaient avec beaucoup d'esprit et de bonheur les plus brillantes caractéristiques.

Dans ce premier volume (l'ouvrage sera complet en deux), M. Loliée conduit la carrière de Talleyrand jusqu'à la date mémorable de 1815. Tout y est bien mis à sa place, en la mesure voulue : les années d'enfance et de jeunesse, avec l'éducation sacerdotale forcée et vaine, — un des traits constitutifs du caractère de Talleyrand ; — la vie à la Cour et à Paris à la fin du règne de Louis XV et sous Louis XVI ; la conduite de Talleyrand pendant la Révolution, ses missions à Londres, son exil en Amérique ; son retour en France, ses rapports avec le Directoire, puis avec Bonaparte au 18 Brumaire ; son rôle comme ministre des Relations étrangères sous le Consulat et l'Empire jusqu'en 1807 ; son opposition à la politique conquérante de l'Empereur, ses agissements occultes, dans cet esprit, lors de l'entrevue d'Erfurt, enfin son œuvre secrète dans le renversement de l'Empire, et tout ce qui lui avait valu, au moment où s'ouvrit le Congrès de Vienne, une autorité exceptionnelle, — autorité trouvée par M. Loliée une chose non seulement très considérable, mais encore très heureuse au point de vue du bien de la France et de l'Europe, et qu'il oppose, pour conclure, en un parallèle très poussé, au génie de Napoléon.

De cette énumération de matières, énumération forcément des plus sèches, nous ne pouvons guère reprendre, pour examiner sommairement comment M. Loliée les a traités, que deux ou trois points essentiels. La conduite de Talleyrand pendant la Révolution d'abord. On peut dire que tout le style, en quelque sorte, de la carrière de Talleyrand s'ébaucha durant cette époque. Un fait y décida de l'avenir de Talleyrand : la participation qu'il prit, lui, évêque d'Autun et ancien Agent général du Clergé, aux mesures contre l'Eglise. M. Loliée a choisi, et bien choisi, ce moment pour énoncer cette remarque : « Talleyrand préludait ainsi au système politique de toute sa vie, consistant à faire bon marché de la moralité de ses actes personnels, devant le but ou le prétexte de l'utilité générale. »

L'utilité générale, avec laquelle coïncidait son intérêt personnel, se

trouvant du côté opposé à l'Eglise, Talleyrand se rangea de ce côté, tout évêque d'Autun qu'il fût alors. Ce qui ne l'empêcha pas, plus tard, de dire, avec raison, que la Constitution civile du Clergé avait été la plus grande faute de la Constituante. Mais, nous le redisons, cette action, avec son immoralité individuelle d'une part, avec d'autre part le sens de la tendance générale qu'elle dénote si remarquablement chez cet homme d'Ancien Régime, cette action marque le véritable point de départ de Talleyrand. Elle implique toute la qualité de sa conduite future. Et il réservera toujours l'avenir, il aura toujours « de l'avenir dans l'esprit » dans le sens de l'attitude alors adoptée. Cela lui valut, non sans peine, il est vrai, à son peu brillant retour d'Amérique, d'être ministre sous le Directoire. Dès lors, il eut le pied à l'étrier.

Procédant toujours de la même morale et tendant à un objet toujours considéré comme l'intérêt général, est la façon qu'eut Talleyrand, à partir de 1807 et jusqu'en 1814, d'avoir « de l'avenir dans l'esprit ». Cet avenir, après avoir dépendu de l'élévation de Bonaparte, tenait maintenant à son renversement. Cet avenir, après s'être trouvé dans la régularisation féconde, par une main de fer, du monde issu de la Révolution, était lié maintenant à la sauvegarde du principe libéral finalement trop menacé par cette même main ; à la cessation, *ipso facto*, de la politique de conquête, et à la disparition du fauteur incorrigible de cette politique, Napoléon.

M. Loliée, dont l'œuvre actuelle contient, plus que les autres (tout en étant écrite du même style, et dans notre pensée c'est là un éloge, comme on le verra plus bas), des parties de grande histoire, s'est efforcé de montrer cela. Et le lecteur discernera très bien ces mobiles généraux de Talleyrand. Le malheur est que les moyens ici employés furent beaucoup plus contestables qu'en 1790 même; qu'ils furent d'une vilenie morale absolue. On a, depuis Albert Sorel, toutes les pièces du procès. Et qui donc, en ayant pris connaissance dans *l'Histoire de l'Europe et de la Révolution*, ne se sentirait enclin à partager l'opinion de l'éminent historien, qui trouve « couleur de fourberie et de trahison » à la politique de défection secrète que Talleyrand inaugura résolument à l'entrevue d'Erfurt? Si Napoléon, selon les lois du monde, eût pu être exclu de la Société pour la « tricherie » de Bayonne (le reproche est attribué à Talleyrand, précisément), le Prince de Bénévent, lui, eût pu en être chassé pour le plus spécifique « abus de confiance » qui fût jamais. Sans doute, M. Loliée nous signale, avec exemples à l'appui, la profonde duplicité de la diplomatie européenne à cette époque : mais ceci reste d'un autre ordre, ceci n'est point d'une malhonnêteté spécifique comme les comportements de Talleyrand. Il n'est que juste d'ajouter que, tout en trahissant vilainement Napoléon (lequel, d'ailleurs, fut, en

certains cas, bien imprudemment outrageant pour son ministre), Talleyrand rendit, en 1814 par exemple, des services, et des services immédiats, à la France. Nous disons « immédiats » (1), pour les distinguer des autres, de ceux qu'on pourrait appeler des services de doctrine (libéralisme, constitutionnalisme, etc.), car ceux-ci, dans un pays d'impuissance politique comme la France du XIXe siècle, où l'on n'a jamais su si ce qui est arrivé dans le domaine de l'opinion n'a pas été le pire, ceux-ci, disons-nous, doivent rester assez indifférents.

Au reste, l'intérêt d'une figure aussi dominante que Talleyrand n'est pas dans la sympathie qu'elle peut inspirer. Que M. Loliée, qui consacre deux tomes volumineux à un tel sujet, tienne, pour accroître cet intérêt et d'après une règle plus esthétique peut-être qu'historique, à ce que la sympathie soit possible, cela se conçoit : cependant, il n'a pas besoin, autant qu'il peut le croire, de cette sûreté. L'intérêt réside dans Talleyrand lui-même, quel qu'il soit.

Et aussi dans la mise en œuvre de M. Loliée. Nous ne pouvons, faute de place, dire qu'un mot là-dessus, mais nous croyons (après une pratique sérieuse de l'ouvrage de M. Loliée, de celui-ci et des précédents) qu'il traduit exactement notre impression. Nous dirons donc que l'agrément particulier de la manière de M. Loliée, c'est le *flou*. Quoique d'une grande richesse de détails, le « Talleyrand » n'est pas une œuvre documentaire, au sens « archive » du mot ; il n'a pas les précisions spéciales et roides d'une œuvre de discussion historique. Il n'est pas une discussion, il est un tableau. Les couleurs de ce tableau, ce ne sont point les archives qui les fournissent toujours le plus abondamment. En dehors de quelques mentions de documents d'archives, M. Loliée s'est toujours maintenu dans la littérature publiée du sujet, œuvres des contemporains, mémoires, et œuvres actuelles. Nous ne connaissons personne qui ait un maniement plus sûr et plus facile de cette littérature-là. Et c'est justement pour cela qu'il peut « faire *flou* ». De son sujet, surtout pour ce qui est de la Société du temps, il sait tout : sa veine n'en est que plus libre. Il a la clarté, l'aisance, l'amusement. Pouvoir traiter de ce style un sujet aussi « grande histoire » que *Talleyrand*, certes ! cela n'est pas rien.

Le Retour de l'Empereur, par Gilbert Stenger. — A l'issue de ses longues recherches sur la période du Consulat, M. Gilbert Stenger s'est mis à composer des récits dont le sujet est encore pris dans l'histoire de Napoléon. De l'époque initiale, du Consulat,

(1) « Nommé président du gouvernement provisoire, rappelle M. Loliée, il répondit aux plus pressants besoins du pays,... intervint pour le rappel de cent cinquante mille Français prisonniers en Russie, arracha aux convoitises allemandes les provinces qu'avaient foulées les troupes de Frédéric-Guillaume. » Nous parlerons, à propos du prochain volume, de la politique anglaise de Talleyrand.

M. Stenger passe à l'époque finale, à 1814 et 1815. Nous avons mentionné ici même le premier des deux volumes, où l'auteur retrace la catastrophe de l'Empire: *le Retour des Bourbons*. Voici maintenant le Retour de l'Empereur en 1815. Au point de vue de la documentation, il y a plus de labeur, de recherches originales, — malgré des lacunes qui furent signalées, — dans les premières séries sur le Consulat. Mais ces ouvrages avaient le désavantage (relatif, d'ailleurs) d'une composition quelque peu défectueuse. Nous ne sommes pas loin, quant à nous, de préférer les derniers parus. Sans doute, M. Stenger n'y a pas renouvelé un sujet qui commence à être peu renouvelable. Mais il a réuni tout ce qui est su, — tâche nullement légère après tant de publications, — et il en a tiré un récit simple, admirablement composé, une narration, savoureuse pour le détail, claire pour l'ensemble, dont nous n'hésitons pas à recommander la lecture, en prévenant seulement que M. Stenger est résolument napoléonien. Sous le rapport de la critique des faits, cela pourrait donner lieu à quelques objections : on peut admettre, notamment, que M. Stenger est trop dur pour les Bourbons, qu'il n'a pas suffisamment montré les services rendus à la France par Louis XVIII. L'auteur est avec Vaulabelle, non pas avec Lamartine. Avant tout, redisons-le, on goûtera dans ce livre la tenue du récit, d'un récit uni en même temps que fort détaillé. Et pourquoi ne pas le dire : En tout sujet dont les cadres documentaires, pour ainsi dire, commencent à être remplis (et c'est le cas de celui-ci), nous aimerions que l'on se mette à publier des ouvrages ainsi rédigés, dans le style du récit continu ; ouvrages, non spécialement de recherches historiques, mais de simple exposition, et donnant une idée de l'acquis réalisé, au moment où celui-ci ne peut guère plus s'accroître en son fond.

Mémoires du Dr Thomas W. Evans, traduits par E. Philippi. — Le Dr Evans, dentiste de Napoléon III, est surtout connu pour le rôle qu'il joua après le 4 septembre, lors de la chute de l'Empire. C'est chez lui que l'Impératrice Eugénie, échappée des Tuileries, se réfugia, et c'est encore lui qui l'aida à fuir et à gagner l'Angleterre. Mais bien avant ces événements, le Dr Evans s'était trouvé en rapports avec Napoléon III et sa famille ; et les cinq premiers chapitres, relatifs aux commencements du règne et aux années suivantes, donnent des détails intimes sur Napoléon III, sur son caractère, son mariage; puis aussi, dans le domaine de la grande politique, sur la Guerre de Sécession, pendant laquelle Evans, en sa qualité d'Américain fort au courant des affaires de son pays, dissuada Napoléon III d'intervenir en faveur des Etats du Sud. Bien que ceux-ci fussent esclavagistes, l'Empereur, pour faire cesser la guerre, semblait incliner vers l'idée d'une médiation de la France : Evans, en bon Yankee (cela se perçoit), ne voulait d'aucune médiation venue

d'Europe, affirmant, d'ailleurs, la fin prochaine de la guerre par le triomphe du Nord, ce qui effectivement eut lieu. C'est l'occasion d'intéressants détails sur la guerre de Sécession, considérée du point de vue, un peu vague, des Tuileries, corrigé par le point de vue Yankee.

Mais les souvenirs du Dr Evans sont abondants surtout pour la période de la guerre de 70, où se détache l'épisode de la fuite de l'Impératrice. Le narrateur n'a pas consacré moins de cinq longs chapitres à cet épisode célèbre, chapitres qui se lisent d'ailleurs volontiers. Après cette fuite, qu'il organisa avec la vigilance d'un ami et le sens « débrouillard » d'un Américain, le Dr Evans, resté dans la familiarité de l'Impératrice, vit de près tous les incidents qui se produisirent à ce moment, et de l'exposé détaillé desquels il ressort de nouveau que l'Impératrice, d'Angleterre, où elle s'était réfugiée, dépensa une réelle activité pour essayer de sauver la situation. Ces efforts désespérés ne font guère qu'ajouter un chapitre à l'histoire des illusions malheureuses, encore était-il bon de les rappeler, dans l'intérêt des jugements à venir. Le livre s'achève sur des souvenirs de Chislehurst. On ne saurait y trouver un seul trait que la reconnaissance, l'affection, n'ait rendu quelque peu louangeur pour Napoléon III. Cependant, les renseignements donnés sont de fort bonne provenance, le Dr Evans, par sa situation à la Cour des Tuileries, s'étant trouvé fort bien placé pour voir. Ces Mémoires peuvent prendre rang parmi ceux dont l'utilité, comme contribution à l'histoire du Second Empire, n'est pas contestable.

Memento. — Tout, dans le portrait du roi Ferdinand dont s'orne la couverture de ce volume sur *Ferdinand de Bulgarie intime* (Juven, 3 fr. 50, ill.), respire l'homme arrivé à son but. Comment il y est arrivé, comment il l'a conçu, préparé, atteint, et parmi quelles manifestations du caractère, c'est ce que nous montre M. Alexandre Hepp, en cet ouvrage où l'étude morale, par la façon dont elle se joint au tableau des faits politiques, souligne, explique ceux-ci, leur communiquant une animation que la simple histoire diplomatique, quand elle n'est pas signée Albert Sorel, ignore trop souvent. — L'étude de M. A. G. Drandar sur *la Bulgarie et le Prince Ferdinand, 1887-1908* (Bruxelles, établissements généraux d'imprimerie, 7 fr.), achève de nous faire connaître l'œuvre dont M. Hepp nous explique plus particulièrement l'ouvrier. M. A. G. Drandar est un publiciste bulgare très informé. Demeuré à l'écart de l'action politique, bien qu'il eût pu, nous dit-on, y figurer en bon rang, il a préféré se faire l'observateur de celle-ci. Ce volume renseigne sérieusement sur l'histoire intérieure de la Bulgarie durant les douze années qui ont préparé la transformation de la Principauté en Royaume indépendant. La question macédonienne, les luttes politiques intérieures et extérieures, la rivalité des chefs de parti, la dictature de Stambouloff et les divers ministères qui se sont succédé depuis l'assassinat du tout puissant ministre, les progrès économiques du pays, son organisation militaire, la situation, par rapport à lui, des autres Etats balkani-

ques : tels sont les principaux sujets traités par M. Drandar. En un post-scriptum sont résumés les derniers événements qui sont dans toutes les mémoires, — histoire d'aujourd'hui que l'histoire d'hier, ici retracée, vient fortement éclairer.

Revue Historique (mai-juin 1901). Fin de l'étude de M. Lucien Febvre sur « l'application du Concile de Trente en Franche-Comté ». — *Revue des Etudes Historiques* (mars-avril et mai-juin 1910) : C. Stryienski : « La vocation de madame Louise, fille de Louis XV. ». P. Morane : « Alexandre Ier, Constantin et la Pologne (1815-1825). » — *Revue Historique de la Révolution* (avril-juin 1910), suite du « mémoire inédit de Billaud-Varenne sur le 9 thermidor ». — *Revue du Midi* (à Nîmes, 15 mai et 15 juin 1910) : « Etudes sur le premier Empire : la Police Générale. Les Familles et les Héritiers du Gard sous le ministère Savary », par M. Georges Maurin (intéressant).

Reçu : Jean Hervez : *le Parc aux Cerfs et les Petites Maisons Galantes*, d'après les Mémoires, les Rapports de Police, etc. (Bibliothèque des Curieux, 15 fr., ill.). — Jacques Casanova : *La Cour et la Ville sous Louis XV*, Introduction et Notes de J. Hervez (Albin Michel, 5 fr., ill.). — Hector Fleischmann : *Les Maîtresses de Marie-Antoinette* (les Editions des Bibliophiles, 3 fr. 50, ill.). — Hector Fleischmann : *Dessous de Princesses et Maréchales d'Empire*. L'historiographie somptuaire des grandes dames du Premier Empire, en grand nombre petites bourgeoises d'hier, voire même femmes du peuple, a son intérêt pour ce qui est de la mentalité de cette époque (Librairie des Annales, 3 fr. 50, ill.) : — Otto Friedrichs : *Réfutation du Livre de M. Joseph Turquan sur Louis XVII* (Daragon, 3 fr.). — Boissy d'Anglas : *Louis XVII et ses descendants*, 2e partie (Daragon, 1 fr.). On sait que M. Boissy d'Anglas a pris l'initiative, au Sénat, de faire reconnaître la qualité de Français aux héritiers de Naundorff.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Louis Denise et A. Menegaux : *Revue française d'ornithologie*, Muséum, 55, rue de Buffon, Paris, 10 fr. par an. — Ed. Claparède : *La Psychologie animale de Charles Bonnet*, Georg, Genève.

La **Revue française d'Ornithologie**, dont j'ai déjà parlé ici il y a environ un an, continue à paraître sous la savante direction de MM. Louis Denise et A. Menegaux. D'une lecture attrayante pour le simple amateur des choses de la nature, elle est une mine de documents précieux pour le biologiste et le psychologue. Il m'est difficile ici de donner une idée de l'abondance des sujets traités dans ce recueil. A côté de la description des espèces et de leurs mœurs, il y est question de la distribution géographique, des migrations, des variations, de l'hybridation, de l'élevage, de l'acclimatation, du mimétisme, des instincts et de l'intelligence, etc.

L'un des sujets qui ont le plus d'intérêt pour la biologie générale est celui des variations. Dans la *Revue d'Ornithologie*, le Dr Alph.

Dubois a publié toute une série de «réflexions sur l'espèce en Ornithologie ». Il décrit entre autres une variété des plus curieuses de notre moineau friquet (*Passer montanus*). Cet oiseau habite l'Europe, une grande partie de l'Asie, le Japon et certaines îles de l'Archipel Indien. Les sujets d'Asie et du Japon ne diffèrent guère de ceux de l'Europe, mais ceux de la presqu'île de Malacca et de l'île de Java s'en distinguent d'une manière sensible; ils sont d'une taille plus petite et d'une coloration plus rousse. D'après le Dr Bernstein, le *Passer montanus* aurait été importé à Java par des Hollandais il y a environ un siècle ; la variété décrite serait donc de date relativement récente. Les mœurs se sont également modifiées : au lieu de vivre dans les forêts qui avoisinent les champs, à Java, il passe sa vie dans les villes et les villages, de préférence près des maisons habitées par des Européens; il niche sous les toits et dans les trous des murailles, surtout à l'intérieur des bambous qu'on emploie dans la construction des toitures. Je signalerai également des descriptions des variétés de la perdrix et de l'alouette, et les considérations intéressantes de l'abbé A. Charruaud sur deux petits granivores exotiques, le diamant mirabilis et le moineau de Gould. Ce sont deux merveilles : au soleil, leur plumage lustré comme du satin reflète toutes les nuances de l'arc-en-ciel; aussi Gould a-t-il pu dire que c'est avec un pinceau et non avec une plume qu'il faudrait décrire ces joyaux vivants. Le *mirabilis* a le sommet et les côtés de la tête rouge carmin, avec un liseré noir, et la gorge d'un noir profond velouté; un collier bleu ciel entoure le cou, s'élargit et s'irise de vert émeraude du côté de la nuque; sur la poitrine, un large plastron violet lilas, brillant comme une améthyste, se détache magnifiquement entre ce collier et un mince liseré rouge, qui le sépare du ventre tout entier de couleur citron. Chez la femelle, les teintes sont à demi effacées. Le moineau de Gould ne diffère du *mirabilis* que par la coloration de la tête et de la queue, qui sont noires. Or, c'est un fait connu que les œufs de *mirabilis* peuvent donner des *goulds ;* dans presque toutes les nichées, il y a à la fois des sujets à tête rouge et des sujets à tête noire : « le *mirabilis*, trop jaloux de sa couronne écarlate, ne la transmet qu'à un petit nombre de ses enfants, à telles enseignes que les neuf dixièmes de ses petits, pour ne pas dire plus, naissent démocratiquement coiffés de la toque noire des *goulds* ». On avait soutenu que le *gould* est un *mirabilis* dégénéré, mais l'abbé Charruaud arrive à la conclusion que le *mirabilis* n'est qu'une variété du *gould*, qui serait l'espèce primitive, vers laquelle la variété, suivant une des grandes lois de la nature, tendrait toujours à revenir.

A propos de colorations, un fait curieux a été signalé par Mme Boutal.

Une femelle de faisan doré que je possède depuis 8 ou 9 ans, et qui, chaque année, a couvé quelques-uns de ses œufs et élevé des poussins, a poussé, à la mue de septembre 1908, les plumes du mâle, tête dorée, collerette et longue queue. Aussi n'a-t-elle point pondu cette année. Elle a revêtu en juin un plumage plus beau que celui de l'an dernier : poitrail feu, plumes vertes aux ailes, etc. Je suis sûre qu'il y aura à peine de différence entre elle et le mâle. Evidemment, c'est un effet de la vieillesse.

Il arrive souvent, en effet, qu'une vieille femelle prenne l'aspect d'un mâle.

M. L. Ternier, étudiant les canards blancs et bariolés, sauvages et métis, discute avec soin la question de la coloration isabelle. Il considère l'isabellisme comme un acheminement à l'albinisme dans les races d'oiseaux vivant en liberté; souvent les albinos ont le plumage varié de quelques plumes isabelle. En baie de Seine, où quelques bandes de canards sont sédentaires pendant une partie de l'année, « les canards blancs, bariolés et isabelle, métis ou purs sauvages » ne paraissent que pendant les grands froids; il est probable que ceux-ci sont originaires du nord et du nord-est, le froid les pousserait vers le sud et le sud-ouest. Il ne faut pas être trop affirmatif, car les déplacements des oiseaux sont parfois inexplicables, et, quoi qu'on en dise, présentent encore bien des côtés mystérieux.

La question des migrations des oiseaux a donné lieu à de nombreuses et importantes communications dans la *Revue française d'Ornithologie*. Il y a des faits isolés qui ont un certain intérêt : ainsi M. Ternier aurait vu, le 30 novembre dernier, un flamant rose en baie de Seine; le climat avait été humide, ce qui favorise beaucoup les voyages des migrateurs, et les vents du sud et du sud-ouest avaient été très fréquents. — Dans le numéro 3, M. Fernand de Chapel a proposé la création de feuilles d'observations pour les migrations des oiseaux, qui pourraient être distribuées aux abonnés et correspondants de la revue, à tous les amateurs connus, aux chasseurs, aux gardes; les documents seraient ensuite rassemblés, et serviraient à établir les cartes des migrations et à se rendre compte des causes de ces phénomènes. M. Albert Hugues a appuyé cette proposition. Dans la plupart des numéros, on trouve des observations concernant les hirondelles. Il est question également des migrations des mouettes, des sarcelles.

Le psychologue sera heureux de trouver dans la Revue de MM. Denise et Menegaux des renseignements sur les instincts et l'intelligence des oiseaux. Toutefois, l'interprétation des faits devra être dans bien des cas discutée. Le Vicomte de Chaignon, en faisant connaître toute une série de déformations accidentelles ou tératologiques chez les oiseaux, signale le fait suivant :

Le cas qui m'a paru le plus intéressant, parce qu'il dénote chez l'oiseau

un instinct vraiment surprenant qui semble être la conséquence d'un certain raisonnement, c'est celui présenté par un jeune tournepierre vulgaire, *Strepsilas interpres*, acheté, il y a quelques années, sur le marché de Saint-Etienne. Le tarse ayant été brisé peu au-dessous de l'articulation tibio-tarsienne, les deux parties restant cependant au contact par le moyen des petits filaments fibreux, l'oiseau avait eu l'instinct d'enduire la plaie avec de la fiente et d'entourer le tout avec de ses propres plumes enroulées et collées autour du membre.

Au lieu d'admettre un instinct merveilleux chez cet oiseau qui s'est ainsi révélé chirurgien, j'aime mieux voir là l'effet d'un pur accident, car mes lecteurs l'ont dû déjà remarquer, je n'aime pas beaucoup les tendances anthropomorphiques en psychologie animale.

Ailleurs, le Professeur R. Dubois rappelle que les pies-grièches enfilent dans des épines des insectes, des petits oiseaux et même des petits mammifères, laissant ensuite les proies se faisander. Peut-être l'insecte enfilé sur une épine aurait été placé par la pie-grièche comme appât pour attirer les oiseaux insectivores. Peut-être « la pie-grièche infesterait à dessein les épines pour faire périr les autres oiseaux, à la manière du canaque qui trempe ses armes dans le jus de cadavre pour les empoisonner ».

Pour terminer, je signalerai la curieuse note de M. Denise sur deux « cas d'affection réciproque entre oiseaux appartenant à des ordres différents, une perruche à tête noire et un martin triste d'une part, une perruche de Madagascar et un padda d'autre part ».

On le voit, la nouvelle revue d'Ornithologie se présente comme des plus intéressantes. J'aurai certainement l'occasion d'en reparler.

§

Charles Bonnet, l'un des premiers, a envisagé l' « âme des bêtes » d'une manière scientifique. Sa vocation de naturaliste se révéla de bonne heure. Un jour, — il avait dix-huit ans, — il rencontra sur un buisson un nid de ces chenilles auxquelles Réaumur avait donné le nom de *Livrées* ; il coupa la branche et la porta dans sa chambre, pour pouvoir observer tout à son aise la petite colonie qui y était suspendue; il aperçut alors divers faits qui avaient échappé à Réaumur ; il vit notamment que la chenille laisse sur le chemin qu'elle suit un fil de soie qui lui sert de guide pour retrouver son nid lorsqu'elle en est éloignée, et, fort de ses découvertes, il se hasarda à écrire au grand naturaliste français. La réponse ne se fit pas attendre : « Si vous ne m'eussiez pas appris, Monsieur, écrit Réaumur le 22 juillet 1738, que vous n'êtes encore qu'étudiant en philosophie je ne m'en serais pas douté. Vous me paraissez déjà un maître dans l'art d'observer les insectes... » Cette lettre, la première d'une longue série, fut pour Bonnet une source de vive joie et de stimulation au travail.

De 1738 à 1744, les observations se succèdent, portant à la fois sur la structure et le genre de vie de divers animaux terrestres : après le fourmi-lion, ce sont les pucerons, — à propos desquels Bonnet découvre la parthénogénèse, — puis les chenilles, les araignées, les abeilles, les vers, qui deviennent tour à tour l'objet de ses investigations. Il devient, à vingt ans, membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris, et, à vingt-trois ans, membre de la société royale de Londres. En 1744, il réunit la plupart de ses écrits sur les pucerons et les vers en un volume intitulé *Insectologie*. Hélas ! Bonnet avait abusé de l'usage du microscope ; ses yeux étaient fatigués à tel point qu'il ne pouvait lire ou écrire sans douleur, il dut abandonner l'observation des animaux, et il fut porté tout naturellement à la méditation philosophique. Comme philosophe, Bonnet est d'ailleurs bien connu : son nom figure dans les traités classiques à côté de ceux de Condillac et de Hartley. A l'occasion du jubilé de l'Université de Genève, le professeur Claparède vient d'écrire une étude fort documentée et intéressante, intitulée **la Psychologie animale de Charles Bonnet**.

De tels coups d'œil en arrière sont instructifs : on mesure les progrès accomplis, et l'on saisit tout ce que ceux-ci doivent à la méthode expérimentale. Certains seront surpris en apprenant que Bonnet luttait déjà contre l'anthropomorphisme et le finalisme. Dans mon récent livre : *la Naissance de l'intelligence*, j'ai cependant essayé de montrer que les auteurs actuels qui adoptent cette attitude ne font que reprendre les tendances des premiers savants ; Jacques Loeb se rattache directement à Lamarck et la théorie de Lamarck c'est la floraison de la poussée scientifique du XVIIIe siècle. Il y a cent ans, on aurait pu croire que la science allait triompher dans sa lutte contre les vieilles conceptions anthropomorphiques et finalistes. Mais Darwin est venu, et a appuyé celles-ci de son autorité de savant.

On a oublié alors Lamarck, Bonnet, et tant d'autres. Et aujourd'hui, — coïncidence curieuse, — c'est M. Claparède lui-même si préoccupé du pourquoi des choses, qui vient nous rappeler qu'au XVIIIe siècle Bonnet était déjà un ardent et judicieux champion dans la lutte que nous continuons à poursuivre.

Bonnet ne se fait aucune illusion sur ce qu'a d'obscur l'instinct des bêtes. « Nous savons ce que l'instinct n'est pas, mais point du tout ce qu'il est, dit-il quelque part ; il n'est pas l'intelligence, la raison. » Dans l'étude de l'instinct, il présente les trois tendances suivantes : antifinalisme, tendance aux explications les plus simples, et essai de se rendre compte des actes par la structure du corps.

Les actions des animaux, écrit-il, présentent un texte assez obscur si on veut commenter ce texte ; et parce qu'on est homme et qu'on raisonne, on fait

raisonner les animaux et on leur prête de l'industrie, de l'intelligence, et, ce qui est moins philosophique encore, des vues et de la prévoyance. Si cependant on cherchait à se faire des principes sur cette matière, l'on ramènerait tout aux sensations et à une mécanique qui ne serait pas moins admirable que l'intelligence.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Général H. Bonnal : *La Vie militaire du Maréchal Ney*, tome I, Chapelot, in-8. — L. Col. E. Picard et V. Paulier : *Mémoires et Journaux du Général Decaen*, tome I (1793-99), Plon, in-8. — Le Peletier d'Aunay : *Frœschwiller, Sedan et la Commune*, d'après les lettres et souvenirs du général Aragonnès d'Orcet, Perrin, in-18. — P. D. : *La Réforme militaire*, Chapelot, in-18.— Général Niox : *Drapeaux et trophées*, Delagrave in-18. — Clasa : *La Crise des officiers subalternes*. Jouve, in-18. — *Les Armées des principales puissances au printemps de 1910*, Chapelot, in-8. — Memento.

Michel Ney, fils d'un tonnelier de Sarrelouis, devenu duc d'Elchingen et prince de la Moskowa, est une des figures les plus sympathiques des guerres de la Révolution et de l'Empire. Jusqu'aux mauvais jours de 1814, aucune ombre ne se projette sur elle. Ney ne cesse d'être, au cours de vingt ans de guerre, le soldat sans peur et sans reproche, d'un entrain endiablé, d'un dévouement absolu. Maréchal de France, haut dignitaire de l'Empire, il tire, aux portes de Kowno, comme un simple grenadier, les derniers coups de fusil de la grande retraite de Russie.

Rien n'a pu jusque-là entamer sa belle unité morale. Quel dommage, pour sa mémoire, qu'il n'ait pas trouvé, à travers les champs de l'Europe, le sort de Lannes et de Bessières !

Un tel soldat méritait un historien militaire de la qualité du général H. Bonnal. Fidèle à sa méthode rigoureusement scientifique, celui-ci, en écrivant **la Vie militaire du Maréchal Ney**, dont le premier tome (1769-1802) a encore seul paru, ne s'est attaché qu'à reconstituer, sous leur aspect schématique, les opérations militaires auxquelles son héros a pris part. Malgré les tentations que devait fournir le sujet, rien ne fait sentir, nulle part, le désir d'animer le récit par la couleur, par un trait pittoresque. On serait presque tenté d'y trouver de la sécheresse, un manque d'émotion absolu. L'intention de l'historien est bien marquée ; il écrit et il raconte en tacticien, dédaigneux de produire tout effet. Mais une vie intense est dans l'action même, dont on fait revivre les péripéties dans leurs simples lignes. Les privilégiés la sentiront bouillonner sous la froideur du récit.

Michel Ney s'engage en 1788 au régiment Colonel-Général-Hussards, devenu le 5e de l'arme à la Révolution. Il assiste à Valmy, en qualité d'adjudant. Lieutenant en 1793, il est capitaine l'an-

née suivante après avoir servi d'aide-de-camp au général Colaud. Il rejoint son ancien régiment, devenu le 4e Hussards, à Sambre-et-Meuse. Capitaine du mois d'avril 1794, il est nommé adjudant général, puis général de brigade avant la fin de la même année. Il enlève chacun de ses grades à coups d'actions d'éclat ; mais il s'estime comblé par la fortune et refuse catégoriquement d'accepter le dernier. Cela lui coûte de n'être mis en possession de ce grade que dix-sept mois plus tard, le 1er août 1796 : il a alors 27 ans. Ney sert toujours à l'extrême-pointe de l'armée, soit à l'avant-garde s'il y a des coups à donner, soit à l'arrière-garde pour en recevoir. Son esprit de décision, sa bouillante audace le mettent en vedette : il est connu de toute l'armée. Le 4 avril 1799, Ney refuse le grade de général de division que le Directoire vient de lui accorder. Sa lettre de refus, adressée au ministre de la Guerre, est curieuse :

Le Directoire, en m'élevant à ces nouvelles fonctions, n'a probablement consulté que les rapports avantageux qui lui sont parvenus sur mon compte. Je me serais soumis à cette décision honorable si mes talents pouvaient répondre à la bienveillance du gouvernement. J'espère qu'il interprétera mon refus comme une preuve certaine du civisme désintéressé qui me guide dans mes fonctions de général de brigade, et veuillez l'assurer que ma conduite n'aura jamais pour but que de mériter de plus en plus son estime. En conséquence, j'ai l'honneur de vous renvoyer l'arrêté du Directoire concernant cette promotion, et je vous prie, etc.

L'épître est assez vive ; elle paraît plutôt inspirée par une certaine hauteur de caractère que par un véritable sentiment de modestie. D'ailleurs, Ney a trente ans à ce moment ; il ne manque pas à l'armée de divisionnaires de cet âge. Mais nous sommes à quelques semaines du 18 Brumaire ; le Directoire était universellement méprisé, surtout dans les milieux militaires. Ney ne fut pas fâché, croyons-nous, de trouver l'occasion de marquer son mépris pour les avocats et les procureurs, qu'on accusait de spéculer sur la misère des troupes. Le Directoire eut l'esprit de faire répondre à Ney, courrier pour courrier, par le ministre de la Guerre :

« Le directoire exécutif me charge de vous mander qu'il persiste dans l'arrêté de votre promotion »... Ney devint divisionnaire malgré lui.

Mais le plus beau trait de la vie publique du Michel Ney de cette époque est la pacification de la Suisse, obtenue en quelques jours, alors que ce malheureux pays était déchiré par la guerre civile depuis de longs mois. C'est un des actes de sa vie les moins connus ; il méritait d'être exposé en détail. Par des mesures aussi intelligentes que fermes, sans aucune effusion de sang, par la seule autorité que donnent l'esprit de décision et l'acceptation volontaire des responsabilités, Ney n'eut, pour ainsi dire, qu'à paraître,

pour se concilier l'estime générale. C'est à cette occasion que Murat, commandant en chef en Italie, lui écrivait les lignes suivantes, qui honorent autant leur destinataire que celui qui les a tracées : « Cette campagne, qui n'a pour ainsi dire duré qu'un instant, vous comble de gloire. Il est beau d'obtenir par des procédés aimables et combinés avec des mesures imposantes ce qu'un autre n'aurait fait que par la force des armes. » Même en tenant compte de l'emphase du Gascon, le compliment est d'un joli tour ; il n'exprime d'ailleurs que la vérité.

§

Comme Michel Ney et Napoléon, le général Decaen est né en 1769. C'est un volontaire de 92. On éprouve une sorte de satisfaction à rencontrer, sous cette étiquette, qui a inspiré tant de médisances, un homme qui a fait, en somme, assez belle figure en son temps. Malheureusement, Decaen n'est pas un produit brut de la grande levée. Il avait déjà servi trois ans, de 1787 à 1790, dans le corps royal des Canonniers de la Marine. Comme Ney, Hoche et nombre d'autres, il a déjà l'empreinte, au moment où il entre dans les armées de la République, de la discipline de l'armée monarchique. Normand au sang vif, mauvais coucheur, d'une franchise rude et d'une probité intraitable, Decaen, malgré les plus belles promesses de début — il était général à 27 ans — eut une carrière assez effacée. Il eût pu faire partie de la glorieuse panoplie des Maréchaux de l'Empire, où comptèrent Jourdan et le vieux Kellermann. Mais il n'avait en partage ni la nullité décorative, ni le génie ensorcelant qui étaient obligatoires pour y trouver place. On a écrit de lui : « C'est un homme de Plutarque. » A la vérité, à une époque où tant de militaires laissèrent à leurs descendants des titres et des fortunes rondelettes, Decaen sut si bien arranger ses affaires qu'il ne laissa pas de quoi payer son corbillard. Il mourut comme Aristide. Donc, homme de Plutarque, mais relevé d'une pointe d'impertinence bien française et vif comme la poudre. Il se plaisait à écrire au général Lecourbe, dont il faisait grand cas d'ailleurs, mais qui n'agissait pas à son gré : « Vous m'obligerez beaucoup, mon général, de vouloir bien donner le commandement de la 2e division à un autre général, *pour plusieurs raisons que le temps ne me permet pas de vous détailler.* » Decaen, général sous la première république, ne serait pas arrivé chef de bataillon sous la troisième. Il se donna des satisfactions plus vives avec les chefs auxquels il n'accordait aucune estime. Ainsi il fut une première fois destitué par le Directoire. Rétabli dans son grade de général, quelques mois après, il fit à nouveau si bien qu'il fut traduit en Conseil de guerre, en raison de « son mépris ouvert pour les ordres » du général en chef Jourdan. Decaen eut raison. Ce pre-

mier volume de ses **Mémoires et Journaux** nous révèle les noms de quelques-unes de ses bêtes noires: Jourdan, Soult, Ernouf, etc. Espérons que les tomes suivants augmenteront la collection. Les hommes de la trempe de Decaen sont rares; ils nous vengent des réputations usurpées.

Les mémoires du général attendaient depuis longtemps, à la bibliothèque municipale de Caen, un éditeur. Ils furent utilisés à diverses reprises, et il faut être reconnaissant au col. Picard, chef de la section historique de l'armée, et à M. V. Paulier, de nous en donner aujourd'hui une édition critique très soignée. Les mémoires sont écrits dans une langue tout à fait dénuée d'élégance. La rédaction en est pesante; cependant, sous l'influence de la passion, le style devient parfois nerveux. Il ne manque pas alors de saveur. Leur intérêt n'en est pas moins considérable au point de vue militaire. Passionné pour son métier, Decaen s'est attaché à reconstituer, avec une conscience achevée, les nombreuses opérations auxquelles il a pris part. Ce premier volume comprend le siège de Mayence, où Decaen fit ses débuts, sous Kléber et Dubayet; la campagne de 1796, à l'armée de Rhin-et-Moselle, et celles de l'an VII à l'armée du Danube et sur le Rhin. La haute probité de Decaen donne une valeur exceptionnelle aux traits de mœurs militaires qu'il y rapporte. Ceux-ci jettent parfois une lumière savoureuse sur cette époque encore si touffue, malgré les innombrables travaux dont elle a été l'objet.

§

Le livre de M. Le Peletier d'Aunay sur **Frœschwiller, Sedan et la Commune**, d'après les lettres et souvenirs du général vte Aragonnès d'Orcet, est un simple médaillon de famille, pieusement dessiné, en mémoire d'un galant homme disparu. Il y a, cependant, dans ce pieux recueil, un document capital : c'est la relation, écrite en captivité par le cap. d'Orcet, de la conférence de Donchéry, où se débattirent les conditions de la capitulation de Sedan. De longs extraits en ont déjà été publiés, en particulier dans le célèbre plaidoyer du G. Ducrot, en 1871. Mais, pour la première fois, cette relation est donnée ici en entier. Il y a plus encore : le cap. d'Orcet exprime l'avis que la percée du côté de la Marfée eût été possible le matin du 2 septembre, à condition d'avoir été préparée la veille au soir. C'est une opinion précieuse à retenir, car elle émane d'un témoin resté fidèle au G. Ducrot. M. A. Duquel, l'historien sincère de la journée de Sedan, la recueillera avec satisfaction. Il y a encore des pages précieuses sur Versailles et la Commune, qui témoignent de l'intelligence éclairée et de l'indépendance de juge-

ment de l'homme qui les écrivait. D'ailleurs, un trait remarquable est le changement profond qui s'est opéré en cet homme à la suite de nos revers : l'insignifiance, la légèreté des lettres écrites au cours des hostilités et la gravité réfléchie qui remplit celles de la captivité s'opposent d'une manière saisissante. Le malheur avait touché le cap. d'Orcet. Il n'en a pas été de même pour tous ses camarades. Certaines vanités incoercibles ont résisté à toutes les épreuves.

Sous le titre **la Réforme militaire**, un officier qui signe P. D., a réuni en volume une suite d'articles, parus au jour le jour, au hasard des luttes quotidiennes, dans le journal *la Dépêche*. Ces articles, dont presque tous sont remarquables par la sincérité de la pensée, ont les qualités et les défauts inhérents aux besoins du journal. Il n'est pas possible de donner ici un aperçu de la netteté du plan de réformes, proposé par leur auteur. Mais cette netteté ressort du principe posé, comme base fondamentale des changements à venir : plus de transformation de détail, plus de ravaudages, de rapiéçages de notre vieil organisme militaire, qui ne réussit pas à s'adapter aux nécessités nouvelles, en restant étroitement attaché aux errements du passé. Par contre, une large réforme d'ensemble, la réforme militaire, est d'ordre social autant que d'ordre technique. Nos vœux accompagnent l'auteur.

Je remets, à une prochaine chronique, de longuement parler d'une courageuse *Etude sur les opérations du M. Macdonald en 1813*; et du tome IV de la *Correspondance de Murat*, etc.

Memento. — Le G. Niox a eu l'heureuse idée d'écrire une monographie illustrée des trophées conservés aux Invalides et au Musée de l'Armée. Tous les drapeaux, en dépôt dans la chapelle du glorieux Hôtel de nos mutilés se trouvent ainsi catalogués, (Delagrave : 3 fr.). — Une étude singulièrement indicative des temps nouveaux, signée Clasa : *la Crise des officiers subalternes* (Jouve : 2.50). — Chez Chapelot un memento, devenu indispensable pour tous ceux qu'intéressent les questions militaires : *les Armées des Principales Puissances au printemps de 1910*, contenant des renseignements très complets classés avec méthode. — *Revue d'Histoire* (juin). La Campagne de 1908-09 en Chaouia. — La manœuvre de Pultusk. — Les liaisons de Moltke avec la IIe armée le 18 août. — Mémoires de G. L. H. de Valory. — Lettres inédites de Napoléon (Chapelot). — *Revue Militaire Générale*. Berger-Levrault (juin) : Les Espagnols au Maroc. — Cap. Rot. Etudes sur le 18 août 1870, etc. — *Journal des Sciences militaires*, Chapelot (15 juillet). Général X. La liaison de l'Artillerie et de l'Infanterie. — Officiers de complément. — L'Armée-Ecole, etc. — *Revue militaire des armées étrangères*. Chapelot (juin) : l'Armée suédoise en 1910.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire et *Revue bleue :* mémoires d'officiers sur la guerre de 1870-71. — *La Grande Revue :* des vers de M. P.-J. Toulet. — *Les Marches de l'Est :* M. l'abbé Fournier-Bonnard et les procès de Mattaincourt. — Memento.

On l'a déjà signalé : aucune guerre n'est rappelée aux générations françaises par autant de monuments qu'il en existe pour commémorer la campagne de 1870-71. Ils sont plus nombreux qu'il n'y a, sur l'Arc-de-Triomphe, de noms de batailles heureuses ou de généraux vainqueurs. L'état d'esprit qui provoqua la générosité des souscripteurs et l'initiative des communes, des départements ou de l'Etat, dirigea les plus injustes critiques contre *la Débâcle* de Zola, lorsque parut cette œuvre grande et vraie. Aujourd'hui, les mémoires d'officiers qui prirent part à la guerre franco-allemande confirment la documentation du romancier. On peut même prétendre qu'il demeura en deçà de ce qu'il connut de l'ignorance des chefs et de la démoralisation des troupes. Cette double origine de notre défaite apparaît cruellement d'après *les Souvenirs d'un cavalier* que publie **la Revue hebdomadaire** (25 juin). L'auteur, M. le Général Cuny, nous dit nettement le but qui l'a fait entreprendre d'écrire ses souvenirs :

J'aime l'armée avec passion, et je veux la servir jusque dans les dernières années de ma vie ; c'est pourquoi je publie ces *Souvenirs*.

Je dirai tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu pendant la période de guerre qui s'est écoulée depuis le départ de mon régiment pour l'armée du Rhin jusqu'au lendemain de la Commune. J'ai l'espoir que les jeunes officiers d'aujourd'hui trouveront dans ces pages, en même temps que des fautes à éviter, quelques renseignements utiles et quelques conseils pratiques dont ils feront leur profit.

J'aurai ainsi apporté, et ce sera ma récompense, mon concours à ce programme de forte éducation militaire que reçoivent aujourd'hui nos officiers et qui les met en état de sauvegarder l'honneur et l'indépendance de la patrie.

M. le Général Cuny était à Cambrai lors de la déclaration de guerre. Il dut rejoindre Metz. « Ce ne fut pas une chose édifiante que notre voyage » : ainsi débute le récit même ; et c'en sera le ton presque de page en page.

La troupe avance, recule, inoccupée. Elle va, en formation de promenade, sur les grand'routes...

Cependant, le général de division, pensant que sa mission n'était pas suffisamment accomplie, appela près de lui ses chefs de corps et leur dit : « Il faut que l'un de vous pousse avec son régiment au moins jusqu'à la frontière et s'assure que la route est libre. Colonel X..., montez à cheval et partez. Je vous ferai soutenir par deux pièces de quatre qui seront établies de manière à tenir sous leur feu tout le terrain que vous allez par-

courir. » « A cheval ! » cria le colonel X..., en s'adressant à son régiment et, en colonne par quatre avec les trompettes en tête, il commença à s'avancer vers la grande route. Cependant, pris d'un scrupule, il revint au galop vers le général et lui demanda : « Que faudra-t-il faire en cas de rencontre avec l'ennemi ? »

Le général, qui avait l'humeur gaie et qui avait servi en Algérie, réfléchit un instant et répondit : « Vous lui direz : Chouïa ! chouïa ! »

Ce mot, dans les circonstances actuelles, était-il bien trouvé, constituait-il un trait d'esprit ? J'en doute. Néanmoins tous les officiers présents éclatèrent de rire et le colonel X... se contenta de cette réponse burlesque.

Deux heures plus tard, le régiment rentra, n'ayant rien vu et rien appris. Il était environ trois heures de l'après-midi. Le général fit faire demi-tour à ses troupes et on rentra au camp après avoir essuyé un orage épouvantable.

Une de nos reconnaissances d'officier d'aujourd'hui aurait certainement et tout aussi bien rempli le même but qu'une division tout entière ; mais les reconnaissances d'officier n'étaient point pratiquées dans ce temps-là et cette promenade militaire avait eu au moins un avantage, celui de nous faire sortir de l'ennui dans lequel nous étions plongés depuis plusieurs jours.

Ce qui suit est une des constatations les plus navrantes qu'un témoin de la guerre ait jamais publiées :

Aucun de nous ne possédait une carte du pays et ne s'en préoccupait. C'est à ce moment qu'on nous distribua une feuille de papier sur laquelle il y avait à un bout un petit rond avec le mot Paris, et à l'autre bout un deuxième rond avec le mot Berlin, une ligne noire réunissait les deux villes. Une autre ligne sinueuse coupait la première vers le milieu et représentait le Rhin. C'était là tout le croquis du futur théâtre des opérations que l'état-major n'avait pas eu honte de nous faire distribuer. Nous pensâmes qu'on se moquait de nous et nous mîmes ce papier en morceaux. Je regrette aujourd'hui de ne pas l'avoir conservé comme un monument du sans-gêne et de l'impéritie du commandement.

Comment douter de l'exactitude des souvenirs de M. le Général Cuny si on en avait la tentation ! Le capitaine d'Aragonnès d'Orcet, depuis officier général, a confié à la **Revue bleue** (18 et 25 juin) la relation de ce qu'il vit et entendit, ayant assisté le général de Wimpfen, lors du débat des conditions auxquelles devait se rendre Sedan. Dans ce fragment d'un dialogue tragique, une parenthèse confirme absolument ce qu'on vient de lire ci-dessus :

Le général de Moltke reprit en ces termes :

— Je vous affirme, de nouveau, qu'une percée ne pourra jamais réussir quand même vos troupes seraient dans les meilleures conditions possibles ; car, indépendamment de la grande supériorité numérique de mes hommes et de mon artillerie, j'occupe des positions d'où je puis brûler Sedan en quelques heures ; ces positions commandent toutes les issues par lesquelles vous pouvez essayer de sortir du cercle où vous êtes enfermés, et tellement

fortes qu'il est impossible de les enlever. — Oh! elles ne sont pas aussi fortes que vous voulez bien le dire, ces positions, interrompit le général de Wimpfen en hochant la tête d'un air capable. — Je savais déjà, répliqua durement de Moltke, qu'en France vous ne connaissiez pas la géographie, et ce que vous me dites en ce moment, général, m'en est une preuve. Détail bizarre et qui peint bien votre nation présomptueuse : à l'entrée de la campagne, vous avez fait distribuer à tous vos officiers des cartes de l'Allemagne, alors que vous ne connaissiez pas même la géographie de votre pays et que vous n'en aviez pas de cartes. (Il disait vrai : lorsqu'on réunit, à notre retour de Sedan, le conseil de guerre, il fut impossible d'en trouver une dans tout l'état-major général, et le plan de la ville de Sedan, qu'on finit par déterrer dans les archives de la place, était si informe qu'il n'indiquait pas le camp retranché que nous avions sous la main, aux portes de la ville et dont on n'a connu l'existence que lorsque nous y avons été enfermés comme prisonniers ; je veux parler de l'île formée par les sinuosités de la Meuse et le canal (île de Glaire) qui constitue une position très forte.) Eh bien ! moi, je vous dis que ces positions sont, non seulement très fortes, mais formidables et inexpugnables. — Le général de Wimpfen ne trouva rien à répondre à cette sortie, dont mieux que personne il pouvait apprécier la force et la vérité. Au bout d'un instant il reprit : — Je profiterai, général, de l'offre que vous avez bien voulu me faire, au début de la conférence, j'enverrai un officier voir les positions et, à son retour, je verrai et prendrai une décision. — Vous n'enverrez personne, c'est inutile, répliqua de Moltke sèchement, vous pouvez me croire, et d'ailleurs vous n'avez pas longtemps à réfléchir, car il est minuit, et c'est à quatre heures du matin qu'expire la trêve et je ne vous accorderai pas un instant de sursis.

M. d'Aragonnès d'Orcet relate ensuite le fait ci-après :

Un incident burlesque, qui aurait été risible, si les circonstances n'avaient été aussi lugubres : A la fin de la conférence, comme tout le monde s'était levé, le garde mobile, officier d'ordonnance du général de Wimpfen, s'approcha de de Moltke et lui dit à demi-voix, en se dandinant d'une jambe sur l'autre, en se frottant les mains, et familièrement comme s'il parlait presque à un camarade : « Voyons, sapristi, mon général, est-ce que vous ne pourriez pas accorder des conditions meilleures à cette bonne armée française? Allons ! entre nous, vous pourriez bien faire cela ! » Malgré tout son sang-froid, le fameux général fut désarçonné du coup, il regarda avec effarement son interlocuteur et ne trouva rien à lui répondre. Je gage que cette familiarité d'un lieutenant à son égard a été le plus grand étonnement de la journée de de Moltke. — De retour à Sedan, le lieutenent racontait à son collègue des chasseurs à cheval qu'il avait beaucoup connu *tout ce monde-là aux Tuileries*.

§

M. P.-J. Toulet, qui est un prosateur artiste et fin, donne à **la Grande Revue** (25 juin) des *Madrigaux* d'une élégance parfaite. Les remâcheurs de sublime obscur pourront mépriser ces charmants vers légers. Ce sont les vers d'un poète très délicat, d'une sen-

sibilité très rare, qui sait le sens des mots et la place à leur attribuer pour créer un poème harmonieux et clair.

LES ROSES

I

(Talmud Hierosol., *incert. loco.*)

Aux rayons du matin changeant
Moins dorés que tes boucles,
Fauste, j'ai rempli d'escarboucles
Ce gobelet d'argent.

Bordant de roses son calice,
Je l'ai près du soleil
Posé, pour qu'un reflet vermeil
Dans l'ombre en rejaillisse.

Et ce rouge par lui jeté
C'était comme ta joue
Quand mon désir trouble et déjoue
Ta pliante fierté.

. . . .

PAYSAGES

I

« *Nocturne* »

Ainsi, ce chemin de nuage,
Vous ne le prendrez point —
D'où j'ai vu me sourire au loin
Votre brillant mirage.

Le soir d'or sur les étangs bleus
D'une étrange savane,
Où pleut la fleur de frangipane,
N'éblouira vos yeux ;

Ni les feux de la luciole,
Dans cette épaisse nuit
Que tout à coup perce l'ennui
D'un tigre qui miaule.

II

« *Les filaos.* »

Plage bleue, où naquit cette âme,
Dans ta savane en fleurs,
Que le flot trempa de ses pleurs
Et le ciel de sa flamme ;

Douce aux ramiers, douce aux amants,
Toi de qui la ramure
Nous baignait d'ombre et de murmure,
Et de roucoulements ;

Où j'écoute frémir encore
Un aveu tendre et fier, —
— Tandis qu'au loin riait la mer
Sur le corail sonore...

§

M. l'abbé Fourier-Bonnard donne aux **Marches de l'Est** (juin) un chapitre fort curieux sur « les Procès de sorcellerie à Mattaincourt au XVIIe siècle ».

En redevenant chrétienne sous la houlette de saint Pierre Fourier, la population de Mattaincourt ne semble pas avoir souffert dans sa prospérité matérielle.

M. l'abbé Fourier-Bonnard fait avec sérénité cette constatation.

A Mattaincourt, il y avait, en 1628, « quatre-vingt-cinq, tant possédés de l'ennemi que tourmentés de diverses autres sortes de maléfices », écrit « le Bon Père ». Charles III de Lorraine commettra Nicolas Rémy, « lieutenant général au bailliage des Vosges », pour purger le pays des œuvres sataniques. Les exorcismes ne produisent aucun résultat. On condamne à mort cinq personnes. Elles sont exécutées. C'est le commencement de la lutte contre le Diable, à travers la peau de pauvres gueux. Le bon abbé Fourrier-Bonnard ne peut se retenir de la déplorer :

Il est à remarquer que ces exécutions se limitent à certaines familles, mais que, hélas ! elles y font des coupes vraiment trop sombres.

Mais voici un document précieux tel que le présente M. l'abbé Fourier-Bonnard :

Le papier où nous puisons ces renseignements a des détails aussi curieux que macabres. C'est le compte, dressé par l'avocat René le Clerc, des dépenses extraordinaires du procès d'Anne Vosgien « exécutée pour crime de sortilège et d'inceste » :

Aux sieurs Le Noir et Louys, maistres chirurgiens audit lieu (Mirecourt) pour assister à la recognoissance et sonde des *marques insensibles*... sur le corps de ladite Anne, et jugées estre diaboliques par les susdits... 6 francs.

Audit sieur de Laforge pour deux jours par luy employés pour aller prononcer les arrêts rendus contre Jeannon Parpignan et Didier François dudit Mattaincourt...

Au sieur Barthelemy Ravache, hostellain audit Mirecourt, pour seize repas faicts par messire Estienne, vicaire dudit Mattaincourt, d'Espinal, Gabled, et autres, appelés pendant l'instruction...

A luy mesme pour dix pots de vin envoyés aux Pères Capucins, de l'ordonnance dudit sieur Sarrazin, pour avoir iceux assistés ladicte Anne, la visiter souvent et l'exhorter de dire entièrement la vérité sur les interrogations qui luy estoient faictes, à six gros le pot... V francs.

A la veuve de Jean Husson, commise pour la garde de ladicte Anne... pendant vingt-six jours et nuictées qu'elle a esté en prison...

A encore iceluy (receveur) fourny deux fagots par jour et un ymal de braize, attendu qu'autrement ladicte Anne ny sa garde n'eussent pu subsister en ladite prison, à cause de la froidure extrême qu'elles y enduroient...

A Claude Bourlier dudict Mirecourt ont esté payés par ledit sieur recepveur six francs pour fourniture de gros bois et trois francs pour un demi-cent de fagots pour brusler le corps de ladicte Anne.

A Nicolas Charles, pour un posteau...

A Demenge Marchal, maistre des hautes œuvres, pour avoir razé et sondé la susdite, l'exécuté, et fourni la chaîne de fer et le crochet... 15 francs.

Ce qui suit ne manque pas d'une forte saveur non plus :

Parmi les victimes fut un riche marchand de Mattaincourt, inculpé de sorcellerie sur plusieurs preuves, dont l'une était qu'il aurait signé deux contrats à la même date, l'un à Genève, l'autre à Besançon, chose impossible naturellement avec les moyens de communication de l'époque. On avait oublié que Genève alors, comme aujourd'hui la Russie, n'avait pas adopté la réforme du calendrier faite par Grégoire XIII, ce qui donnait, en effet, une différenee de dix jours, fort suffisante à notre homme pour faire le voyage.

§

Memento. — *Revue contemporaine* (n° 1, 5 juin). — Elle est rédigée par « un groupe d'hommes rattaché de près aux choses de la vie publique en Russie ». Elle tend à prouver que la Finlande n'aurait rien moins voulu qu'absorber la vaste Russie, etc... Nous suivrons avec intérêt cette publication.

La Revue de Paris (1er juillet). — « Au Sahara marocain », par M. G. F. Gautier. « Les Reconstructions de Pompéï », par M. A. Maurel.

La Revue critique (25 juin). — « Jean Moréas », par M. Eugène Marsan.

La Nouvelle Revue Française (1er juillet). — « L'œuvre de Jules Renard », par M. Michel Arnauld. « Souvenirs » de M. H. Bachelin sur Jules Renard. De petits, tout petits vers de M. Henri Ghéon : « Foi en la France ». Un bel article de M. Emile Verhaeren sur H.-E. Cross. De M. Eugène Montfort un « Gibraltar », d'un saisissant relief. Et la suite du « Journal sans dates », de M. André Gide.

Pan (mai-juin). — « Vers de minuit », de M. Robert Scheffer. « Un élève de Rops », par M. Boyer d'Agen, etc.

La Grande Revue (25 juin) publie la dernière œuvre de Charles-Louis-Philippe : Charles Blanchard.

Le Correspondant (25 juin). — « La papauté vue d'Allemagne », par Mgr Batifol.

Les Actes des Poètes (juillet). — « Ecran », poème de M. M. E. Chevalier.

La Phalange (20 juin) publie entre autres : des vers de MM. Guy Lavaud, J.-A. Nau, A. Spire, Mme Elsa Koeberlé et de très originaux poèmes de M. D. Thaly : « Dans le petit monde des insectes .»

Le Feu (1er juillet). — Un bel article de M. T. de Visan, sur M. André Gide.

Le Sillon (25 juin). — « Le familistère de Guise », par M. J. Deflandre.

La Flamme (20 juin). — M. Louis Roubaud : « Paul Hervieu.»

L'Action nationale (25 juin). — « La Souveraineté de l'Etat, prétendue base du droit international », par M. J. Novicow.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Sur Flaubert (*La Dépêche de Rouen*, 10 juillet). — La Faveur (*Le Temps*, 10 juillet).

Flaubert a beaucoup plus écrit qu'il n'a publié. On s'en aperçoit par les inédits qui ont paru et par ceux qui vont paraître. Voilà que ses carnets intimes mêmes voient le jour et que la vue nous est donnée du Flaubert primitif, sensuel et fougueux. L'édition Conard les reproduira-t-elle complets? Cela est assez douteux. La famille aurait des repentirs. Nous conseillons donc à ceux qui détiennent le numéro des *Marges* où ont été publiées quelques-unes des pages les plus franches de ces carnets, de le conserver soigneusement.

Voici d'autre part, dans **la Dépêche de Rouen**, un article de M. E. Maynial qui nous donne d'intéressants renseignements sur la documentation des *Trois Contes*, d'après l'édition nouvelle :

Depuis longtemps, de bonnes études critiques sur le style de Flaubert, — sans parler des multiples aveux qu'arrachent au maître lui-même, tout au long de sa *Correspondance*, les angoisses et le labeur écrasant d'un art parfait, — ont initié même les profanes aux secrètes trouvailles de l'expression chez un écrivain du premier rang. Pour chacun des trois contes, l'édition nouvelle donne trois reproductions d'une même page des manuscrits successifs : à travers les deux premières ébauches, informes, surchargées de ratures, véritables champs de bataille de l'idée et de la forme, où les épithètes mortes jonchent le sol parmi les débris des phrases disloquées, on suivra jusqu'au manuscrit définitif, et mieux qu'à travers les études d'ensemble les plus savantes, l'évolution patiente et victorieuse du style. Cette étude est ici d'autant plus précieuse que les *Trois Contes* sont, de toutes les œuvres de Flaubert, celle où il a certainement le mieux réalisé son idéal de la forme nette, concise et harmonieuse.

Les notes et appendices ajoutés tant à chaque conte qu'à l'ensemble du livre nous renseignent abondamment sur la documentation et les procédés de composition de l'écrivain, sur les circonstances dans lesquelles l'œuvre fut conçue et écrite, sur l'accueil qui lui fut fait par la presse contemporaine et les amis de Flaubert. Autant de documents précis et neufs pour l'histoire littéraire.

Ecrits entre 1875 et 1877, avec une sorte de facilité que ne connurent guère les autres chefs-d'œuvre du maître, les *Trois Contes* appartiennent à la période la plus troublée et la plus triste de la vie de Flaubert. Accablé par les deuils les plus cruels et les soucis matériels les plus graves

il interrompt un instant l'élaboration de *Bouvard et Pécuchet*, gigantesque par la masse des matériaux utilisés, pour écrire ces 85 feuillets, d'une écriture si aisée et si ferme, où quelques-uns veulent encore chercher le meilleur de son génie.

On sait que *Un cœur simple* met en scène des personnages que l'auteur connut intimement. Il n'eut qu'à interroger ses souvenirs et retrouver avec la scrupuleuse lucidité qui était en lui les observations recueillies dans sa jeunesse, pour faire revivre le personnage de Félicité, humble et naïve servante. Maisc, édant à cette maladie de la documentation qui était l'angoisse délicieuse et l'implacable tourment de sa vie, et que la composition de ses œuvres antérieures avait fâcheusement développée, Flaubert s'entoura, même pour cette chronique familière, comme pour les somptueuses évocations d'*Hérodias* et de *Saint-Julien*, d'une masse fantastique d'informations de toute sorte.

Les notes de la nouvelle édition nous laissent apercevoir quelques-uns de ces documents et nous font comprendre ce qu'était pour Flaubert ce long travail de préparation.

Félicité, la vieille servante, s'était prise d'une affection idolâtre pour son perroquet ; cet animal jouant dans le récit un rôle important, il n'en fallait pas plus à Flaubert pour s'enquérir avec minutie de son caractère, de ses mœurs et même de ses manies. Nous apprendrons sans surprise qu'il lut au moins deux ouvrages sur les perroquets, rédigea une grande quantité de fiches, et fit le même travail de bénédictin pour les autres détails de son récit, notamment pour le cérémonial d'un office religieux et les symptômes de la pleurésie.

Julien est un chasseur passionné : Flaubert n'écrira pas sa vie sans s'être fortement documenté sur les armes et les chiens de chasse, sur les cerfs et les sangliers, sur les oiseaux de vénerie. Un plan détaillé des deux nouvelles accompagne l'analyse des notes et des dossiers de l'écrivain.

Pour Hérodias, dont le récit ne laisse pas, par sa concision même, de présenter quelque embarras dans le détail historique, nous trouverons, avec quelques pages savantes sur les sources, un index complet des noms propres et techniques, qui dissipe toute obscurité.

Il sera aisé ainsi de contrôler, jusque dans le détail, l'exactitude de cette information à laquelle Flaubert tenait presque autant qu'à la perfection de la forme.

§

Il paraît que, même pour la matinée gratuite du 14 juillet, M. Claretie reçoit des demandes de billets de faveur ! On voudrait pouvoir se glisser dans la salle avant ceux qui ont piétiné à la porte durant de longues heures. Il s'en étonne et s'en indigne dans **le Temps**, parce qu'il voit dans cet exemple particulier un état esprit général :

— Laissez-moi passer, par faveur ; laissez-moi entrer, par exception !

C'est la prière fréquente et qui semble toute naturelle à ceux qui la murmurent. Chaque contemporain veut être une « exception ». Le simple respect du règlement est un sentiment qui se perd. Chacun de plus en plus devient convaincu que la faveur est d'usage courant, et le malheur est

que bien souvent il en est ainsi. La faveur, cette divinité des Français, comme l'appelait Montesquieu au temps où fleurissaient des abus dont il ne devrait plus être question, la faveur a pour adorateurs un peuple de solliciteurs et de quémandeurs. Elle est avec le chantage — qui montre sa griffe lorsque la faveur n'a pas accordé ses caresses — une des plaies de nos mœurs actuelles.

Le Français du vingtième siècle est intimement persuadé que l'on n'obtient rien, l'on n'arrive à rien que par faveur. Il a tant vu et tant supporté ! Vous ne lui ôterez pas de l'idée que les gens arrivés, les gens couronnés, les inventeurs heureux, les auteurs applaudis sont des favorisés, des favoris. Montesquieu assurait que le ministre est le grand-prêtre qui offre bien des victimes à la déesse. « Ceux qui l'entourent, disait-il, tantôt sacrificateurs et tantôt sacrifiés, se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple. » Tout le peuple, la nation entière, en effet, croit à la faveur, implore la faveur, n'espère qu'en la faveur. Il ne s'agit pas seulement d'un strapontin de faveur à une représentation gratuite (quoique ce soit fort significatif), il s'agit de faveurs générales, de faveurs partout, d'éternelles pétitions et supplications de faveurs.

— Jamais vous ne ferez croire à cette multitude pénétrée de l'idée que partout la faveur règne, jamais vous ne la convaincrez que le mérite n'est pas toujours sacrifié aux *pistonnés* et que les juges des concours ou tout simplement les juges ne sont point, pour parler comme Montesquieu, les grands-prêtres de la Faveur.

Et cette idée est si bien ancrée dans l'esprit de la majorité des Français que les vaincus de toute bataille de la vie n'ont d'autre réponse que celle-ci :

— Parbleu, j'étais si peu recommandé !

Il ne se passe point de jour que je ne reçoive un manuscrit accompagné d'un billet dont le signataire ignore la naïve insolence et qui commence ainsi : « Bien que je n'aie pour me recommander ni sénateur ni député...», ou encore : « Je pourrais, ayant des relations puissantes, me faire appuyer par d'énergiques protecteurs... » La pluie des recommandations monte, en effet, comme le Grand-Morin lui-même. Ce peuple ne croit plus qu'à la protection et à la faveur.

« Il en est de la faveur des princes comme de l'opium, a dit je ne sais quel ironiste du temps passé ; un peu fait dormir et trop fait mourir. »

Je songe à une pensée de Flaubert, que l'on vient de publier :

« Les hommes qui aiment beaucoup la femme ne peuvent pas aimer la justice. »

Un pays où l'on croit à la faveur, c'est un pays où les femmes sont maîtresses de tout, c'est, par exemple, la France. Et je ne trouve par cette croyance si bête, ni si loin de la vérité. Que M. Claretie veuille bien considérer qu'il en a toujours été ainsi, et que le règne de la faveur ne peut que se consolider, à mesure que les inégalités sont moins certaines entre les hommes. Je penserais volontiers que la faveur n'est pas tout à fait l'antinomie de la justice.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française : *Un Cas de Conscience*, pièce en 2 actes de MM. Paul Bourget et Serge Basset; *les Erinnyes*, tragédie antique en 2 parties, en vers, de Leconte de Lisle, musique de scène adaptée d'après la partition de M. J. Massenet (4 juillet).

C'est, en vérité, lorsqu'il conviendrait que la Presse se montrât le plus rigoureuse qu'elle descend à d'excessives complaisances. Que le théâtre qui joue soit la Comédie-Française, que la pièce qui s'y joue soit de Paul Bourget, de l'Académie française; que plusieurs de ceux qui jouent comptent, tant dans cette pièce que dans la tragédie représentée ensuite, parmi les plus illustres sociétaires de la maison, il suffit; l'éloge fleurit, l'adulation rayonne. Sans doute sous l'expression affirmative se dissimulent avec esprit maintes restrictions qu'on devine; l'ironie est par endroits latente; il sied qu'on la découvre. La puissance psychologique de M. Bourget n'est pas plus mise en question que le savoir-faire de M. Serge Basset; le talent des grands sociétaires demeure incontesté, aussi bien que le rayonnement de gloire de la sacro-sainte compagnie.

Nous avons assisté à un spectacle pitoyable et ridicule. Il n'y a, dans **le Cas de Conscience**, rien qui se puisse prétendre un problème de psychologie. La puérilité de la donnée n'a d'égale que la niaiserie du dénouement. Un médecin, appelé dans un château pour donner les derniers soins à un vieillard, aurait à se poser les questions par lesquelles M. Bourget le suppose inquiété un instant! Quelles considérations touchant l'honneur de la famille où il est introduit pourraient entrer en conflit avec son devoir professionnel? Quand le malade le prie simplement, parce que lui-même ne peut sortir et parce qu'il se méfie avec raison de la surveillance de sa femme, de vouloir bien déposer au bureau du village des télégrammes rappelant auprès de lui ses trois fils, d'où vient qu'il hésite? Quel homme ne rendrait ce service, sans se soucier le moins du monde du texte de ces télégrammes, sans le connaître? Mais le comte de Rocqueville exige le secret, le docteur Odru a engagé sa parole, et la comtesse, qui soupçonne, veut lui arracher l'aveu de la vérité. Comment trouver dans la situation du docteur *un cas de conscience*? S'il est, comme M. Bourget l'affirme, un homme droit et loyal, il n'a qu'une chose à faire, qui est, comme on dit vulgairement, d'envoyer promener la comtesse, en lui faisant sentir qu'elle ait à se mêler de ce qui la regarde. Sans doute, c'est ainsi que les auteurs le font agir, mais il agit avec une gaucherie si parfaite que la comtesse en sait ou en soupçonne plus que s'il lui avait tout dévoilé. Aussitôt, avec l'agréable tour d'esprit qui caractérise tant de grandes dames et tant de bourgeoises également, sachant au surplus qu'elle n'obtiendra rien au delà de ce qu'elle sait déjà, pour le plaisir elle torture le docteur

en lui demandant si son mari va vivre encore longtemps, si elle doit rappeler ses fils, ce que, d'ailleurs, la suite nous l'apprendra, elle est bien déterminée à ne faire à aucun prix, si enfin, comme elle-même doit aller au village, il consentira à l'accompagner dans sa voiture. Vraiment, sinon sur la première question peut-être, on ne voit pas pourquoi le docteur Odru est si embarrassé. Par quelle raison mystérieuse ne lui conseillerait-il pas de rappeler ses fils ? En quoi accompagner la comtesse dans sa voiture implique-t-il qu'il lui révélerait le texte de ses télégrammes ? elle ne commettrait pas l'indiscrétion de le suivre pour les lire dans le bureau de poste, vraiment ! Ou quels gens singuliers sont ceux que M. Bourget fréquente !

Mais la question grave n'est pas celle-là. Le comte a naguère surpris un fragment de lettre suffisant pour lui apprendre qu'un des trois fils que lui a donnés sa femme n'est pas de lui : lequel? La comtesse refuse de livrer son secret. Le comte la châtiera en révélant devant eux réunis la honte de leur mère. Voilà ce qu'elle veut éviter ; voilà ce à quoi il est, lui, résolu coûte que coûte. Les fils arrivent ; le père appelle dans ses bras l'aîné, puis le plus jeune ; tous deux s'étonnent qu'il ne reconnaisse pas et n'appelle pas aussi leur frère. « Comme ils s'aiment ! » s'écrie-t-il ; il lui ouvre les bras, tombe et meurt. Sa vengeance ne s'est pas accomplie, et tout est pour le mieux.

Peut-être de très anciens habitués du Théâtre Libre de M. Antoine à ses débuts se souviendraient-ils d'avoir vu traiter une situation qui n'est pas avec celle-là sans analogies, peut-être les souvenirs d'hommes tels que, par exemple, M. Lavedan pourraient se réveiller. Quoi qu'il en soit, cette situation, qui ne résulte que de l'observation de certains préjugés de caste, et qui n'a pas de valeur passionnelle et humaine, ne pourrait intéresser que grâce à une prodigieuse et délicate science de dramaturge et d'écrivain.

M. Paul Mounet représente, selon les meilleurs procédés d'une immémoriale convention, un moribond qui, au gré de l'action, soupire d'une voix faible ou rugit presque encore, se traîne péniblement, secouru par des aides, ou traverse le salon d'un pas encore bien ferme. Mme du Minil joue comme elle seule sait jouer ; elle n'est pas, au même degré que M. Paul Mounet, savante de toutes les ressources les mieux éprouvées de son métier. MM. Alexandre, Siblot, Joliet sont ce qu'ils doivent être et restent au second plan, ainsi qu'il sied.

Mais quant à la représentation attendue et due depuis longtemps, je conçois mal que les admirateurs et les disciples du vieux maître aussi odieusement bafoué ne se soient pas réunis pour protester avec vigueur. Cela, les Erinnyes ? Ah non ! c'en est la parodie et la

caricature. Quoi, l'ampleur rythmique de ces vers sonores ne peut pas, au Théâtre qui devrait être le Conservatoire glorieux de la Muse tragique, rencontrer, à l'exception de Mme Segond-Weber, d'interprète qui les sache comprendre et les sache dire! Quoi, c'est ainsi, avec cette brutalité désordonnée que vous vous êtes imaginé Orestès, monsieur Paul Mounet! Sauf, dans la tirade :

J'ai vécu dans l'opprobre et l'asservissement,

qui fut dite avec mesure et dans un juste sentiment, vous figurez-vous donc que Leconte de Lisle n'a pas, lui-même, suffisamment mis en relief la sauvagerie des Atrides, que vous songiez à y ajouter encore par les continuels éclats de votre rude voix qui ne gradue aucun effet, et par les sursauts intempestifs de vos gestes cavaliers? On ne peut tenir compte de l'actrice qui croit interpréter Klytaimnestra; elle est sans force pour la voix, sans majesté pour l'attitude ; sans doute doit-elle regretter une erreur de distribution, qui la tient à l'écart de rôles plus tendrement nuancés, où peut-être elle serait à sa place.

Elektra, si gémissante, si faible, comme la figure avec trop de sécheresse Mme Lara, peut être comprise ainsi ; on peut la pressentir plus douce avec une énergie plus consciente. De même Mme Segond-Weber, admirable statue de Kasandra, pourrait céder, plus charnellement humaine et déchirée, à la fatalité sous laquelle elle succombe : mais du moins sa noble voix sonne avec le vers, elle en exprime le sens et en respecte la couleur et le rythme; qu'exiger davantage?

C'est M. Mounet-Sully qui fait Agamemnôn. Mme Delvair, admirable d'attitudes dans Isména, serait parfaite si elle n'avait une façon si brusque, si détachée, si peu harmonieuse, avec sa voix ample et colorée, de dire les vers. Mlle Robinne en Kallirhoë se contente d'être gracieuse, et elle a raison. Quant aux vieillards du chœur, dont la figuration est proprement ridicule, MM. Delaunay et H. Mayer s'essaient de leur mieux à faire figure satisfaisante, aussi bien que M. Alexandre dans le Veilleur, et M. G. Le Roy dans un Serviteur.

Et tout cela se passe dans un décor laissé de *la Furie* et dans les costumes de *la Furie*, avec accompagnement de cette odieuse, molle, énervante partition de M. Massenet, qui, dit-on, exaspérait Leconte de Lisle : on le comprend.

Quand verrons-nous enfin, un jour, *les Erinnyes*?

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *On ne badine pas avec l'amour*, de MM. Leloir et Nigond d'après Musset, musique de M. G. Pierné.— Opéra : *La Damnation de Faust*, d'Hector Berlioz ; *Salomé*, poème d'Oscar Wilde, musique de Richard Strauss ; *Giselle*, ballet d'Adolphe Adam, en représentations russes. — *La Société Musicale Indépendante.*

On raconte que M. Gabriel Pierné avait commencé la musique de **On ne badine pas avec l'amour**, sur le texte original. Il aurait en tout cas mieux fait de continuer. MM. Leloir et Nigond, ses collaborateurs, ont réalisé le tour de force de transformer la gracieuse comédie de Musset en un livret incohérent et fastidieux, où la prose du poète est remplacée par des vers les plus prétentieusement ineptes. Il n'est pas facile d'imaginer un pareil comble de niaiserie doublée d'un contentement de soi dont témoignait, sur le programme, le portrait de ces deux messieurs surmontant, d'un air satisfait, l'argument de leur pièce rimaillé lui aussi d'analogue façon. Mais, si M. Pierné eût évidemment dû repousser la complicité de cette muse incontinente, peut-être son premier tort fut-il de vouloir affubler de musique une œuvre qui n'en avait nul besoin manifeste, au contraire ; car, dans la collection des *Comédies et Proverbes*, il n'en est guère qui semble se prêter moins à un traitement de ce genre. Son intrigue, essentiellement psychologique, tient tout entière en des dialogues souvent longs, dont il importe de ne pas perdre un mot. Qu'on en supprime ou écourte à l'excès les discussions de subtilité incompatible avec une transposition sonore, et il ne reste plus grand chose. Camille et Perdican deviennent aisément des pantins d'opéra-comique. Les librettistes, par surcroît, ont retranché Bridaine, fait de Maître Blazius un goujat et de Rosette une petite dinde. Intrinsèquement, l'art de M. Pierné est d'une honorabilité indiscutable, correct, habile et même élégant à sa manière, qui est celle d'un bon musicien à la Saint-Saëns, pourvu d'un métier excellent, mais en retard d'un demi-siècle au moins. Le résultat ici est une inspiration un peu quelconque, destinée au travail thématique, une harmonie banale, une instrumentation terne, sèche ou bruyante. Cette musique coulante et superficielle n'émeut pas plus qu'elle n'intéresse, et il est curieux qu'un artiste, qui comprend et interprète incomparablement au concert les plus avancés de nos jeunes, s'atteste un producteur aussi réactionnaire. Interprétation et mise en scène furent ce qu'elles sont d'habitude en l'endroit, et sans doute une fois de plus les auteurs doivent-ils une belle chandelle au plus adroit des directeurs.

§

Notre Académie Nationale de Musique et de Danse paraît avoir

escompté un succès de recettes en montant **la Damnation de Faust** et ce n'est pas le moins piquant de l'aventure que de voir aujourd'hui Berlioz employé à faire de l'argent à l'Opéra. On a suffisamment protesté contre cette transplantation arbitraire du concert à la scène pour qu'il ne soit superflu d'insister. Il est évident que *la Damnation* ne fut pas composée pour le théâtre et qu'elle n'y est point à sa place. Mais qui sait si, de son vivant, Berlioz n'eût pas été enchanté de l'aubaine, même au prix de quelques retouches ou raccords ? A vrai dire, il aurait été là pour les effectuer à sa guise, et c'est peut-être au fond le seul point délicat. En somme, le style de *la Damnation* est fort loin d'une immaculée pureté symphonique. L'œuvre appartient à un genre bâtard, ostensiblement composite, que Berlioz inventa peut-être par nécessité, et où l'élément dramatique est plutôt prépondérant. En y réfléchissant, il apparaît certes aussi admissible de jouer *la Damnation* au théâtre que la *Tétralogie* au concert. L'un n'est ni plus ni moins licite que l'autre et tout dépend, en fin de compte, de la façon dont on s'y prend. Il semble que l'opération ait été menée cette fois avec plus de tact que jadis au Théâtre Sarah Bernhart, ce qui d'ailleurs n'était pas difficile. Sans doute, le programme de l'Opéra reproduisait, avec la photographie de M. Raoul Gunsbourg, l'inénarrable élucubration du metteur en scène monégasque, mais la réalisation scénique s'en écartait sensiblement. Faust n'était point assis « dans un pavillon-véranda au milieu de ses livres » et en face d'une « tête de squelette », et, si *la Course à l'abîme* fut ratée, du moins nous épargna-t-on l'eau de la concession municipale et son fracas. Les attitudes et évolutions des acteurs sont généralement à l'Opéra d'une telle gaucherie qu'on remarquait le plus souvent à peine que c'était d'une adaptation qu'il s'agissait, et, enclin à quelque indulgence en l'ingrate occasion, on se sentait plutôt moins gêné même qu'à l'ordinaire de l'artificiel propre à la maison. On avait l'impression d'un conte musical illustré de tableaux vivants. Les décors, empruntés la plupart à d'autres ouvrages, faisaient au demeurant très bon effet. Le dernier à la Mantegna a droit aux plus sincères compliments, et les électriciens se sont quelquefois distingués. Toutes réserves posées pour le principe, il vaut peut-être encore mieux tout de même qu'on entende à l'Opéra cette musique-là que bien d'autres. Elle n'y résonnait d'ailleurs pas mal du tout, eu égard à la dangereuse acoustique du local, et on ne peut que souhaiter à Berlioz au théâtre un succès qui induise enfin M. Albert Carré à nous donner *Benvenuto Cellini*.

§

Grâce à la suppression de la répétition générale due à la tardive arrivée des décors, je n'ai connu, des ballets russes en représentations

à l'Opéra, que **Giselle** qui s'avère à coup sûr d'un slavisme fort discutable. Au surplus, j'avoue volontiers qu'un arrangement chorégraphique du *Carnaval* de Schumann et de *Shéhérazade* de Rimsky-Korsakof me tentait assez peu, et m'apparaît encore moins justifiable peut-être que le travestissement de *la Damnation*. La musique d'Adolphe Adam nous reporte aux pires moments de notre art national, mais on est certes plus déconcerté par sa banalité somnifère que par sa puérilité. A citer toutefois, au second acte de *Giselle*, le plaisant incident d'une fugue véritablement désarmante en un instant tragique, par le sérieux de son falot développement couronné de son thème en une « augmentation » du plus hilarant effet. Mais nos amis et alliés n'avaient trop évidemment d'autre intention que d'offrir à nos bravos le talent de leurs ballerines. Ce talent est vraiment d'une grâce la plus savoureuse et d'une élégance suprême chez les protagonistes des deux sexes. Si, dans l'ensemble et techniquement parlant, cette danse apparaît peut-être un tantinet « en dedans », les choryphées et les quadrilles ne se permettent pas ici comme chez nous des demi-pointes, et les pas qui leur sont assignés, d'une simplicité extrême, concourent impeccablement à des figures et groupements les mieux réglés. C'est un spectacle harmonieux où notre Opéra subventionné pourrait certes beaucoup apprendre et qui ferait l'absolue joie des yeux si l'art de Terpsichore ne semblait décidément incompatible avec les séductions de Vénus callimaste, si j'ose m'exprimer ainsi. Ces visites périodiques, auxquelles nous dûmes récemment *Boris Godounoff*, n'en constituent pas moins une entreprise des plus sympathiques et intéressantes à tous égards.

§

Après les espérances qu'elle avait suscitées, les cinq concerts de la **Société musicale indépendante** n'ont pas été sans provoquer quelque déception. Les révélations y furent plutôt rares. On y entendit beaucoup d'œuvres des membres de son Comité, mais fort peu de choses qui n'eussent été accueillies d'emblée à la scholiste *Nationale*, où ne fut oncques méprisé le talent de MM. Fauré, Kœchlin, Caplet, Aubert, Roger Ducasse et Florent Schmitt, lequel en fait encore partie ; et on ne pensait guère qu'il fallût fonder une société nouvelle pour y jouer du Galeotti et, par deux fois, de l'Enesco, ou produire M. Reynaldo Hahn en qualité de chef d'orchestre. En dépit de son éclectisme proclamé, on ne s'attendait assurément pas à voir l'*Indépendante* à ses débuts patronner les tendances représentées par ces compositeurs plus ou moins arrivés, et la virtuosité des lauréates de la classe de harpe du Conservatoire a malgré tout plutôt moins d'intérêt musical que les exercices contrapunctiques des bons élèves de la rue Saint-Jacques. Il semble qu'un malentendu ait

présidé à l'organisation de cette *S. M. I.*, qui devait ressusciter pour nous la véritable *Nationale* d'antan. Au lieu de l'affirmer comme une entreprise purement artistique, un cercle musical un peu fermé où on dût se trouver entre gens de culture avertie, on l'a lancée comme un emprunt russe ou un ténor italien retour d'Amérique, cherchant plutôt la quantité que la qualité de l'auditoire. Je sais bien que, pour vivre, il fallait attirer des sociétaires, mais les procédés ont parfois dépassé la mesure. On peut lire un beau jour, en certain quotidien, une interview frisant le haut comique. Quoique par occasion éditeur de musique, l'impresario n'eût évidemment pas mal fait de ne point risquer sa compétence en des sentiers à elle aussi peu familiers et de se confiner dans le domaine pratique, sur le terrain des questions tout bonnement matérielles où il a déployé d'ailleurs une activité souvent méritoire. Chacun sa place et son métier, et les vaches seront bien gardées, dit le proverbe. La *S. M. I.* n'aurait certes rien à gagner à être matomorphosée en *A. Z. M.* D'autre part, il ne paraît pas non plus que la présidence effective de M. Gabriel Fauré doive être favorable à une société « indépendante », et il est permis de craindre au contraire qu'elle y puisse avoir les mêmes inconvénients que la plénipotence de M. Vincent d'Indy à la *Nationale*. Notre art ne peut retirer que dommage de la formation de clans, dégénérant bientôt en petites chapelles. Le Conservatoire et la *Schola* sont des écoles ; qu'ils restent des écoles, émules plutôt que rivales, mais dont l'influence ou l'action s'arrête aux examens de sortie et respecte désormais l'entière liberté de leurs ex-disciples. Il serait désastreux que notre musique fût quasiment « universitarisée » à perpète, à la remorque de deux Sorbonnes concurrentes sous les espèces d'une classe Fauré et d'une classe d'Indy en présence. Sans compter que l'indépendance est à priori plus commode à la jeunesse. Lorsque Saint-Saëns créa la *Nationale* avec Bussine, en 1871, il jouissait de trente-six printemps ; âge heureux dont M. Fauré n'a pas moins que M. d'Indy franchi l'étape. Ni éditeur barnum, ni pontifes, chefs d'école ou d'établissements, mais des jeunes de tous les partis et de toutes tendances, de purs artistes désintéressés et enthousiastes, libres d'attaches officielles ou officieuses autant que de préjugés, s'il est possible ; c'est ce qu'il faut souhaiter à la *Société musicale indépendante* afin qu'elle mérite vraiment la noble appellation qu'elle a choisie. Et alors on y excuserait plus volontiers quelques inexpériences spéciales. Car on ne peut dissimuler qu'il est des points où le Conservatoire ne saurait soutenir la comparaison avec la *Schola*. C'est à celle-ci que revient le pompon pour la culture, par exemple, tandis que rue Bergère, au fond, cela n'a pas beaucoup changé depuis M. Théodore Dubois. Au delà des classiques dûment consacrés de la fin du XVIII[e] siècle, en y joignant un peu de Bach, les Conservato-

riaux sont à peu près perdus comme dans une forêt vierge et obscure et si, conformément à son programme, l'*Indépendante* a fait une intéressante excursion dans le passé, c'est grâce à l'érudition dont se double le délicieux talent de Mme Wanda Landowska. En dehors de Grieg et des Russes, on n'a pas l'air non plus très fixé à la *S. M. I.* sur ce qui s'est passé à l'étranger depuis Wagner dans la musique et sur ce qu'il y advient actuellement. C'est, il faut l'espérer, le petit bonheur des contingences qui nous valut un *Væ Victis* de M. E. de Morawski dont, durant quarante-cinq éternelles minutes, nous nous pûmes convaincre que la jeune Pologne connaît *les Maîtres-Chanteurs* et Richard Strauss, mais ignore le prix du temps. Incomparablement plus original fut ce qui nous vint de Hongrie. Par malheur, on le présenta assez maladroitement. M. Zoltan Kodaly est un des musiciens les plus hardis et les moins chargés d'ans de l'école maggyare, et ces *Six Pièces* pour piano sont peut-être ce qu'il a produit de plus juvénilement téméraire. Il eût été bon d'en prévenir par quelque allocution ou notice explicatives. Par ailleurs, il s'agissait là d'un ouvrage assez analogue aux *Papillons* ou au *Carnaval* de Schumann. Une exécution plus intime eût sans doute été plus propice à ces brèves compositions, de quoi précisément les dimensions dénoncent le véritable caractère d'improvisations humoristiques et justifient la fantaisie un peu échevelée. Dans la vastitude de la salle Gaveau, aggravée par un exécrable instrument, le public à première audition en parut vivement déconcerté, interloqué ou goguenard aux rubatos tziganes, indifférent aux recherches de rythmes amusants ou bizarres autant qu'au ragoût imprévu d'harmonies étrangement debussystes. On n'en applaudit pas moins chaleureusement Theodor Szanto, qui montra dans l'ingrate occurrence un sang-froid aussi admirable que le talent dont il servit l'œuvre de son compatriote.

L'unique Français inconnu dévoilé fut M. Maurice Delage, et peut-être justifierait-il à lui seul la protestation d'où naquit l'*Indépendante*. Ses *Trois Mélodies* et son étude symphonique, *Conté par la mer*, apparaissent évidemment l'œuvre d'un « jeune » en train de dégager sa personnalité d'influences devancières et éducatrices auxquelles, où et quand ce soit, n'échappe et n'échappa jamais nul artiste, car on procède toujours de quelqu'un. Mais, parmi les mieux doués des plus « jeunes », il en est certes peu qui s'accusent aussi délibérément procéder du plus avancé debussysme, et dont, avec une pareille aisance et sécurité, la sensibilité harmonique semble parler ainsi spontanément son naturel idiome pour entonner l'audacieuse chanson de l'avenir. Ces *Trois Mélodies* sont le gage des plus rares promesses et il est malaisé de concevoir que *Conté par la mer* ait été recalé l'an dernier par le comité de la *Nationale*. En revanche,

a *Pastorale* pour orgue de M. Roger Ducasse y eût récolté sans doute une unanimité de boules blanches, en démontrant que le verbe polyphoner se conjugue au Conservatoire aussi imperturbablement qu'à la *Schola*. Si *la Chanson d'Eve* de M. Gabriel Fauré manquait par trop de la fraîcheur inaccessible à la seconde ou troisième mouture d'un art dont la subtilité un peu désuète semble se refuser à quelque évolution, la cohorte des satellites du Maître attestait une impressionnante vitalité de notre art musical avec MM. Caplet, Charles Kœchlin, Louis Aubert et Raoul Bardac. Un des plus précieux attraits des concerts de la *S. M. I.* fut l'exécution par Claude Debussy en personne de quatre des *Douze Préludes* pour piano qu'il vient de publier. Jamais je n'avais peut-être aussi fortement éprouvé cette impression de « musique pure » qui, depuis bien longtemps, évoque irrésistiblement pour moi Mozart lorsque j'entends du Debussy. L'auteur ici a souligné ce caractère en reléguant à la fin de chacune de ces compositions le titre imaginé par sa fantaisie de poète ; et cela est significatif, en effet. Il y a là d'abord de la musique et, si le reste ajoute quelque chose, ce ne peut être à sa beauté. Non moins savoureuse et purement musicale est celle de *Ma Mère l'Oye* de Maurice Ravel. C'est l'intitulé collectif de cinq petits morceaux de piano à quatre mains, dont les contes de fées fournirent le prétexte, et dans ces œuvrettes exquises dédiées aux commençants, l'originalité du musicien n'est pas moins frappante, incisive qu'ailleurs, si sa maîtrise moins à l'aise en cette simplicité voulue, si fort inaccoutumée chez lui. *La Pavane de la Belle au Bois-Dormant*, *Petit Poucet*, *Laideronnette impératrice des Pagodes*, *les Entretiens de la Belle et de la Bête*, *le Jardin Féerique* seront assurément la joie quiète des enfants, harmonieusement initiés aux mystères d'un clément ravelisme, mais ils feront par la même occasion le délicat plaisir des parents mélomanes. Enfin j'ai gardé pour la fin M. Florent Schmitt et ses ouvrages, parce qu'il semblerait aisément occuper une place un peu à part parmi nos jeunes musiciens les meilleurs. Il en est le plus fécond et le seul au sujet duquel on ne soit pas tenté d'abuser du qualificatif « exquis », ce qui n'est pas un mince éloge, à mon très humble avis, dans l'état de notre musique. Avec lui, on a pour le moins la sensation de la force, sinon toujours de la puissance. *L'Indépendante* nous fit entendre son *Psaume XLVI*, qu'en Allemagne on saluerait probablement de « colossal ». J'avoue pourtant lui préférer musicalement le prélude de *Salomé* que M. F. Schmitt confia à la *Nationale*. Ce sont deux œuvres vigoureuses et remarquables à bien des égards. J'ai dit ici à propos de son beau *Quintette* mon regret que l'harmonie du compositeur s'attardât volontiers à *Tristan*. Par contre, il est un art où M. Florent Schmitt n'a guère à

redouter les plus modernistes rivaux ; c'est celui du maniement des timbres. Nulle orchestration n'est plus neuve et plus originale que la sienne comme, pour le surplus, d'ailleurs, nulle musicalité n'est plus profondément spontanée. Bref, il semble bien que ce musicien-là soit quelqu'un et, malgré les réserves susdites, qu'on puisse beaucoup espérer de l'évolution d'un artiste aussi sincère, doué d'une aussi robuste fécondité. Ses pareils, en somme, ne courent pas nos rues musicales.

§

Ayant entretenu par deux fois les lecteurs du *Mercure* de la Salomé de Richard Strauss, je ne saurais guère y revenir longuement sans redites. Pour qui connaît la partition de cette œuvre extraordinaire, l'intérêt, mitigé de quelque appréhension, allait peut-être surtout au traitement à elle réservé chez nous. L'aveuglante bonne volonté de notre Académie nationale de Musique et de Danse aboutit à un assez beau décor aussi mal éclairé que possible, à une mise en scène dont l'habituelle maladresse était obstinément indifférente aux plus formelles prescriptions du dramaturge, enfin à une exécution orchestrale excellente, quoique peut-être un peu trop réfractaire à quelque emballement. Au fond, si notre Opéra a fait visiblement de son mieux et même çà et là mérité certains compliments, ce fut sans doute ici pour lui une fière chance d'avoir à sa disposition Mlle Mary Garden. Les tenants de la tradition Gustave Moreau-Flaubert pourront discuter l'interprétation de Mlle Garden, mais non l'intelligence et l'insoupçonnable variété de son merveilleux talent de tragédienne. Dédaignant les poncifs consacrés, elle a imaginé et incarné pour nous une Salomé d'un vivant réalisme, aux gestes de danseuse ingénuement perverse, au corps ondulant, disloqué, secoué de spasmes hystériques, et dont l'apparition troublante semblait comme émanée du tréfonds de l'œuvre sonore. Certes, c'est bien la Salomé rêvée, sinon peut-être tout à fait par Wilde le littérateur, du moins par le musicien Richard Strauss. La création est profondément originale, saisissante entre toutes, et Mlle Garden y sera désormais aussi inoubliable que sous les traits de l'inoubliée Mélisande. Malgré l'appoint de cet incomparable concours, la réalisation de *Salomé* par l'Opéra demeura trop peu homogène, trop parsemée d'accrocs, d'imperfections choquantes, pour qu'on puisse attribuer à l'horreur du drame la poignante impression ressentie. Cet émoi, presque inouï, incoërcible, quoique si différent de ceux dont nous dûmes les joies à Wagner, n'était évidemment ici que d'ordre à bien peu près exclusivement musical. En songeant à l'intrinsèque qualité qu'à l'examen trahit cette musique, à ses tares de teutonisme congénital et de polyphonisme indélébile, à ses inégalités, ses laideurs et ses brutalités extravagantes, on est ac-

culé, quoi qu'on veuille, à des réflexions singulières, où l'objectivisme esthétique est soumis à la plus rude épreuve. N'est-il aucune loi du Beau qui ne puisse être impunément violée par le génie, et ne ratiocinons-nous pas irrémédiablement à cet égard sur des billevisées conventionnelles? La beauté artistique serait-elle à ce point d'essence subjective, qu'elle n'ait éventuellement d'autre mesure et préalable condition que la personnalité du créateur? La musique, née de l'empirisme, a grandi dans la scolastique et les systématisations artificielles qui de tout temps ont entravé son évolution sensorielle et dont elle s'émancipe à peine. Nul doute que, comme pour bien des choses ailleurs, l'avenir ne soit ici l'anarchie individualiste. Personne n'est encore allé si loin dans cette voie que Richard Strauss, malgré le détriment de son éducation première. Il n'a pas seulement de celle-ci renié les formules, détraqué rageusement la syntaxe à lui inoculée, mais il s'est affranchi de tout dogme esthético-quelconque jusqu'à ne se soucier ni du beau ni du laid pour être délibérément soi. Il a eu le courage d'être soi sans fard ni précaution la moindre, de se livrer tel quel et tout entier sans peur du ridicule ou préoccupation de la critique, et c'est cette individualité arbitraire, orgueilleuse, brutale qui, dans *Salomé*, nous dompte et nous terrasse; nous laissant augurer, pantelants, que la beauté de l'art est innombrable, et la « puissance » un de ses plus sublimes aspects, de quoi parfois qu'elle soit faite. Nos musiciens français, qui certes la feraient de tout autre matière, ne devraient pas manquer une seule des représentations de *Salomé*.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DU MIDI

La Genèse : traduction en provençal, par Frédéric Mistral (Paris, Honoré Champion, 1910) — L'origine du mot « félibre ». — Les fêtes de Sceaux. — *Hymne à la Provence*, par M. Pierre Grasset (à Paris, chez l'auteur).

Depuis longtemps, Mistral donnait, chaque année, dans l'*Armana Prouvençau*, des chapitres de la Genèse, traduite en provençal. Cette traduction, aujourd'hui complète, vient de paraître, sous ce titre : **La Genési**, *traducho en prouvençau per Frederi Mistral, eme lou latin de la Vulgato vis à vis e lou francès en dessouto per J. J. Brousson.*

C'est la première version qui soit faite de la Genèse en provençal moderne et, grâce au texte de la *Vulgate*, on peut voir que Mistral a serré de très près le latin de saint Jérome. On peut en outre se rendre compte que, comme le dit Mistral dans son Avant-propos : « Le style simple de l'Ecriture Sainte, comparé au langage de nos paysans, montre, mieux que rien autre, la directe parenté du latin populaire avec le parler familier de la *Provincia Romana*, encore si

vivant dans les campagnes. » Beaucoup mieux que le français, le provençal, en effet, permet de traduire le latin mot à mot et de conserver la cadence des phrases.

Mistral, d'autre part, s'est efforcé de n'employer que des mots d'un usage courant, de sorte que sa traduction peut être comprise des paysans, en même temps qu'elle constitue un monument durable de prose provençale.

Au début de son *Avant-Propos*, le poète nous déclare que c'est la grande similitude de la vie biblique et de sa langue pastorale avec celles des pâtres et gardians de Provence qui lui a donné l'idée de traduire en provençal le livre de la Genèse.

La similitude de la vie, qui va s'atténuant tous les jours, Mistral nous en a laissé quelques exemples éclatants dans *Mireille*.

Quant à la similitude de la langue, elle est plus incertaine, puisque le texte provençal n'est qu'une traduction au second degré de l'original hébraïque. Cependant, Mistral a raison quand même de rapprocher le parler des pâtres de la Crau de celui des pasteurs des plaines de Mamré. Il suffit d'ouvrir au hasard son volume pour voir que son provençal est plus rustique que le latin de saint Jérôme et plus près sans doute de la vérité biblique :

Se levé dounc Abraham de matin e, prénent de pan éme un ouire d'aigo, lou ié bouté sus l'espalo à-n-Agar, i-é baié soun drole e' m'aco la bandigué...

Partout, c'est la même fidélité et la même ampleur familière.

§

A la Genèse se rattache, comme on va le voir, **l'origine du mot « félibre »**, sur laquelle on hésite depuis plus de cinquante ans.

L'étymologie du mot *félibre*, nous dit M. Paul Mariéton, dans une note de sa *Terre Provençale*, a été souvent discutée. Mistral l'a tiré d'un cantique sur les Sept Douleurs de la Vierge : Elle trouve Jésus disputant dans le temple avec « *li set felibre de la lei* », les sept docteurs de la loi. On a fait venir ce mot du bas latin *fellibris* (*alumnus*, disciple, nourrisson) ; du grec φιλαβρος, ami du beau ; de φιλεβραιος hébraïsant (en 1854 on disait aussi *filibre*) . M. Podhorsky me signale, d'après le dictionnaire irlandais d'O'Reilly, le mot composé *faliber* : *fali*, chantre, et *par* (identique à *ber*), roi.

A ces étymologies, on pourrait en joindre beaucoup d'autres, ni plus ni moins fantaisistes, par exemple celle donnée par un certain maire marseillais, dans un banquet : *fè de libre* (vous faites des livres), ou encore celle avancée par le cardinal Merry del Val dans une lettre récente à Mistral : *filius ecclesiæ*.

Voici comment, dans ses *Mémoires*, Mistral nous raconte la réu-

nion au château de Fontségugne, dans laquelle il proposa à ses amis l'adoption du mot *félibre :*

... Les Sept de Font-Segugne délibérèrent, unanimes, de faire bande à part et, prenant le but en main, de le jeter où ils voulaient.

— Seulement, observa Glaup, puisque nous faisons corps neuf, il nous faut un nom nouveau. Car entre rimeurs, vous le voyez, bien qu'ils ne trouvent rien du tout, ils se disent tous *trouvères*, d'autre part, il y a aussi le mot de *troubadour*. Mais, usité pour désigner les poètes d'une époque, ce nom est décati par l'abus qu'on en a fait. Et, à renouveau, enseigne nouvelle !

Je pris alors la parole.

— Mes amis, dis-je, à Maillane, il existe, dans le peuple, un vieux récitatif qui s'est transmis de bouche en bouche et qui contient, je crois, le mot prédestiné.

Et je commençai :

... « La quatrième douleur que je souffris pour vous, — ô mon fils précieux, — c'est quand je vous perdis, — que de trois jours, trois nuits, je ne vous trouvai plus, — car vous étiez dans le temple, — où vous vous disputiez, avec les scribes de la loi, — avec les sept *félibres* de la Loi. »

— Les sept félibres de la loi, mais c'est nous autres, s'écria la tablée. Va pour *félibre*.

Et Glaup, ayant versé dans les verres taillés une bouteille de châteauneuf qui avait sept ans de cave, dit solennellement :

— A la santé des félibres !

Il m'en coûte d'interrompre la prose fleurie du maître. Mais c'est ici que la philologie reprend ses droits. Mistral ne rapportait sans doute que de mémoire le *Cantique des Sept Douleurs*, car son texte, *qu'on a retrouvé depuis*, ne porte pas :

Eme lei set felibre de la Lei
(*Avec les sept félibres de la Loi*)

Mais :

Eme lou Sepher, libre de la Lei
(*Avec le Sepher, livre de la Loi*).

Or, les Kabbalistes et les Hagiographes désignent sous le nom de *Sepher* (*Sepher iecirah*, ou *Sepher Bereschit*) le livre de la *Genèse*.

Rien d'étonnant, d'autre part, à ce que ce mot hébreu se rencontre dans un cantique provençal, les Juifs du Comtat et du Languedoc ayant laissé un grand nombre de compositions hébraïco-provençales et plusieurs de leurs expressions se retrouvant dans des Noëls et des chansons populaires.

Ainsi, selon toute probabilité, *félibre* vient d'une curieuse erreur, sur laquelle les félibres ont mieux aimé, jusqu'ici, faire le moins de bruit possible. Il était d'autant plus intéressant de la signaler.

§

Par suite de querelles intestines, dont je me garderai bien de dire un mot, nous avons eu, cette année, deux **Fêtes Félibréennes à Sceaux**. Les félibres habitant Paris se sont en effet scindés en deux sociétés rivales : *la Sociétéoccitane les Félibres* et *la Société des Félibres de Paris*, chacune prétendant monopoliser l'action méridionale à Paris et célébrer à sa façon la traditionnelle cérémonie de Sceaux.

La première, la Société Occitane, se rendit, sous une pluie battante, dans le jardinet de l'église de Sceaux, où sont rangés, dans la verdure, les bustes de Florian, d'Aubanel, de Paul Arène et de Sextius Michel. Sur la demande expresse des organisateurs, il n'y avait eu, à la gare, aucune réception officielle, pas de pompiers, pas de musique, et M. Paul Mariéton, président de la Société, prenant la parole, expliqua que « l'intimité de cette réunion était conforme à l'esprit qui inspira nos premiers pèlerinages de Sceaux ».

Il ajouta :

Après trente ans de prouesses bruyantes, un peu mêlées, qu'on a beaucoup raillées, naturellement, et dont il faut pourtant reconnaître que plusieurs ont laissé des traces durables,— tels nos voyages félibréens et cigaliers en Provence et en Aquitaine, et surtout notre restitution du Théâtre Antique d'Orange, — nous avons le besoin de nous recueillir, de nous resserrer, de faire œuvre uniquement félibréenne entre lettrés et artistes purs. C'est ce sentiment qui avait déjà suscité une intéressante « école félibréenne » de Paris, voilà quinze ans. Et nous voici de nouveau ramenés aux jours évangéliques du félibrige parisien de 1879, prêts encore une fois à un sérieux apostolat.

Puis, M. Paul Mariéton fit un bel éloge de Paul Arène, «l'idéal du félibre de Paris », et annonça la publication prochaine des vers provençaux épars de ce dernier.

Un banquet suivit où MM. Raoul Gineste, Adrien Frissant, Ernest Gaubert, Henri Dagan, de Villeneuve, etc., récitèrent des vers et l'on revint à la gare en traversant le parc trempé de pluie.

Quelques jours après, la Société des Félibres de Paris vint, à son tour, à Sceaux. Il y eut pluie encore, mais, cette fois, la fanfare municipale précédait le cortège dans lequel figuraient maints personnages : délégués du président de la République et des ministres, membres de l'association Gambettiste, représentants des ambassades d'Italie, d'Espagne, de Portugal et de Grèce, etc. On inaugura un buste à Deluns-Montaud, on prononça d'innombrables discours, on tint une séance de jeux floraux et une cour d'Amour dans la halle du Marché, on banqueta et on esquissa même une farandole dans le parc.

La présidence de ces fêtes avait été offerte à M. Jules Bois, qui avait voulu leur donner une signification nouvelle en y conviant les

représentants des principales nations latines. Les rapports du félibrige avec l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Roumanie sont nombreux et c'est une idée de M. Maurice Faure que le provençal pourrait servir aux pays latins de langage commun. M. Jules Bois, dans son discours, a fait ressortir ce caractère international du félibrige et il a tracé, en passant, ce portrait de Mistral :

De nos jours, les talents sont nombreux, divers, épars, peu durables. Ils se succèdent les uns aux autres, comme les feuilles que balaie le vent d'automne. La race sereine des Titans, dont le prince fut Gœthe et dont le dernier sera sans doute Mistral, va s'éteignant. Ils étaient profondément enracinés à leur terre natale, cependant, ils exprimaient les sentiments éternels en lesquels communie toujours l'humanité. Et ils étaient familiers, simples, dénués de morgue et de snobisme, quoique défendus par une magnifique fierté bienveillante. Ils savaient vivre chez eux, se développer dans le recueillement et la méditation ; lorsque leur parole retentissait, elle avait des échos dans le monde entier. Oui, je le crains, Mistral est le dernier de cette race de bons géants.

Pour tout Français, Mistral reste un magnifique exemple ; pour un provençal comme moi, il est le premier initiateur. Les liens de la petite patrie m'inféodent à lui ; ils sont plus étroits que les liens de la grande. On se comprend mieux quand on a regardé les mêmes horizons et qu'on a aimé sous le même ciel. Enfants, nous avions déjà pour guide celui dont la gloire, le génie et la vertu, tout voisins quoique planant si haut au-dessus de nos têtes, nous illuminaient et nous réconfortaient.

Mistral ! « ce nom beau comme un surnom », a dit Barbey d'Aurevilly. Nom symbolique, en effet. Le mistral, cette méridionale tempête, garde de la mer le parfum du large et sur le rivage aux pins qu'il traverse, une résineuse musicalité ; de même le poète de Maillane apporte dans ses chants un souffle d'infini et, en même temps, une harmonie toute locale. Il a idéalisé et immortalisé, avant même que nous vinssions au monde, nos émotions et nos visions. Mireille, Nerto, Calendau ont été, pour nous, comme des bibles d'art, des poèmes, plus que nationaux, familiaux pour ainsi dire, écrits dans la langue chantante que le peuple parlait autour de nous et que nous n'avons pu oublier quoique nous ne l'ayons jamais apprise.

Mistral a été encore notre maître par la dignité de sa vie, par ce goût de la nature et de l'âme qui triomphe aujourd'hui avec la jeune école, et dont il a été l'annonciateur. C'est notre Dante. Les Florentins ne peuvent lire « la Divine comédie » sans que frémissent leurs fibres les plus secrètes, les plus profondes. Les Provençaux ne peuvent ouvrir un livre de Mistral sans un frisson en quelque sorte sacré. C'est un maître et c'est un père. Ses vers se confondent avec les premières légendes où notre âme s'éveilla. Il fait partie de nous-mêmes. Il est une cime de notre conscience.

§

M. Pierre Grasset, qui s'est déjà signalé par deux romans, vient de publier un **Hymne à la Provence**, où je retrouve son lyrisme descriptif et sa prose éloquente.

C'est, en raccourci, toute l'histoire de la Provence que M. Pierre Grasset nous présente dans cette série de tableaux ardents où il nous la montre comme une belle fille aimée, violée, saccagée par les Grecs, les Romains, les Barbares, les Sarrasins, les Français... Ecoutons le poète quand il se demande ce qui serait advenu si Simon de Montfort n'avait pas vaincu :

Un vertige me prend à rêver aux origines obscures des peuples. Il ne faut pas s'enfermer dans cette rêverie stérile, mais j'ai bien le droit de m'abandonner à elle un instant. Je songe à ce moment où Montfort, Satan aux mains écarlates, écrasa la civilisation naissante ; à ce moment pathétique où ton génie perdit ses chances de dominer le monde, où, d'un seul coup, bascula tout un système de forces, où les Destins furent changés !

Il ne manque à cet *Hymne* que d'être en vers.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

Friedrich Nietzsche : *Philologica*, vol. I. ; Leipzig, Alfred Kroener, M. 9. — *Nietzsches Werke und das Nietzsche-Archiv* ; Leipzig, ib. id. — Memento.

Philologica. — Les travaux philologiques de Frédéric Nietzsche, publiés pendant qu'il était étudiant à Leipzig ou professeur à Bâle, se trouvaient jusqu'à présent éparpillés dans différentes revues spéciales. On n'avait recueilli dans la grande édition de ses *Œuvres complètes* que ce qui pouvait présenter un intérêt philosophique ou littéraire : le discours sur Homère, prononcé à Bâle au moment où Nietzsche prit possession de sa chaire à l'Université (28 mai 1869), les fragments d'un ouvrage sur les Héros d'Homère et cet autre fragment relatif à la *Philosophie pendant la période tragique de la Grèce*. Mais Nietzsche avait conservé tous ses cahiers de cours, où se trouvent réunies, soit en simples ébauches, soit entièrement rédigées, toutes ses leçons de Bâle. On comprend l'intérêt que peut avoir pour la postérité la publication de ces nombreux manuscrits. Aussi, dès la fondation du *Nietzsche-Archiv*, fut-il question de rendre accessibles au public les œuvres philologiques de l'auteur de *Zarathoustra*.

Mais il fallait aller d'abord au plus pressé. La mise à jour des manuscrits philosophiques de Nietzsche a pris une quinzaine d'années et ce n'est qu'aujourd'hui que l'on peut considérer ce travail comme achevé. *Ecce homo* a vu le jour l'année dernière et un volume de fragments qui complétera *la Volonté de Puissance* nous est promis pour très prochainement.

Mme Foerster-Nietzsche, la dévouée sœur du philosophe, a donc pu songer à faire classer également les écrits philologiques restés inédits jusqu'ici. Elle a confié ce travail à M. Ernest Holzer, qui, pour le

compte du *Nietzsche-Archiv*, avait déjà mis à jour plusieurs autres volumes posthumes et s'était parfaitement acquitté de cette tâche. Le premier volume des *Philologica*, qui en nécessiteront trois, vient de paraître, formant le dix-septième volume de la grande édition in-8° des *Œuvres complètes*. Il renferme tout d'abord les travaux de jeunesse de Nietzsche que le jeune savant faisait paraître dans le *Rheinisches Museum für Philologie* sous les auspices de son maître Ritschl, travaux patients et savants, consacrés à Théognis, à Diogène Laërte et aux lyriques grecs, ainsi que ses comptes-rendus bibliographiques du *Literarisches Centrablatt*. Les inédits comprennent les premiers cours de Bâle, une introduction à l'étude d'*Œdipe Roi* de Sophocle et une introduction à l'étude de la philologie classique.

Il serait oiseux de se demander quelle est la valeur de Frédéric Nietzsche en tant que philologue classique. Beaucoup de recherches entreprises par le jeune savant ont été reprises depuis, complétées ou réfutées. En quarante ans la science vieillit beaucoup et la philologie classique n'échappe pas à cette fatalité. Pourtant, si l'on en croit les spécialistes, certains points de vue développés par Nietzsche peuvent passer, aujourd'hui encore, pour parfaitement orthodoxes.

Ce qui nous intéresse dans *la Théorie des couleurs* de Gœthe, c'est précisément le fait qu'elle a été conçue par Gœthe. Et les dissertations sur Diogène Laërte, si elles étaient signées d'un nom inconnu, nous seraient sans doute totalement indifférentes. Les mérites de Nietzsche philologue classique, dans l'ensemble de l'érudition humaine, sont peut-être fort peu de chose, si l'on veut bien admettre que la philologie classique, parmi les choses qui importent dans ce monde, ne tient pas tout à fait la première place. Mais : *quelle influence a eue sur Nietzsche la philologie classique* ? Voilà la question qu'il convient de se poser. Comment l'antiquité et l'étude de l'antiquité ont-elles contribué à former la géniale personnalité d'un des maîtres de la pensée contemporaine ? La lecture des *Philologica* nous aidera à le déchiffrer.

M. Ernest Holzer a fort bien saisi cette nuance, quand il a écrit dans sa préface :

> Pour la compréhension complète de l'évolution de Nietzsche, durant la décade qui commence en 1866, l'étude de ces volumes est indispensable, et, pour une grande partie de leur contenu, on compte sur ce vaste cercle de lecteurs qui s'intéresse à tout ce qui vient de Nietzsche. Mais, à vrai dire, abstraction faite de l'intérêt biographique, je n'imagine pas qu'un spécialiste puisse lire ces volumes sans y trouver des stimulants multiples, quelle que soient les contradictions qu'ils puissent éveiller en lui.

Pour ce qui touche en particulier les cours professés par Nietzsche à l'Université de Bâle et dont ce premier volume ne donne qu'une faible partie, on y trouvera une foule d'observations et de jugements

critiques qui ne sont pas indignes du Nietzsche de la meilleure époque. Il suffit de lire l'*Introduction à l'étude de la Philologie classique* dont, malheureusement, certaines parties seulement ont été rédigées, pour se rendre compte que le professeur était, alors déjà, un merveilleux éducateur.

Souhaitons que la publication des *Philologica* s'achève rapidement. Mme Fœrster-Nietzsche, dans la biographie de son frère, nous a donné un tableau des sujets qui ont été traités à Bâle. Quelques-uns d'entre eux sont d'un intérêt plus général que ce que nous trouvons dans le premier volume. Il importe beaucoup que le grand public puisse en prendre bientôt connaissance.

§

On sait que les œuvres de Nietzsche ont passé depuis quelques mois entre les mains d'un nouvel éditeur. M. Alfred Kroener, dont la bibliothèque philosophique renferme les ouvrages de Kant, de Darwin, de David Strauss, de Feuerbach, de Haeckel, de Lamarck, a acquis de la maison C. G. Naumann tous les droits sur les différentes éditions de Nietzsche. L'aspect des volumes ne sera du reste pas changé et les *Philologica* présentent la même correction typographique que l'on admirait déjà quand Nietzsche faisait imprimer lui-même ses écrits dans l'officine alors obscure de M. Naumann. A l'occasion de cette transformation, le *Nietzsche-Archiv* vient de publier une petite brochure intitulée **Nietzsches Werke und das Nietzsche-Archiv in Weimar**, où sont relatés les travaux de l'Institut nietzschéen depuis sa fondation. Cette brochure, signée par le docteur A. Oehler, président du *Nietzsche-Archiv* de Weimar et maire de Crefeld, est ornée d'une reproduction du buste du philosophe ciselé par Max Klinger.

Mme Foerster, nous l'avons déjà annoncé, a quitté la direction effective de l'institution créée par elle. Un comité directeur préside maintenant à la gestion de l'entreprise : nomination des archivistes, répartition des droits d'auteur, etc. Il est composé, sous la présidence, deja indiquée, de M. Max Heinze, conseiller intime à Leipzig (décédé depuis), de MM. : Hans Vaihinger, conseiller intime, à Halle ; le docteur Herman Gocht, à Halle ; le comte Harry Kessler, à Weimar ; le professeur Raoul Richter, à Leipzig ; le lieutenant Max Oehler, à Ostersode.

Depuis sa fondation, en 1894, le *Nietzsche-Archiv* a publié 57 volumes d'éditions diverses. Il abrite maintenant tout ce qui a pu être retrouvé de manuscrits laissés par Nietzsche et une bibliothèque considérable, tant de livres ayant appartenu au philosophe que d'ouvrages qui lui ont été consacrés depuis vingt ans.

Après l'achèvement des Œuvres philologiques de Nietzsche et la pu-

blication du volume XVIe de la grande édition, une table analytique sera publiée.

Prochainement le *Nietzsche-Archiv* décernera la première série de ses prix.

§

Memento. — Dans la *Deutsche Rundschau* (juillet), M. Paul Heyse se demande « s'il est désirable de mettre à la scène le second *Faust* de Gœthe ». Le célèbre écrivain rappelle qu'il y a seize ans, lors des fêtes de Gœthe à Weimar, il fit une conférence sur les pièces du poète et leurs rapports avec le théâtre, mais qu'il trouva un public trop favorablement disposé pour oser faire des critiques relativement à cette « problématique œuvre de vieillesse », qu'est le second *Faust*. M. Paul Heyse croit que c'est seulement l'intérêt anecdotique qui pousse les directeurs de théâtre à monter le second *Faust*, après avoir présenté au public le premier. Les bons spectateurs allemands, poussés par une curiosité légitime, veulent savoir ce que devient, dans la suite, le héros. Mais tous les truquages de la régie ne suffisent pas à rendre compréhensible une œuvre que la salle écoute du reste avec un intérêt respectueux. De nombreuses coupures sont en outre nécessaires qui mettent le désarroi à son comble. Pour conclure, l'auteur déclare qu'il y a d'autres manières d'honorer le génie de Gœthe que de s'attarder à un effort qui donnera toujours des résultats incomplets. — Le même fascicule publie l'allocution prononcée par M. Conrad Burdach, lors de l'inauguration du monument de Théodor Fontane à Berlin, ainsi qu'une étude de M. Richard M. Meyer sur Bjœrnstjerne Bjœrnson.

En tête de *Das literarische Echo* (1er juillet), M. Henri Guilbaux fait paraître un article sur « la jeune poésie française ». Il y est surtout question de littérature belge. L'auteur mentionne cependant André Spire, Jules Romains, René Arcos, Georges Duhamel, François Porché, etc. Pour conclure il affirme que « Verlaine, Nietzsche et avant tout Whitman et Verhaeren sont, pour le lyrisme du présent et de l'avenir, les grands stimulateurs. On apprend maintenant à connaître aussi un peu, en France, Dehmel, Liliencron et Johannes Schlaf; bientôt ils auront de la renommée, bientôt leur influence s'alliera à celle des autres. De même que le génie de Whitman et de Verhaeren, celui des lyriques allemands — la terre classique de la poésie lyrique et de la musique — est, pour la poésie française, un événement salutaire et inévitable ». Pour pouvoir hasarder ces singulières conclusions, M. Guilbaux s'est probablement abstenu de s'informer de l'influence de Moréas et de ses *Stances*.

Hochland (juillet) publie deux dessins inédits de Gœthe qui proviennent de la famille du comte Attems, à Feistritz, en Styrie. La tradition affirme qu'ils ont été offerts par le poète à la comtesse Christine O' Donel, née princesse de Ligne.

Un article de M. C. Kraus dans *Maerz* (15 juillet) s'intitule « Schœnebeckmesser » et s'en prend à M. Maximilien Harden, à propos de la fameuse affaire du lieutenant von Gœben. On sait que le fougueux polémiste berlinois est poursuivi pour attentat aux mœurs, pour avoir inséré dans sa *Zukunft* un article sur le drame d'Allenstein. M. Kraus lui reproche de posséder une imagination malsaine et de voir le monde à travers le trou de la serrure.

Deutsche Kunst und Dekoration (août) consacre son article de tête à l'exposition de la Sécession berlinoise. Le texte est signé Ewald Bender, les illustrations sont de Wilhelm Trübner, Vincent van Gogh, Ferdinand Hodler, Max Liebermann, Claude Monet, Max Beckmann, Max Slevogt, Louis Cornith, etc.

M. Ernest Seillères continue dans la *Revue germanique* (juillet-août) ses études sur les rapports entre Frédéric Nietzsche et Erwin Rohde. Le nouveau chapitre s'intitule « l'Emancipation d'Erwin Rohde ».

HENRI ALBERT.

LETTRES POLONAISES

Szymon Askenazy : *Ksiaze Jozef Poniatowski* (1763-1813) (*Prince Joseph Poniatowski*), 2e éd., Gebethner i Wolff.— Le même : *Lukasinski*, 2 vol., E Wende et Cº. — Le même : *Wczasy historyczne* (*Récréations d'historien*), Gebethner i Wolff. — Henryk Moscicki : *Wilnoi Warszawa w Dziadach Mickiewicza* (*Wilno et Varsovie dans le poème Dzaidy de Mickiewicz*), ibid. — Jan Kucharzewski : *Maurycy Mochnacki*, ibid.

Parmi les écrivains qui ont le plus contribué à la connaissance de l'histoire des partages de la Pologne et de la période qui suivit ces actes de violence et de trahison, M. Szymon Askenazy occupe une des places les plus en vue. Après avoir fait son droit à Varsovie, il poursuivit pendant de longues années l'étude de l'Histoire sous la direction des meilleurs savants de ce temps à l'étranger. Il en rapporta, avec une science profonde, une méthode historique moderne et rigoureuse. Ce sont surtout deux siècles, le XVIIIe et le XIXe, ou plutôt la deuxième moitié du XVIIIe et la première du XIXe, qui ont le plus attiré sa curiosité et sa pensée d'historien. C'est à l'histoire politique et diplomatique de cette époque qu'il a consacré un de ses premiers travaux, *les Deux siècles XVIIIe et XIXe*, dont la deuxième édition parut en 1903. L'agonie douloureuse de la République Polonaise, les courtes années qu'avait duré cet état éphémère qu'on appelle le Duché de Varsovie, le martyrologe du Royaume nouveau formé par le congrès de Vienne de 1815 ont trouvé en lui leur historien érudit et plein de talent. Il s'appliqua à démêler les fils tordus de cette politique qui sera toujours considérée comme une honte de l'Europe moderne, les fils des complots tramés à Berlin, à Saint-Pétersbourg et à Vienne contre un peuple affaibli par les guerres, par l'anarchie, par l'insouciance et les trahisons.

Dès la première heure, M. Askenazy a trouvé des lecteurs nombreux et enthousiastes ; ses livres, malgré leur épaisseur, n'ont pas rebuté le public. La période douloureuse de l'histoire nationale qu'il a étudiée, les secrets qu'il a arrachés aux archives jalouses des chancelleries russes, allemandes, autrichiennes, son grand talent littéraire, la maîtrise avec laquelle il a su évoquer les drames historiques et dessiner les silhouettes de leurs acteurs inoubliables, son

style nourri aux meilleures sources littéraires de l'époque du roi Stanislas-Auguste, — tout cela fit qu'en l'espace d'une quinzaine d'années il se plaça au premier rang des historiens polonais de ce temps. Mais il possède surtout une qualité qui a contribué considérablement à augmenter sa popularité et qui lui a facilité sa carrière officielle : il n'a jamais choqué les sentiments conservateurs des classes dirigeantes en Pologne. Dans la mêlée terrible qui caractérise la période des partages, il a su se frayer le chemin adroitement, en ménageant toutes ou plutôt certaines susceptibilités, en se gardant bien de blesser certaines convictions. Il a toujours été plein de déférence pour « les vieilles familles » et il garde un fonds inépuisable d'indulgence pour les criminels magnats qui ont trahi leur patrie et vendu leurs consciences. Il cache cette douteuse bonté sous le manteau d'un prétendu objectivisme scientifique qui ne connaît en l'histoire ni crimes, ni vertus et qui n'étudie que le fait. S'il a jamais été sévère, c'est plutôt vers la gauche radicale qu'il lançait les flèches de sa critique. Certes, il ne méconnaissait pas « les bonnes intentions » de certains patriotes du camp de l'abbé Kollontaï, par exemple, mais il n'hésite pas — ah, non ! — à stigmatiser leur esprit brouillon, leurs ambitions, leur caractère sujet à caution et criard.

Ce modérantisme lui a valu une récompense; il fut nommé professeur d'histoire de Pologne à la faculté de Lemberg. Il y forme de nombreux élèves qui travaillent sous sa direction à l'étude de l'histoire nationale. Il publie leurs monographies pour lesquelles il écrit des préfaces élégantes. Ces préfaces, auxquelles il joint certaines études publiées dans les revues, paraissent en volumes sous le titre de **Récréations d'Historien**.

Dans le deuxième volume de ces *Récréations*, je trouve une étude très curieuse sur la politique traditionnelle de la France envers la Pologne. Dès le XVIe siècle, la France, en lutte contre la maison des Habsbourg, soutient l'électeur de Brandebourg — ennemi avéré de la Pologne. La France ne s'est jamais départie de cette ligne politique. Choiseul, ministre de Louis XV, considérait « l'anarchie polonaise comme utile aux intérêts français ». La diplomatie française en Pologne soutenait l'action politique du grand Frédéric. Et le conseil de cabinet, réuni à Versailles presque la veille du premier partage, émit en présence du roi « l'opinion qu'il était encore très douteux que cet événement pût intéresser la France ». Cette politique irréfléchie et funeste mena directement à la perte de la Pologne, à l'avènement de la puissance de la Prusse, à l'abaissement de l'Autriche, à Sadowa et à Sedan.

On pouvait espérer que la Révolution et les triomphes de Napoléon apporteraient un changement à cette attitude de la France envers la Pologne. Au fond, il n'en fut rien. Il a fallu tout le désespoir de la

nation meurtrie et son incurable naïveté pour se fier aux belles promesses « désintéressées » du « Corse aux cheveux plats ». En réalité Napoléon considérait la Pologne comme un otage. Il en fit un objet de marchandages et un enjeu de ses combinaisons politiques.

Le **Prince Joseph Poniatowski** fut un de ceux qui jusqu'à la fin ont mis leur foi en l'étoile de Napoléon et en sa prétendue amitié pour la Pologne. Il fut aussi de ceux pour qui — comme s'exprime un autre historien, M. Jean Kucharzewski — « l'honneur des Polonais » était presque plus cher que le salut de la patrie. En général, les historiens ne furent pas très cléments pour ce « prince charmant ». On lui reprochait sa faiblesse à l'égard de son oncle, le roi Stanislas-Auguste, on lui reprochait son amour des jouissances faciles et peu avouables, surtout au moment où de graves dangers menaçaient l'indépendance et la vie même de son pays; on lui reprochait la malheureuse campagne de 1792 contre les Russes, la défaite de 1794 sous les murs de Varsovie, etc. M. Askenazy tenta, dans sa monographie consacrée à la vie et aux actes de Poniatowski, de faire l'apologie du héros de Leipsick. Sans avoir la prétention de me faire juge en la question, il faut tout de même que je constate l'inanité de la théorie de l'objectivisme historique, chère à notre auteur. Car il ne suffit pas de compulser les dossiers, de secouer l'antique poussière des archives, il faut encore *interpréter* les documents. Eh bien ! il s'ensuit de l'interprétation de M. Askenazy que le prince était un héros, homme sans tache, un Bayard moderne sans peur et sans reproche. Comme on voit, nous sommes loin ici de l'opinion qu'ont émise sur lui ses détracteurs.

La vérité — sans aucun doute — est entre ces deux opinions. Le prince Poniatowski fut un de ceux qui, par la force des circonstances, furent placés plus haut que ne le désignaient leur talent et leur caractère. On ne peut couvrir certaines de ses défaillances — telle son absence inexplicable au camp de Powonzki en face de l'ennemi — par un sourire indulgent et un geste de pardon. On ne peut fermer les yeux sur la vie tapageuse qu'il menait dans son palais de Varsovie, au moment où le pays sombrait. Et même sa mort dans les flots de l'Elster — dans le récit de M. Askenazy lui-même — apparaît plutôt comme le suicide d'un homme malade et désespéré qu'un acte de courage. Certainement, ce héros aimé des poètes et des femmes fut un honnête homme et un brave soldat, mais ce sont là des qualités qui ne suffisent pas pour être généralissime d'un pays qui combat pour son salut, ou ministre de la guerre d'un Etat qui organise sur des bases nouvelles sa défense.

Avec la défaite de Napoléon finit encore un acte de la tragédie polonaise. Le congrès de Vienne fonde le Royaume de Pologne dont il remet le sort entre les mains peu sûres de l'empereur Alexandre.

Avec ce nouveau « roi de Pologne » commence une ère de faux libéralisme qui aboutira nécessairement, fatalement, à la conjuration du 29 novembre 1830, à la guerre russo-polonaise de 1830-1831 et à l'écrasement définitif du pays par la botte de Nicolas Ier. La politique soi-disant libérale, au fond incertaine, fausse et réactionnaire de l'empereur Alexandre, l'évolution politique et sociale de l'Europe en général et de la Pologne tout particulièrement entre les années 1815-1825, font le sujet de la grande et très intéressante monographie de M. Askenazy, intitulée **Lukasinski**.

Simple gradé de l'armée polonaise, Lukasinski fut un homme brave et honnête, très intelligent, aimant profondément sa patrie, dont le salut fut pour lui « la loi suprême ». Croyant en la sincérité des intentions d'Alexandre, il fonda des sociétés mi-secrètes, mi-publiques (la Franc-maçonnerie nationale, la Société patriotique) dont les membres s'obligeaient à travailler loyalement pour le bien du pays. En faisant ainsi, il ne pensait pas commettre une action déloyale, car l'empereur Alexandre lui-même favorisait clandestinement la fondation de pareilles sociétés, aussi bien dans l'Europe occidentale que dans son propre empire, désirant agir par ce moyen sur l'opinion publique et la préparer à la politique « libérale » qui marqua le commencement de son règne. Le pauvre major de l'armée polonaise, qui ne pouvait pas être initié à tous les dessous de cette politique à double face, ne pouvait pas non plus savoir que l'empereur faisait étroitement surveiller les agissements des conspirateurs dont il semblait favoriser les efforts, pour en faire au moment opportun un instrument de provocation et d'oppression. Il paya cher sa naïveté et sa franchise. Quand un revirement complet se fut produit dans l'esprit d'Alexandre, quand la clique réactionnaire, dont le chef et l'âme damnée était le fameux sénateur Nowosiltzoff, eut repoussé des marches du trône les libéraux et le prince Adam Czartoryski avec eux, Lukasinski fut la première victime expiatoire des « erreurs » anciennes de l'empereur. Son martyre, commencé en 1823, ne finit qu'avec sa mort, en 1868. Il battit les records établis par tous les Silvio Pellico, tous les Blanqui du monde. Rien que dans les caveaux de la forteresse de Schlusselbourg il passa plus de quarante ans de sa vie. Il fut oublié dans sa geôle par ses juges et ses tortionnaires qui — à la fin — ne savaient plus eux-mêmes pour quel crime avait été condamné et retenu dans le plus grand secret ce vieillard à demi-fou.

Dans sa monographie, M. Askenazy établit pour la première fois les grandes lignes et les détails de cette histoire émouvante. Les chapitres qu'il consacre à l'histoire des sociétés clandestines et des conjurations dont fut le théâtre l'Europe au commencement du siècle passé, à l'histoire politique du Royaume de Pologne en ce

temps, à l'organisation et à l'action de la police secrète de Varsovie sont tout particulièrement impressionnants.

D'une façon magistrale il dessine les portraits de l'empereur Alexandre, ce mélange étonnant d'idées généreuses et d'instincts les plus bas, de la brute sanguinaire et très intelligente que fut le sénateur Nowosiltzoff, de cette autre brute presque sympathique que fut le grand-duc Constantin, du prince Adam Czartoryski, de tout ce menu fretin de la basse police, tous ces Schley, Mackrott, Birnbaum, etc. Sans se départir de son habituelle tactique qui lui a fait décocher quelques traits empoisonnés aux « démocrates » trop rouges à son gré, M. Askenazy a fait néanmoins dans *Lukasinski* l'œuvre d'un historien érudit et d'un écrivain de grand talent.

L'abominable activité du sénateur Nowosiltzoff et de ses comparses à **Vilno et Varsovie** est étudiée par M. Moscicki, qui s'est donné pour tâche de rechercher à quel point les faits rapportés par Mickiewicz dans la 3e partie de son célèbre poème *Dziady* correspondent à la vérité. Les recherches de M. Moscicki confirment — à quelques détails près — l'exactitude de la documentation du poète. En leurs grandes lignes, elles correspondent aussi à l'analyse de M. Askenazy. C'est seulement par les caractéristiques des principaux acteurs que les opinions des deux historiens divergent. M. Moscicki est plus sévère à l'égard du grand-duc Constantin que ne l'a été M. Askenazy.

Quelques années après le jugement de Lukasinski et de ses camarades, l'insurrection de 1830 éclata en coup de foudre. Avec le **Maurycy Mochnacki**, de M. Jan Kucharzewski, nous entrons en plein dans la période révolutionnaire. Homme ardent, politicien sagace, écrivain de premier ordre, Maurycy Mochnacki fut un des grands acteurs de ce sombre drame historique qui amena la mort politique du pays. Dans un volume de plus de 500 pages, M. Kucharzewski nous peint l'homme et son œuvre. L'homme fut prodigieux. Mort à l'âge de 30 ans, il a eu le temps d'être un tribun populaire qui a pu éprouver toute l'inconstance de l'enthousiasme des foules, il a eu le temps d'être soldat, politicien, journaliste plein de talent, d'idées et de fièvre, et d'écrire des livres qui marquent une étape dans l'évolution littéraire en Pologne. Qu'ils semblent petits à côté de lui tous ces grands meneurs et hommes de guerre et de gouvernement de l'époque, tous ces Chlopicki, Skrzynecki, Niemojowski et Lelewel, le grand historien lui-même, indécis, faibles, presque poltrons ! Avec un luxe de détails très grand, trop grand — car il y en a qui sont inutiles et d'autres qui se répètent — et avec un grand amour de son sujet, M. Kucharzewski suit pas à pas la carrière de Mochnacki dès son enfance jusqu'à sa mort en exil — et décrit les événements dont *magna pars fuit*. Son travail jette beaucoup de lumière sur la personne et les actes de ce tribun, souvent honni et

en somme si peu connu. Je regrette que la place me manque d'analyser plus minutieusement son livre.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES NÉERLANDAISES

Frederik van Eeden : *De Nachtbruid, Gedenkschriften van Vico Muralto.* Amsterdam, W. Versluys.

D'un ouvrage aussi compliqué, aussi riche d'idées que **De Nachtbruid** (la Fiancée de nuit) il ne me sera guère possible en ce petit nombre de pages d'extraire pour vous toute la substantielle moelle.

Je ne crois pas faire tort à M. Van Eeden en disant que son premier et plus grand souci n'a pas été de nous donner une œuvre d'art, ce qui n'empêche pas, du reste, que ces *Mémoires de Vico Muralto* sont devenus un des livres les plus artistiques sortis de sa plume féconde. J'entends que le roman, puisque roman il y a, ne lui a guère été qu'un prétexte à développer des idées, un peu toutes les idées mûries dans sa tête au cours des années. Et voilà indiqué ce que j'estime une faute grave dans la conception de cet ouvrage, si remarquable à plusieurs égards. Il revêt une forme artistique et cependant l'art, en tant qu'élément créateur et expression de la vie vivante, y est subordonné à la tendance, morale ou philosophique. Cela ne veut pas dire que je condamne toute tendance dans une œuvre d'art. Loin de là ! Pourvu que cette tendance en découle naturellement, mais ne soit pas préconçue, voulue d'avance. Car chaque fois qu'un auteur se dit : je m'en vais faire un drame, un roman pour prouver telle vérité, combattre telle erreur, il y a mille chances que l'ardeur créatrice, l'inspiration, la vraie, fera défaut et que le drame ou le roman nés de la sorte ne dureront qu'autant que la vérité à prouver ou l'erreur à combattre passionneront l'humanité.

Si donc je reconnais hautement la valeur artistique du livre qui nous occupe, j'ajoute que cette valeur, à part quelques traits de fine et pénétrante psychologie et quelques descriptions qui sont de petits chefs-d'œuvre du genre, réside toute dans la langue, aussi souple, aussi poétique souvent, mais plus mûre et plus solide que celle tant vantée du *Kleine Johannes* d'il y a vingt-cinq ans. On ne la trouvera, cette valeur, ni dans la composition, malgré d'assez grands frais de fantaisie, ni dans la création des personnages, de pures abstractions, non des êtres objectifs et vivants, là seulement pour servir de porte-voix ou de repoussoir à l'auteur. Somme toute, une œuvre difficile à juger, mais qui, si je ne l'admire pas outre mesure dans son ensemble, me semble offrir tant de beautés de détail que, pour ma part, j'incline volontiers à la croire viable.

Voici brièvement l'intrigue. Le jeune comte italien Vico Muralto (à qui on découvre bientôt les traits de M. van Eeden) est l'enfant d'un père libre-penseur et sceptique et d'une mère dévote catholique. Pour le soustraire à l'influence de sa mère et voulant faire seul son éducation, son père l'emmène pendant de longues années en de lointains voyages. Les résultats ne sont pas heureux. La façon brutale, entre autres, dont il initie l'adolescent, âme délicate, aux mystères de la vie sexuelle rompt en celui-ci tout sain équilibre, tellement que d'une extrémité il tombe dans l'autre, incapable de dompter les bas instincts éveillés en lui et convoitant toutes les femmes, mais croyant profaner celle qu'il aime, et l'amour même, si à son amour se mêlait le moindre désir charnel. La jeune Anglaise en a assez au bout de trois ans (admirez sa longue patience !) de ce platonique amour et épouse, au grand désespoir de son peu pratique adorateur, un robuste lieutenant de son pays. Peu après le père Muralto périt en mer en maudissant son fils qu'il voit échapper à son influence, et le jeune homme rentre en Italie chez sa mère. Celle-ci reprend sur lui assez d'empire pour lui faire épouser une fille adoptive, la froide et belle Lucia, riche et très catholique. De ce mariage date sa double vie. Le jour, aux heures de loisir que lui laissent ses hautes fonctions — il a été nommé ambassadeur à La Haye — il se voue tant bien que mal à ses devoirs de père de famille, mais ses nuits, il les passe en rêve avec la jeune Anglaise qu'il n'a pas cessé d'aimer et qui devient ainsi sa *Fiancée de nuit*, jusqu'à ce que, dans un de ces rêves, celle-ci lui apparaît sous d'autres traits et ne répond plus au nom de Emmy, mais à celui, bien hollandais, de Elsje; même il se surprend à lui adresser la parole en hollandais. Quelques jours plus tard, faisant voile d'Amsterdam à Enkhuizen avec son petit yacht, de loin il aperçoit cette Elsje en personne debout sur la jetée où elle l'attend souriante, ayant eu, elle aussi, le pressentiment de cette rencontre et le reconnaissant aussitôt, bien qu'elle ne l'ait jamais vu, pas même en rêve. Auprès d'elle il trouvera enfin le bonheur tant désiré. Sa femme ne consentant pas au divorce, il l'abandonne, ainsi que ses enfants, et avec Elsje il s'exile en Amérique où il réalisera son idéal : la fondation d'une société nouvelle. Il échoue complètement dans cette tentative. Les millionnaires américains sur qui il avait compté, parce que diplomate il avait été l'ami de plusieurs, refusent de venir en aide au réformateur. Elsje meurt en même temps que l'enfant né d'elle et Muralto revient misérable et brisé à Enkhuizen, la petite ville au bord du Zuiderzée, où il passe ses dernières années à écrire les présents *Mémoires*.

Ce cadre, je l'ai déjà dit, n'est qu'un prétexte pour l'auteur à mettre en avant ou à débattre des idées. De les développer ici et de les critiquer au besoin, ou même de les indiquer toutes, cela me mènerait beaucoup trop loin. Ce qui personnellement m'a le plus intéressé,

c'est l'admirable façon dont l'auteur expose, l'appuyant d'exemples frappants, sa théorie (que, d'ailleurs, il n'a pas monopolisée) de la vie de rêve, vie plus réelle, plus intense, plus vraiment consciente, chez qui sait rêver, que la vie ordinaire, du moins à en croire la longue expérience de Muralto-Van Eeden en qui on peut admirer un véritable virtuose du rêve, l'évoquant quand il lui plaît et tel qu'il lui plaît, l'arrêtant brusquement ou le faisant durer à son gré. C'est dans le rêve, telle semble la conclusion, que se manifeste le plus entier et le plus pur type humain, l'homme-espèce.

De nombreuses pages, dont quelques-unes fort belles, traitent de l'opposition entre le « troupeau » et « l'homme original » qui se détache du troupeau et s'élève au-dessus, appelé à fonder « un groupe nouveau », une société nouvelle.

Intéressante aussi, dans son développement et dans ses conséquences, est l'opposition établie entre l'étroit athéisme (le père) et la foi aveugle (la mère). Malheur à l'enfant, surtout à l'enfant sensible et nerveux, qui se trouve balancé entre ces influences contraires.

Je ne m'arrêterai ni à la conception théosophique de l'auteur, ni à ses considérations économiques et sociales, ni à nombre de raisonnements curieux les uns, subtils les autres, d'aucuns un peu spécieux, mais qui presque tous valent la peine d'être médités. Il me suffit d'avoir montré que M. van Eeden a enrichi notre littérature d'un livre qui vaut à double titre: par ce qui y est dit d'abord et non moins par la façon dont c'est dit.

Pour vous donner quelque idée du ton de l'ouvrage, qu'il me soit permis de citer un passage assez caractéristique. C'est une conversation entre Vico Muralto et Elsje sur le Christ. Muralto a toute sa vie recherché le Christ. Vainement il a demandé à la protestante Emmy, aux livres sacrés, à la catholique Lucia et à sa dévote mère de le lui faire connaître. Enfin il le demande à la naïve Elsje :

— Que penses-tu du Christ, Elsje ?

— C'est sur Jésus que j'aime le plus à lire, je ne sais pas de lecture plus délicieuse. Surtout vers Noël, comment petit enfant il vint sur terre, et puis l'étoile et les bergers. Quand je pense à Jésus, je le vois toujours petit enfant avec Marie sa mère. Je voudrais bien en avoir une gravure, une image, mais on appelle cela catholique. En sais-tu davantage sur Jésus et peux-tu me le dire ?

— J'ai dit Christ, Elsje.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Tout cela, ce n'est que des noms parmi quoi nous pouvons choisir. Je préfère dire Christ. Mais je suis bien sûr qu'il existe quelque chose que tous les hommes appellent Christ, quelque chose de vivant, qui nous connaît et nous aime. Et ce Christ, les hommes l'ont connu bien avant qu'ait vécu Jésus. J'ai vu des images de la mère et du petit enfant absolument comme tu en voudrais une et c'était plus vieux de mille ans que Jésus et

fait par des Egyptiens, et au lieu de Marie et d'Enfant Jésus on disait Isis et Horus, et les Chinois aussi faisaient de ces images.

— Et que voulaient-ils dire par là ?

— Les hommes ordinaires voulaient dire une sainte mère avec un saint enfant, un petit Rédempteur. Mais les quelques gens mieux avisés entendaient peut-être la terre-mère et l'humanité-enfant, du moins je le présume, et quand, à présent, les hommes parlent de Christ, alors je crois, Elsje, que la plupart et les meilleurs, ceux en qui vraiment ce mot éveille une idée, un sentiment vrai et profond, entendent par là quelque chose comme l'Humanité.

— L'humanité ? Cela ne me dit rien. Jésus est pour moi un être vivant, cher, aimant, qui m'aide et me soutient, un être sublime, sacré. L'humanité, qu'est-ce que cela ? un mot vide.

— Je veux bien, Elsje. Mais les mots vides, le savoir peut les remplir. Il y a de savants professeurs pour qui le mot Jésus, ou Christ, est parfaitement creux et vide. Mais le mot Humanité signifie pour eux une chose réelle, bien connue : toute la race humaine qu'ils ont exactement étudiée dans son développement et sa croissance, ses expressions de vie et ses formes. Ces professeurs pourraient à leur tour remplir le mot Christ des sentiments élevés et tendres qu'il éveille en Elsje aussitôt qu'ils auraient appris à sentir comme Elsje. Or, mon opinion personnelle, opinion que nul autre n'a encore émise que je sache, est qu'Elsje et les professeurs en collationnant leurs perceptions finiraient par comprendre que c'est absolument la même entité que renferme le mot religieux Christ et le mot biologique, scientifique, Humanité.

H. MESSET.

LETTRES TCHÈQUES

Jan Francisci : *Vlastny zivotopis*. Knihtlaciarsky uc. spolok. Turciansky Sv. Martin. — Vaclav Hladik : *O Soucasné Francii*. J. Otto. Prague. — Pavel Bergner et Jan Herain : *Karel Skreta*. Spol. pratel starozit. ceskych. Prague. — Emil Edgar : *Zodpovednost umelecké vychovy*. Antonin Reis. Prague. — Dr. Jaroslav Novak : *J. J. Rousseau, jeho doba, zivot a dilo*, avec traduction et annotation de l'*Emile* par Novak, Rudolf Breicha et Milan Svoboda. Dedictvi Komenskeho. Prague.

L'**Autobiographie** de Jan Francisci, l'écrivain patriote et slovaque, que l'on vient d'extraire des *Slovenské Pohlady*, où elle avait paru du vivant de l'auteur (dont j'ai signalé la mort ici même, il y a cinq ou six ans), est un récit tranquille et véridique, d'une simplicité classique. Une nuance d'attendrissement çà et là, des faits, quelques gentils portraits sobrement tracés, point de paysages (à quoi bon, ses lecteurs les connaissent aussi bien que lui), et tout l'intérêt concentré sur l'historique de la résurrection nationale slovaque. Parfois des négligences, elles mêmes si bien slovaques : « de cela je vous parlerai plus tard, si je n'oublie pas ». Et il oublie. Des souvenirs d'enfance bien charmants. Il est né le 1er juin 1822 à Hnusta, comitat de Gemer. On est tailleur dans sa famille. Mais le grand-

père tenait commerce en outre de cette belle boissellerie slovaque, que les paysans fabriquent de leurs mains dans les forêts de la montagne et qui est si noble de forme et de matière que j'ai toujours eu envie d'en remplir mes chambres. Le vieux Francisci la revendait aux « *furmans* » (rouliers) des villages voisins, qui les emportaient aux foires madyares depuis Tokai jusqu'au Sud de la Hongrie et payaient le fournisseur au retour. Sinon la grand'mère faisait, avec le petit-fils, la tournée des débiteurs. L'un ne s'acquittait-il pas, le grand-père haussait les épaules : « Il me paiera quand il pourra. A quoi bon lui faire du mal ? Par lui j'ai déjà assez gagné ! »

Comme tous les enfants le petit Jean adorait les histoires populaires et, devenu grand, il en a publié d'intéressants recueils. A l'école primaire, puis à l'école évangélique de Ozdiany, on prétend déjà ne lui enseigner que le madyar ou le latin. Une grammaire slovaque, qui lui tombe entre les mains, par hasard, en 1836, est un trait de lumière. Eh quoi ! l'idiome maternel a donc droit à l'existence, c'est une langue comme les autres, qui peut s'enseigner, devenir littéraire? De ce jour Francisci semble né pour la seconde fois. Il va sans dire que nous ne suivrons pas, étape après étape, un livre qui aurait pu rappeler quelque peu les *Origines* de Mistral, encore que rempli par des événements bien plus dramatiques, puisque Mistral n'a jamais, que je sache, été condamné à mort, ni n'a pris part à une insurrection. Or le morceau capital de Francisci a trait aux événements de 48.

Les lois sur la Liberté-égalité-fraternité viennent d'être proclamées en Hongrie, bien entendu avec application réservée aux seuls Madyars. Réunions tumultueuses des Slovaques, qui réclament aussi leur liberté nationale. Une délégation est envoyé à Nitra. On l'enferme et des deux porte-paroles l'un s'échappe, tandis que le chapelain Sulek meurt quatorze mois plus tard incarcéré à Komarno. L'effervescence augmente à Myjava, aux frontières moraves, puis dans le comitat de Gemer. Les chefs slovaques Michal M. Hodza, Ludovit Stur, Josef M. Hurban, Stefan Daxner et notre Francisci se multiplient. L'état de siège est proclamé dans le pays en juin 1848, des potences dressées avec des inscriptions slovaques estropiées dont se divertit la population. Les Serbes et Roumains à leur tour se sont soulevés pour défendre leurs droits contre les Madyars. Encouragés, les Slovaques s'adressent d'abord au ban Jelacic et instituent, sur ses conseils, la garde nationale que l'article XXII tolère. Aussitôt le gouvernement de Pest ordonne sa mobilisation pour le compte de la Hongrie. Les Slovaques s'y refusent tandis que leurs émigrés à Prague et à Vienne recrutent 500 volontaires. Les 17 et 18 septembre, engagements avec les soldats madyars à Vrbovce, Myjava, Brezova. Le comte Louis Bathyany renforce l'état de siège et promet 50 florins pour chaque

insurgé slovaque. On pend à tour de bras. Le 8 octobre Francisci et Daxner sont déjà emprisonnés à Tisovec, puis à Plesivec où, condamnés à mort, ils se trouvent le 6 novembre avec trois autres compagnons d'infortune sous la potence. Depuis ici le récit devient aussi charmant que palpitant. On a appris la nouvelle d'une victoire de Jelacic à Schwechat sur les Madyars. Ceux-ci hésitent à sévir, de peur des représailles. La peine est commuée en prison, sous prétexte d'une erreur de forme dans le jugement. Pour éviter leur délivrance par l'armée de Schlick, on emmène en voiture les condamnés à Vadkert et Vac. En chemin ils croisent, comme par hasard, la voiturette de la mère Francisci. Elle apporte à son fils tout ce qu'elle peut, des hardes, quelques *zwanzigerl* (pièces de 20 Kreuzer) et quelque chose d'encore extrêmement rare et précieux dans les villages slovaques, à savoir quelques morceaux de sucre.

De Vac, à la nuit tombante, le convoi est dirigé en chars à bœufs sur Pest où l'on arrive vers minuit. Le chef d'escorte remet ses prisonniers au geôlier de la *Neugebœude*, où on ne les traite pas trop mal, puisque personne ne sait ce dont ils sont accusés. Le 4 janvier 1849, les Impériaux gagnent la bataille de Promontor, dont la canonade inquiète vivement nos prisonniers, puisque de son résultat dépend leur vie. Vainqueurs, les Madyars les massacreront infailliblement. Le lendemain les Autrichiens entraient à Budapest et le comte Wrbna remettait en liberté de la meilleure grâce du monde nos Slovaques.

Impossible de suivre notre héros pendant le reste de la campagne et au siège de Komarno, dont je retiendrai seulement ce trait que les habitants de la forteresse investie étaient si habitués au bruit des balles et du canon que les assiégeants voyaient, sur les deux rives du Danube, les ménagères faire la lessive et jacasser comme si de rien n'était. Je n'ajouterai plus que cette constatation : *l'Autobiographie* de Francisci est destinée à acquérir une certaine importance dans l'histoire littéraire, puisque c'est le premier exemple de mémoires écrits en Slovaque. Espérons que Vajansky songe à écrire les siens.

M. Vaclav Hladik a écrit avec agrément un livre plein d'entrain *sur la France contemporaine*. Ce pourquoi il a reçu comme de juste les palmes. Heureux les littérateurs de Prague à qui de telles distinctions sont remises de la main de Paul Claudel ! Il s'agit ici de lettres de Paris, d'études littéraires, de souvenirs qui s'espacent de 1894 à 1907. Vous y apprendrez que, chez vous, jamais on ne s'invective grossièrement, que même les partis les plus opposés ne s'offensent pas avec des expressions triviales et qu'il faut attribuer ces mœurs exquises au fait que vos plus grands poètes et romanciers fassent aussi de la politique. Au surplus, M. Hladik nous conte ses

visites chez MM. Charles Normand, Cheradame, Mucha, Jean Lahor, Sardou, chez Mme Hading. Il est introduit par le comte Lutzow, du *Travellers Club*, dans la maison naguère si longtemps fermée de la Païva, aux Champs-Elysées, ce qui lui est occasion de citer les Goncourt, et cela s'appelle : « Au palais de la volupté » tout simplement. On touche à la politique. MM. Paul Deschanel, Waldeck-Rousseau et Clemenceau sont couverts de fleurs, et bien entendu Paris a raison contre le Vatican. Puis viennent des études sur Taine, Maupassant, Alfred de Musset et George Sand, quoique peu contemporains, sur Vallès, Blanqui, Alphonse Daudet, Anatole France et Albert Sorel. Enfin un chapitre amusant sur les théâtres intitulé Cabotinville. Bref un livre plein de noms propres qui sans doute ont dû exciter la curiosité de beaucoup de personnes, par les formes étranges que leur prête la déclinaison tchèque. Je voudrais bien en rapporter tout le bien qu'en ont écrit à M. Hladik vos plus notoires écrivains slavophiles enchantés, paraît-il, d'un livre qui tend à établir à l'étranger le bon renom, dont j'ignore un peu, je l'avoue, que Paris ait tant besoin. C'est pourquoi je préfère de beaucoup me réserver pour le prochain roman de l'auteur de *Eugène Voldan*, qui sans doute n'aura nul besoin de rendre les mêmes bons offices à notre chère ville de Prague.

M. Pavel Bergner, qui a eu le bon sens de recueillir pour le *Rudolfinum* une collection importante de dessins de **Karel Skreta** de Zavorice, consacre à cet artiste religieux, qui vécut à Prague de 1610 à 1674, une monographie illustrée fort bien faite, dont je veux retenir quelques détails, typiques des temps de la réaction catholique. Né d'une famille évangélique qui, après la Montagne-Blanche, se retire en Saxe, Skreta, qui plus tard modifiera son nom en Screta, accomplit en 1629 ou 30 un voyage d'Italie qui dura quatre ans, puis il se décida à rentrer à Prague et à passer au catholicisme pour sauver de la confiscation ou récupérer les biens de sa famille. En 1653, c'est un homme important, président de la corporation des peintres de la Vieille Ville. Il n'en est pas moins obligé d'entamer procès sur procès pour établir ses droits. Il a beau les gagner, l'Etat n'a cependant pas de quoi faire face à ses exigences. Une transaction intervient. Pour que les créances de Skreta soient couvertes, que celui-ci dénonce, s'il parvient à en avoir connaissance, quelqu'un des gens qui, englobés dans la confiscation, auraient tout de même réussi à tromper le fisc. Sur le produit de ces dénonciations on le remboursera. Skreta se met à la recherche et finit par trahir son concitoyen évangélique. Kaspar Uzlar de Kranzperk, dont les propriétés entières avaient été saisies déjà en 1623, mais qui avait réussi à taire une somme de 5850 soixantaines de gros de Misnie que la Nouvelle Ville lui devait et qu'il espérait bien toucher en catimini. Ce fut l'Etat qui s'en saisit.

Mais Skreta ne fut point pour autant payé de ce qu'on lui devait. Il reçut un acompte de 1200 florins et pour le reste, qui se montait encore à 1166 florins, une obligation. Infatigable à pousser ses revendications, il réussit encore à remettre la main sur une maison prise à sa tante, et il s'y installa pour le reste de sa vie. Il fut enterré sous l'autel de la Sainte Vierge, dans l'église de Saint Gall. Lorsque l'on voulut de nos jours retrouver ses restes, ce fut impossible; le cercueil pourri avait été écrasé par tous ceux plus récents qui avaient été entassés au-dessus. Comme art, c'est un peintre de pratique formé d'abord, à Prague, à l'école de Sandrart (1606-1688) et Sadeler, et par la vue des belles collections de Rudolf II et des maisons nobles, puis en Italie par son admiration de Véronèse et de Tintoret, ses longs séjours à Venise, Florence et Bologne. Mais ce sont encore les Carrache et Guido-Reni qui l'influencèrent le plus directement. Ses tableaux ont terriblement noirci, tandis qu'au contraire ses portraits fort ressemblants ont pâli et sont devenus crayeux. Il fut surchargé de commandes. Ses principales œuvres, *le Christ en croix* de l'église Saint Mikulas et les six toiles, venues jusqu'à nous, de sa vie de Saint Vaclav, en la possession du Prince Bedrich de Lobkowitz, témoignent d'un grand sens de la composition.

Le livre de M. Emil Edgar sur la **Responsabilité de l'Education artistique** nous entraînerait à de bien longues et bien intéressantes discussions. C'est son grand mérite, le premier. Il en a d'autres, à commencer par celui de courageux aveux. De mon côté, j'avoue cependant être un peu déconcerté par le plan et effrayé par certaines tendances despotiques. Voici une introduction, un peu verbeuse, mais pleine de renseignements, où je relève cette constatation, concordant de tous points avec les propres observations dont on m'a tant voulu à Prague : La Bohême depuis 1890 ne fait que revivre toutes les étapes de la sensibilité moderne, par lesquelles la Franc passe depuis quarante ans. Il faudrait dire cent ans... Aussi rien n'y a été vraiment assimilé. Ce qui est à la fois un fort et un faible : rien de profond d'une part, mais d'autre part tout est modifié dans un sens bien typique de l'école tchèque. — Ce qui m'amènerait ensuite à chicaner l'affirmation de M. Edgar que la Bohême serait sans tradition, comme sans passé artistique. Oui, si l'on veut. Mais il ne faut pas oublier que, d'autre part, elle a su modifier tous les styles dans un sens national non seulement, mais même local, ce dont j'ai relevé des preuves jusqu'au fond des campagnes les plus reculées. Enfin l'introduction s'achève sur une exhortation à travailler théoriquement, méthodiquement. Avec méthode, oui, mais selon l'esprit de cette méthode et non la lettre! Or, l'esprit tchèque essentiellement doctrinaire et pédagogique devient aussitôt plus intolérant que tout autre ! Il faut tant se méfier des thèses qui ont un caractère absolu et

au nom desquelles on devient infailliblement tranchant et autoritaire jusque dans l'absurde! La méthode doit accepter les leçons de la pratique et des circonstances. Et c'est parce qu'il en est toujours ainsi à la campagne que, dans sa première partie, consacrée à l'architecture, M. Edgar pourra rendre si bien justice à l'art slovaque. J'abandonne les deux parties suivantes,encore que leur contenu réponde le mieux au titre du livre : *le Joujou dans la vie de l'enfant* et *l'Art et l'enfant*, pour m'arrêter davantage à l'architecture. Tout le mal en Bohême vient de la Renaissance. C'est une religion du Sud imposée au Nord (je ne discute pas et indique seulement une autre thèse : c'est un idéal de savant et d'aristocrate qui a su très bien s'adapter parfois aux circonstances du Nord). L'idéal pour les Tchèques devrait être l'architecture du pays slovaque, qui n'a pas connu les grandes erreurs de l'histoire : renaissance, baroque, rococo, etc. (ce ne sont pas toujours des erreurs), et qui nous montre comment vivait l'homme du Nord avant d'être désorganisé par le Sud. Cependant il n'échappe pas à M. Edgar qu'en Dalmatie, par exemple, le conflit existe aussi entre l'art italien des villes et l'architecture spéciale de la campagne. Or, comme ce conflit a existé partout, aussi bien au sud qu'au nord, en France et en Italie qu'aux pays slaves, je persiste à prétendre que la notion Sud contre Nord est superficielle et trop facile et qu'elle doit être remplacée par celle indiquée ci-dessus : théorie de l'état ou des savants en opposition à la pratique du peuple. Et je crains bien que M. Edgar lui-même ne soit en train de nous proposer une nouvelle théorie d'état. Au pays slovaque se produisent continuellement,constate-t-il,de surprenants résultats d'une évolution qui ne tient pas compte des exemples d'ailleurs, ainsi les églises *articulaires*. Oui, tant qu'on y laisse faire le peuple. Mais essayez de « l'éduquer artistiquement » et vous verrez. Le Slovaque construit selon la nécessité, constate M. Edgar, et pour sa vie; or, comme sa vie est harmonieuse et simple, tel sera son art et son architecture. M. Edgar veut-il nous dire comment il faut construire pour notre vie, qui n'est ni harmonieuse ni simple et le sera toujours moins? Et s'il ne les a pas lues, qu'il prenne et médite les trois conférences que Ruskin a titrées *la Couronne d'olivier sauvage*. Il est aussi fou de construire une maison moderne style — fût-elle même slovaque nationale — dans le délicieux ensemble vieil autrichien classique de Skalica (de telle sorte que voici un organisme viable et sain jusqu'ici, affligé d'un irrémédiable cancer), que l'église que M. Edgar blâme tant à Krabcice.

M. Jaroslav Novak et ses collaborateurs ont entrepris une traduction de l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau, qui fait grand honneur à leur patience et à leur érudition. Voici les trois premiers livres, précédés d'une fort complète étude sur la vie et l'œuvre de l'écrivain.

Toute la bibliographie de Rousseau y a été passée en revue et mise à profit, et il est toujours d'un haut intérêt de se rendre compte des réactions de l'esprit étranger sous l'appoint des idées occidentales, classiques ou révolutionnaires. Ce volume est le cinquième de la Bibliothèque de pédagogie classique, publiée par la société de « l'héritage de Komensky » sous la direction du professeur Fr. Drtima.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTES

La vérité sur le Château de Macbeth. — Il fut beaucoup parlé, il y a quelques mois, de la représentation de *Macbeth* organisée à l'abbaye de Saint-Wandrille, par M. Mæterlinck. La tragédie de Shakespeare dut emprunter à la solennité des voûtes la nouvelle épouvante propre, d'après l'éminent écrivain, à une conception exacte de cette époque cruelle et disparue.

Au point de vue archéologique, ce fut un anachronisme. Rien, en effet, ne permet d'assimiler les demeures féodales, — encore moins les abbayes, — des Francs ou des Normands avec celles de l'Ecosse celtique, au temps de Macbeth,— 1040. Il n'est besoin, pour s'en rendre compte, que de consulter les archives de l'époque ou de visiter les ruines innombrables dressées, tantôt sur le haut des roches inaccessibles de trois côtés, tantôt par les landes moroses et stériles.

Macbeth fut le dernier thane qui lutta contre les Danois et les Anglo-Saxons. Il incarnait la race des « géants à cheveux roux » que les Romains nommaient « les barbares Calédoniens », mais ces barbares étaient de farouches guerriers, ils surent garder leur indépendance ; les légions romaines se brisèrent contre leurs courtes épées et, vaincues à Grampians, elles n'essayèrent plus de conquérir les Terres-Hautes, — High-Lands. — Plus tard, elles durent même chercher à se protéger contre les invasions. Un grand mur fut élevé par Adrien entre la Calédonie et les Terres-Basses. Ce mur prouve l'impuissance romaine. Les vainqueurs du monde ne foulèrent jamais le sol des Kimris, des Pictes et des Scots. Il n'y eut, donc, aucun contact entre ces adversaires, aucune influence, aucune infiltration de leurs mœurs. La race barbare se refusa à la race civilisée. L'Ecosse des High-Lands est peut-être le seul pays où ne se soit jamais élevée une construction romaine, alors que la Gaule et la Grande-Bretagne offrent partout, jusqu'aux IVe et Ve siècles, des villes, des routes, des monuments, dus au génie de leur vainqueur.

L'architecture romaine fut, dans ces pays, le prototype de l'architecture médiévale. Son influence ne pénétra en Ecosse que vers le XIIIe siècle, du fait, précisément, de Malcome Commore, fils du roi assassiné.

Ce fut, donc, une erreur de donner pour cadre au drame de Shakespeare l'architecture hostile aux mœurs farouches des Ecossais, encore plus, peut-être, de choisir une abbaye, le Monastère avec son cloître à piliers ouvert sur une cour intérieure étant le péristyle de la Villa Urbana romaine entourée par la Villa Rustica, — cour extérieure servant pour les étables, les communs et les greniers.

Le terrible thane Macbeth ne tua pas Duncan seulement pour s'emparer de la couronne. Shakespeare, voulant condenser l'horreur du crime et de la trahison, passa outre sur un mobile moins lâche ; Macbeth, d'après les chroniques, haïssait le roi pour sa mollesse, son caractère efféminé, enfin, et surtout, pour sa tendance à adopter les mœurs étrangères, depuis son mariage avec la fille du danois Siward, l'adversaire de l'Ecosse. Ce fut un fanatique monstrueux et cruel, mais un défenseur vaillant de la vieille Patrie et de ses traditions.

Les mânes de Macbeth durent tressaillir de rage en se réveillant, l'été dernier, au milieu de constructions d'inspiration romaine.

Voici quelles étaient les premières fortifications Pictes. Elles furent modifiées, plus tard, agrandies, améliorées, mais gardèrent toujours le type ancestral, et le château de Macbeth, où fut perpétré l'assassinat du roi Duncan ne s'écarta guère des conceptions barbares que par des agencements intérieurs plus étendus.

Il faut remonter au Nord de la Tweed pour retrouver en assez grand nombre les plus anciennes constructions fortifiées de l'Ecosse. On les désigne sous le nom de « brochs ». Ce sont d'énormes tours rondes dont la maçonnerie *n'est pas cimentée*. Cette particularité est essentielle, la construction cimentée, importée par les Romains, n'ayant pas pénétré en Ecosse avant le XIIIe siècle.

Les murs, très épais, étaient formés de pierres plates et de terre.

Du temps de Macbeth, les constructions s'étendirent ; les murs atteignirent jusqu'à vingt pieds d'épaisseur. Ils comprenaient trois étages intérieurs d'une tour quadrangulaire sans ouverture sur le dehors. De larges fossés l'entouraient. On pénétrait directement par une petite échelle mobile dans l'immense Hall en bois où se tenaient, nuit et jour, soldats, serviteurs, maîtres, valets et chiens. On y festoyait, on y dansait, on s'y querellait et on s'y tuait, au besoin. Seul, le chef avait des appartements privés, creusés dans l'épaisseur des murs et surplombants en abri de bois sur la cour intérieure ; un grand escalier, également de bois, faisait communiquer les étages, atteignant le sommet de la tour dont le parapet servait à la défense ; des palissades en bois protégeaient les approches, et si invincible était la force de ces constructions, opposées aux primitifs moyens d'attaques que les habitants, fauves dans leurs repaires, pouvaient affronter les plus longs sièges sans crainte de succomber. D'immenses provisions s'entassaient en quantité dans les hangars de bois le

long de la cour intérieure et ni bêtes ni gens n'eurent jamais à souffrir de la famine. La trahison, seule, livrait la place aux ennemis.

Tel était l'antre de Macbeth, le grand thane, tel fut le château médiéval de tous les chefs de clans d'Ecosse avant la venue de Malcome Commore, le fils de Duncan.

D'après les anciennes chroniques, le meurtre du roi n'eut pas lieu à Inverness, mais dans un château que Malcome Commore fit raser en entier après la mort de Macbeth sur le champ de bataille de Lumphanum on Deeside ; les pierres mêmes furent dispersées, afin que rien ne demeurât du crime maudit ; mais le Peel de Lumphanum appartenait à Macbeth et on peut en étudier le plan strictement semblable à celui que nous avons donné plus haut.

Inverness ne fut jamais détruit, fait qui corrobore l'assertion des anciens chroniqueurs ; Malcome Commore en fit sa résidence favorite, l'embellissant suivant les modes danoises, ce qu'il n'eût certes pas entrepris si l'assassinat de son père eût eu lieu dans cet endroit.

La sanglante épopée de Macbeth surgit bien dans un cadre brutal. Les meurtres étaient chose de peu d'importance à l'époque barbare où il vivait ; la vie d'un ennemi ne tenait pas à grand'chose. Toujours bataillant, les hordes se ruaient les unes sur les autres, puis, gorgées de butin, elles revenaient festoyer dans le Hall unique de la grande tour imprenable.

Si l'architecture donne un véritable aperçu des mœurs et des coutumes d'un peuple, les sauvages constructions du Nord de l'Ecosse révèlent bien le caractère des barbares Calédoniens, « ces géants à cheveux roux ».

L'honneur, en ce temps, consistait à ne jamais fuir. Le reste était indifférent. Macbeth régna 17 ans après le meurtre de Duncan et il ne semble pas que le remords l'ait beaucoup poursuivi, car il continua, pendant ces 17 ans, à guerroyer, à tuer, à festoyer, à mettre à mal ses ennemis et à construire d'imprenables forteresses dont la dernière, Dunsinane, fut cause de sa haine contre Macduffe. Dunsinane est bâtie sur une montagne si haute qu'elle domine les shires d'Angus, de Fife, de Stermond, d'Ernedale et de Perth ; il la voulait puissante et énorme ; il eût fallu des années pour la construire avec ses seules ressources. Il imagina, donc, de commander aux thanes, ses voisins, de se charger à tour de rôle de la construction. Macduffe, voulant se faire bien venir de lui, y apporta trop de zèle. Le terrible Macbeth jugea par de tels efforts de la puissance de son rival et décida de la supprimer en le tuant. Il assiégea la forteresse de Macduffe, ignorant que celui-ci avait eu le temps de fuir en Angleterre. Les habitants sans défiance le laissèrent pénétrer et le massacre commença.

On se rappelle le cri de Macduffe en apprenant l'horrible nouvelle que lui apporte Ross.

— Quoi ! mes enfants, aussi ?

— Femme, enfants, serviteurs, tous ceux qui furent trouvés.

— Tous les jolis miens !... dites-vous tous !... oh ! enfer !... tous... tous mes jolis chéris et leur mère...

C'est la sinistre histoire de guerre des Grands Clans d'Ecosse, où pendant des siècles se continuèrent les sièges terribles, les luttes fratricides, les haines sans merci, histoire digne des sombres repaires dont les ruines menacent toujours.

C'est là qu'il faut placer le cruel thane, soldat vainqueur de tous ses ennemis, aux mains rougies de sang, au courage indomptable, assassin de son roi, de son fidèle compagnon, Banquho, le thane de Lochquhaber, mais fanatique défenseur de l'Ecosse.

CLASTI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Auguste Anglès : *L'Abbaye de Moissac;* Laurens. 2 »

Arts plastiques

Henri Clouzot : *Philibert de l'Orme;* Plon. 3 50

Dr F. Jousseaume : *Les Vandales du Louvre;* Maloine. » »

Droit

Maurice Lacombe : *Essai sur la Coutume Poitevine au début du XVe siècle;* Champion. 15 »

Esotérisme.

Paul Vulliand : *Le Destin Mystique;* « Entretiens Idéalistes ». 5 »

Géographie, Voyages

Léon Barracand : *Le Vieux Dauphiné;* Nouv. libr. Nationale. 2 »

Marie-Anne de Bovet : *Cracovie;* Laurens. 3 50

Brieux : *Voyage aux Indes et en Indo-Chine;* Delagrave. 3 50

Louis Dimier : *L'Hôtel des Invalides;* Laurens. 2 »

F. de Fossa : *Le Château de Vincennes;* Laurens. 2 »

H. Hymans : *Bruxelles;* Laurens. 3 50

Vte E.-M. de Vogüé : *Les Routes;* Bloud. 3 50

Histoire

Baron de Barante : *La Conversion et la Mort de M. de Talleyrand;* Champion. 1 »

Arthur Chuquet : *Etudes d'histoire,* 3e série : Fontemoing. 3 50

C. Cocuaud : *Le Retour de l'Ile d'Elbe;* Soc. des Pub. litt. illustrées. 3 50

Emile Gebhardt : *Les Jardins de l'histoire;* Bloud. 3 50

Charles Maurras : *Kiel et Tanger, 1895-1905.* 3 50

E. Queillé : *Les Commencements de l'Indépendance bulgare et le Prince Alexandre;* Bloud. 6 »

Littérature

A. Aumaitre : *Rustica;* Sansot. 3 50

Amédée Boyer : *La Littérature et les Arts contemporains;* Méricant. 3 50

Jules Claretie : *La Vie à Paris. 1909;* Fasquelle. 3 50

Maurice des Ombiaux : *L'Ornement des mois,* illustré de 12 reproductions de gravures anciennes ; Bruxelles, Van Oert et Cie. » »

J.-F. Louis Merlet : *La Vierge Saoûle.*

(Impression de Bretagne) ; Sèvres, « Ed. Libre ». 1 »
Boatrix Rodès : *L'Ame des Cathédrales* ; Perrin. 3 50
Gabriel Soulages : *Du Cœur, petite contribution à l'étude de l'amour illégitime* ; « Schéhérazade » 2 »

Philosophie

A. de Lapparent : *La Philosophie Minérale* ; Bloud. 3 50
L. Mertens : *Du premier opportun ou unique nécessaire* ; V. Giard et E. Brière. 0 50

Poésie

*** : *Les Flèches du Jour* ; Daragon. 2 »
Alcanter de Brahm : *A travers champs* ; Figuière. 3 50
Nicolas Beauduin : *La Divine Folie* ; « Les Rubriques nouvelles ». 3 50
Léon Bocquet : *Les Branches lourdes* ; « Le Beffroi ». 3 50
Jules Bois : *L'Humanité Divine* ; Fasquelle. 3 50
Jean Chuzewille : *La Route poudroie* ; G. Crès. 3 »
Arnaud d'Etchezar : *Maritzo* ; Librairies-Imprimeries réunies. » »
Sidi Kassem : *Les Chants de Nadir* ; Daragon. 1 50
Camille Lemercier d'Erm : *La Muse aux Violettes* ; Sansot. 1 »
Charles Moulié : *Le Tombeau de Renée Vivien* ; Sansot. 1 »
Charles Perrès : *Les Bavardages d'Attila* ; Falque. 3 50
Antony Puyrenier : *Cœur nomade* ; Sansot. 3 50

Psychologie

Gabriel Fauconnier : *Le Mécanisme de l'Intelligence* ; Bergerac, chez l'auteur. 1 50
Dr Laupts : *L'Homosexualité et le type homosexuel* ; Vigot frères. 6 »
Dr Anton Nyström : *La Vie sexuelle et ses lois* ; Vigot frères. 6 »
Dr J. Philippe et Dr Paul-Boncour : *L'Education des anormaux* ; Alcan. 2 50

Questions militaires

Général Cte Philippe de Ségur : *La Campagne de Russie* ; Nelson. 1 25

Questions religieuses

Le Livre des visions et instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno, traduit par Hello ; Tralin. 3 50
Dom du Bourg : *La Bienheureuse Jeanne-Marie Bonomo, moniale Bénédictine* ; Perrin. 3 50
S. François de Sales : *Introduction à la Vie dévote* ; Nelson. 1 25
Fernand Mourret : *Histoire Générale de l'Eglise : La Renaissance et la Réforme* ; Bloud. » »
Dr Felix Regnault : *La Genèse des Miracles* ; Giard et Brière. 6 »

Roman

Paul Adam : *La Force* ; P. Lafitte 0 95
A. Arnyvelde : *Le Roi de Galade* ; « Monde illustré ». 3 50
H. de Balzac : *La Peau de Chagrin, le Curé de Tours* et *le Colonel Chabert* ; Nelson. 1 25
Michel Corday : *Les Casseurs de bois*, Fasquelle. 3 50
Georges Courteline : *Coco, Coco et Toto* ; E. Flammarion. 0 95
Louis Delzons : *Le Meilleur amour* ; Calmann-Lévy. 3 50
Jacques des Gachons : *Le Chemin de sable* ; Plon. 3 50
Henri Duvernois : *La Bonne Infortune* ; Fayard. 3 50
Abel Hermant : *Daniel* ; Lemerre. 3 50
Maurice Leblanc : *813* ; P. Lafitte. 3 50
Patrice O'Connor : *Les Femmes et M. de Juriens* ; Messein. 3 50
H. Sudermann : *Le Cantique des Cantiques*, trad. de l'allemand par M. Rémon et N. Valentin ; Cornely. 3 50
Pierre Valdagne : *Les Bons Ménages* ; Fayard. » 95
Pierre Villetard : *Les Amoureuses* ; Fasquelle. 3 50

Sciences

J.-H. Fabre : *La Vie des Insectes* ; Delagrave. 3 50
Dr F. Jousseaume : *Réflexions sur les Volcans et les Tremblements de terre* ; Maloine. » »
C.-A. Laisant : *L'Enseignement du Calcul* ; Hachette. 0 60
Stanislas Meunier : *Les Convulsions de l'Ecorce terrestre* ; Flammarion. 3 50

Sociologie

Abbé Charles Calippe : *L'Attitude sociale des catholiques français au XIXe siècle;* Bloud. 3 50
E. Ciccotté: *Le Déclin de l'Esclavage Antique;* traduit par G. Platon ; Rivière. » »
Joseph Durieu : *Les Parisiens d'aujourd'hui ;* Giard et Brière. 5 »
Paul Mérac : *Du Peuple ;* Plon. 3 50
Maurice Pernot : *La Politique de Pie X ;* Alcan. 3 50
A. Sève : *Cours d'enseignement pacifiste;* Giard et Brière. 3 50

Théâtre

Henry Bataille : *La Vierge Folle ;* Fasquelle. 3 50
Alfred Capus : *Théâtre complet.* II ; Fayard. 3 50
Julien Pergola : *Chantecler et Rostand. Le Désastre ;* Douville. 3 50

Varia

H. Daragon : *Le Tzar et la Tzarine des Bulgares à Paris ;* Daragon. 2 »
F.-A. d'Ersky : *Les Danses antiques grecques et romaines ;* Daragon. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de Tolstoï au Congrès néo-slave de Sofia.—Où placera-t-on le monument de Moréas ? — La famille de Jean-Jacques Rousseau. — Curiosités de ce temps. — Mistral est heureux. — Napoléon et le *Mercure.* — Errata. — Le prix d'un dîner. — La « Semaine de Béziers ». — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Une Lettre de Tolstoï au Congrès néo-slave de Sofia.— Invité à participer au Congrès néo-slave qui vient de se tenir à Sofia, le comte Tolstoï a répondu par une curieuse lettre qui a suscité, au Congrès, des commentaires passionnés et pas toujours favorables au grand écrivain russe. En voici le texte exact :

J'ai reçu votre invitation. Je l'eusse acceptée avec joie si je n'étais si âgé et mal portant. Je serais venu, afin de vous entretenir personnellement sur la question qui vous a réunis. Je tâcherai de le faire maintenant, au moins par lettre.

L'union des hommes, cela même au nom de quoi vous vous êtes assemblés, non seulement est l'œuvre la plus importante de l'humanité, mais c'est en elle que je vois le sens, le but et le bonheur de la vie des hommes. Mais, pour que cette œuvre soit bienfaisante, il est nécessaire qu'elle soit comprise dans toute son importance, sans diminution, sans restriction, sans déformation. Cette remarque s'applique du reste à toutes les choses importantes, et il en doit être ainsi quand il s'agit de religion, d'amour, du service de l'humanité, de science, d'art Il faut aller jusqu'au bout, jusqu'aux dernières conclusions, quelque étrangères ou désagréables qu'elles nous puissent être. Tout ou rien. Et précisément *rien,* et non quelque chose, car dès l'instant que ces grandes manifestations de l'âme humaine ne sont pas menées jusqu'au bout, non seulement elles ne sont pas utiles, non seulement elles n'apportent pas le moindre profit, comme le pensent et le disent plusieurs, mais elles sont pernicieuses et plus que tout entravent l'atteinte de ce même but auquel elles ont l'air d'aspirer.

Il en est ainsi avec la religion, qui admet la foi aveugle ; avec l'amour, qui admet la lutte, la résistance ; avec le service de l'humanité, qui admet la violence. Il en est ainsi avec tout, et surtout avec l'activité dont le but est l'union des hommes. Il est indiscutable que les hommes sont plus forts unis que désunis ; la famille est plus forte que l'homme isolé ; la bande de pillards est plus forte que si chacun d'eux opérait à part ; la commune est plus forte que les individus, pris isolément, qui la composent ; l'Etat, uni par le patriotisme, est plus fort que les populations séparées. Mais l'important, c'est que la supériorité des hommes unis sur les individus isolés, et la conséquence fatale de cette supériorité : l'esclavage ou l'exploitation des isolés, — provoquent naturellement chez les isolés le désir de s'unir d'abord pour opposer la force à la violence, et ensuite pour commettre celle-ci. Les peuples sla-

ves, victimes de l'union des Etats autrichiens, russes, allemands, turcs, tout naturellement, pour s'opposer au mal dont ils souffrent, désirent s'unir. Mais si cette nouvelle union a lieu, elle sera inévitablement entraînée aux mêmes agissements : non seulement à la lutte contre d'autres unions, mais aussi à l'oppression et l'exploitation des unions plus faibles ou des individus isolés.

Oui, l'union est le sens, le but et le bonheur de la vie humaine, mais ce but et ce bonheur ne peuvent être atteints que par l'union de *toute* l'humanité, au nom d'un principe commun à *toute* l'humanite, et non par l'union de grandes ou petites parties de l'humanité, en vue de buts bornés et particuliers.

Au contraire, l'union de la famille, d'une bande de pillards, d'une commune, d'un Etat, d'une nation ou une « Sainte alliance » des Etats, de pareilles unions n'aident pas au vrai progrès de l'humanité et même l'empêchent. Mon avis est donc que, pour servir consciemment le véritable progrès, il ne faut pas favoriser ces unions particulières, mais les empêcher de tout son pouvoir. L'union est la clé qui delivrera les hommes du mal. Mais pour que cette clé remplisse sa destination, il faut qu'elle soit enfoncée jusqu'au bout, jusqu'à l'endroit où elle ouvre, et non jusqu'à un point où elle se casse elle-même et brise la serrure.

Ainsi pour que l'union puisse avoir les conséquences bienfaisantes qui lui sont propres, son but doit être l'union de *tous* les hommes, au nom d'un principe général, reconnu également par *tous* les hommes.

Or une union pareille ne peut être que celle qui se fonde sur la base religieuse de la vie, la seule qui unit les hommes et qui, malheureusement, en notre temps, est tenue pour quelque chose d'inutile, de suranné, par la majorité des hommes qui dirigent les peuples.

On me dira : nous aussi reconnaissons cette base religieuse, nous ne nions pas la base de l'union des races, des peuples, de l'Etat. Mais l'une exclut l'autre. Si l'on reconnaît comme but de la vie humaine l'union universelle religieuse, on nie par cela même toute autre base d'union : au contraire, si l'on reconnaît comme base d'union le principe des races et de l'état patriotique, on nie forcément la base religieuse comme veritable base de la vie.

Je pense, je suis presque certain, que les idées que je viens d'exprimer sembleront inapplicables et fausses, mais j'ai considéré de mon devoir de les exposer tout à fait franchement aux hommes qui, malgré ma négation du patriotisme de race et de nationalité, me sont cependant plus proches que les hommes des autres peuples.

Laissant de côté cette considération que, d'après ces paroles, on pourra me reprocher d'être inconséquent et en contradiction avec moi-même, je dirai que si j'ai exposé ce qui précède, c'est poussé par la foi que cette base de l'union universelle religieuse, qui seule peut, rapprochant les hommes de plus en plus, les conduire au but qui leur est propre, que cette base sera acceptée précisément par les peuples de race slave avant tous les autres peuples du monde chrétien.

L. TOLSTOÏ
Otradnoié
20 juin 1910.

(Traduit du manuscrit par J. W. BIENSTOCK.)

§

Où placera-t-on le monument de Moréas ? — Il y a quelques semaines, *Paris-Journal* faisait prévoir la constitution prochaine d'un comité pour élever un monument à Jean Moréas.

Certains se demandent déjà quel emplacement pourrait bien être choisi. Jean Moréas, qui prévoyait cet honneur, a, paraît-il, plusieurs fois exprimé le désir que son buste ou sa statue se dresse un jour sur la petite place de Montrouge. Voilà qui paraîtra naturel ! Le poète des *Stances* était très populaire dans son quartier. Quand il avait publié un article dans un journal du matin, il montrait une grande satisfaction si un des employés du tramway *Montrouge-Gare de l'Est* lui disait :

— Monsieur Moréas, j'ai lu, ce matin, un de vos écrits... Ah ! ça, c'était envoyé ! pour être pensé, on peut dire que ça l'était...

— N'est-ce pas que c'était bien ? répondait Moréas.

§

La famille de Jean-Jacques Rousseau. — M. Eugène Ritter, le savant professeur genevois, a fait à la dernière assemblée générale de la Société J.-J. Rousseau une intéressante communication sur la famille du philosophe et sa descendance actuelle.

On sait que Rousseau était d'une famille de réfugiés français. Son quartaïeul, Didier Rousseau, reçut la bourgeoisie de Genève en 1555. Cette famille n'est pas éteinte, comme l'établit le tableau suivant :

Didier Rousseau
épousa en 1569 Mie Miège
|
Jean I Rousseau
épousa en 1601 Elisabeth Bluet
|
Jean II Rousseau
épousa en 1630 Lydie Mussard

David Rousseau ép. 1666 S. Cartier	Noé Rousseau ép. 1678 M. Mallet
Isaac Rousseau ép. 1704 S. Bernard	Jacques Rousseau ép. 1737 R. de l'Etoile
Jean-Jacques Rousseau	J.-F.-Xavier Rousseau ép. 1772 A.-M. Sahid
	Jean-Baptiste, baron Rousseau ép. Elisabeth Outrey
	Marius-Alphonse, baron Rousseau ép. 1841 A.-C. Balit
	Alfred, baron Rousseau ép. 1882 Alice-Maïa Portalis

Le Jacques Rousseau, cousin du père de Jean-Jacques et maître des représentants actuels de la famille, né en 1683, quitta Genève à vingt ans pour accompagner en Orient un ambassadeur envoyé par Louis XIV au roi de Perse. Il se maria à Ispahan et ses descendants, pendant quatre générations, ont été consuls de France en divers pays du Levant.

Le chef actuel de la famille, le baron Alfred Rousseau, a été successivement consul de France en Syrie, consul général à Syra dans les Cyclades, à Palerme, et enfin ministre plénipotentiaire accrédité auprès de la république de Bolivie, à la Paz. Il vit aujourd'hui, en retraite, à Paris; il a deux fils, dont l'aîné a 24 ans et le cadet 19, et deux filles, dont l'aînée, Valentine, née à Beyrouth, a épousé le prince Giuseppe Lanza di Scalea.

§

Curiosités de ce temps. — Une jeune fille de vingt-deux ans, étudiante ès-sciences, qui habite une ville de l'est, a écrit un livre de vers et un livre de nouvelles. Elle nous offre ses deux manuscrits pour 60.000 francs, payables 40.000 francs à la remise des textes et 20.000 francs en janvier 1911. Elle nous assure que nous ferons une bonne affaire. Cependant, si, par impossible et contrairement à toutes prévisions raisonnables, la vente languissait un peu, elle consentirait à l'abandon des 20.000 francs paya-

bles en janvier prochain, et même à rembourser 20.000 francs sur les 40.000 francs encaissés. A la bonne heure : on ne saurait être plus accommodant.

D'autre part, voilà que se manifeste une Compagnie d'assurance contre la perte des clefs :

Moyennant le versement d'une prime de 4 francs, la Compagnie assure pour une période de dix années contre cet accident.

L'assuré donne son nom et son adresse (tenus secrets et que seul l'agent de la Compagnie connaît). On lui délivre une plaque d'identité avec un numéro correspondant aux dits nom et adresse.

Vient-il à perdre ses clefs ? La personne qui les retrouvera lira sur la plaque attachée après les clefs qu'il y a 5 francs de récompense pour elle si elle rapporte immédiatement ces clefs à la Compagnie.

L'agence, aussitôt en possession des clefs, en informe télégraphiquement le propriétaire qui vient les retirer, contre le remboursement de la somme de 5 francs donnée en récompense.

Il y a des gens qui ne perdent jamais leurs clefs, et il y en a qui les perdent une fois dans leur vie ; mais à supposer qu'on les perde une fois tous les dix ans, les récupérer coûte 9 francs. Bigre ! Au reste, comme on a ordinairement besoin tout de suite des clefs perdues, puisque c'est au moment de s'en servir qu'on s'aperçoit qu'on ne les a plus, on en aura fait fabriquer de nouvelles avant qu'on ne vous rapporte les autres, la prime ne valant pas qu'on coure à l'agence, toute affaire cessante, pour y porter les clefs trouvées. Enfin on n'est assuré que de la restitution des clefs rapportées à l'agence, mais on ne l'est point contre la perte des clefs, puisque si les clefs perdues ne sont pas rapportées à l'agence, la Compagnie ne les remplace point.

§

Mistral est heureux. — Mistral a offert au pape sa dernière œuvre, *Nerte*, une nouvelle en vers. Le curé de Maillane alla la porter à Rome au Souverain Pontife. Celui-ci remit au curé une médaille pour le vieux maître. Quand Mistral l'eut reçue, il la plaça dans sa salle à manger, s'agenouilla devant, avec sa femme et sa bonne, puis il ouvrit toutes grandes les portes de sa demeure ; tous les habitants de Maillane défilèrent devant la médaille, et à tous Mistral disait avec contentement et simplicité :

— Il n'y a que les empereurs et moi qui en avons reçu une pareille.

§

Napoléon et le « Mercure ». — Napoléon écrivait au général Savary, ministre de la police générale :

Vous me ferez connaître ce que le trésorier peut alléguer pour se justifier d'avoir fait les paiements suivants que je trouve dans les comptes des journaux : 1° 24,000 francs sur 1809 et 8,000 sur 1810 payés à des hommes de lettres travaillant à l'histoire de France et à l'histoire d'Espagne ; total, 32,000 francs ; 2° avances au *Mercure* : 41,730 francs sur 1809 et 26,719 sur 1810, etc. Toutes ces dépenses, qui se montent 129,857 francs, n'ont pas été autorisées par moi... Je n'entends rien donner au *Mercure* et des gratifications ne doivent pas être données à des hommes de lettres sans mon autorisation.

Heureux *Mercure* d'il y a cent ans ! On avait beau entendre ne lui rien donner, il n'en avait pas moins touché la forte somme. Que les temps sont changés !...

§

Errata.

Phnôm-Penh (Cambodge), le 22 juin 1910.

Monsieur le Directeur,

Dans la poésie *l'Arbre*, que M. Pierre Quillard a citée à la fin de son étude sur mon nouvel ouvrage : *les Héroïsmes*, je relève les deux coquilles que voici :

au 4e vers, *retrousse* pour *rebrousse*,
le vers est :

Et le vent le rebrousse au froissement des feuilles;

au 9e vers, *du* printemps pour *de* printemps,
le vers est :

Et son haleine, aux soirs de printemps sensuel....

Veuillez agréer, etc.

JEAN RICQUEBOURG.

§

Le prix d'un dîner. — Venu d'Italie à Paris, il projeta de monter par actions un théâtre. Chaque fois qu'une de ses nombreuses admiratrices prenait pour dix mille francs d'actions, il consentait à aller s'asseoir à sa table.

Un jour, avec une invitation, il ne reçut qu'un peu moins de dix mille francs. Il se contenta de faire une visite.

§

La « Semaine de Béziers ». — Voici le programme complet des fêtes qui seront données du 21 au 28 août prochain dans la ville et les Arènes de Béziers, sous la direction de M. le Dr Charry, dont le délégué général à Paris est M. Gabriel Boissy :

Dimanche, 21 août, première Représentation au Théâtre des Arènes, à 2 heures, d'*Héliogabale*, tragédie lyrique inédite en 3 actes, poème de M. Emile Sicard, musique de M. Déodat de Sévérac, précédée d'un prologue *les deux Triomphes*, de M. Charles Guéret, accompagnée d'un ballet, *la Résurrection d'Adonis*, de M. Gabriel Boissy.

Lundi 22 août, soirée de gala au Théâtre municipal avec le concours de tous les artistes, représentations d'œuvres diverses et de *la Belle au bois s'est rendormie*, féerie nouvelle en 1 acte de MM. Etienne Arnauld et Pierre Jalabert.

Mardi 23, deuxième représentation d'*Héliogabale*, aux Arènes.

Mercredi 24, grand Festival félibréen, commémoration des troubadours occitans, « Cour d'Amour » avec Jeux floraux organisée par la Cigalo Lengadouciano.

Jeudi 25, fêtes populaires sur la Citadelle de Béziers. — Jeux locaux.

Dimanche 28 août, représentation populaire à prix réduits de *Carmen*, au Théâtre des Arènes, à 2 heures.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA GUERRE DANS LES AIRS, roman, par H.-G. Wells, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18, 3. 50. (7 ex. hollande à 10 fr.).

§

Le Sottisier universel.

— Bon ! dit-il ; vous exagérez des trois quarts, par courtoisie et par juvénile enthousiasme. Mais il y a bien cinquante pour cent de vérité dans vos paroles. — *Le Journal*, 29 avril.

— Eh bien, oui, s'écria-t-elle à mi-voix.— *Le Journal*, 22 mai.

On sait que,sous le nom de noir animal, on emploie une poudre provenant de la dessiccation des os. — Bruxelles, *le Petit Bleu*, 20 juin.

Il n'est pas possible que, malgré son immunité,la tribune devienne une claie sur laquelle on pourra traîner des gens qui ne sont pas là. — Compte-rendu du discours de M. Briand à la Chambre des députés, 11 juilet.

Pour pouvoir respirer convenablement, il est recommandable,de temps de temps, de laver légèrement le feuillage. — Article sur la culture des plantes d'appartement, *le Petit Bleu* (Bruxelles), 20 juin.

Le lieutenant Brault n'arriva dans l'île que le 28 janvier 1804... Moins d'un mois après, le 18 août 1804, Brault mourut à l'hôpital. Son père n'apprit sa mort que trois ans plus tard, le 20 juillet 1806. — *Revue de Paris*, 1er février 1910, p. 624.

[Voyez présente livraison, p. 547, lignes 26 et 27, depuis « Le mistral » jusqu'à « parfum du large ».]

Le professeur Pepper et l'inspecteur Dew ont procédé à l'examen des restes de la « Belle Elmore » ; la malheureuse victime fut complètement désossée. Tous les os ont disparu et n'ont pas jusqu'à présent été retrouvés. Il ne reste qu'un amas de chair hachée. Le professeur Pepper a cependant pu conclure que le cadavre,si cadavre il y a, était celui d'une femme. — *Le Matin*, 17 juillet.

Coquilles et mastic.

Par suite d'un deuil encore décent, la cérémonie a eu lieu dans la plus stricte intimité. — *Le Temps*, 30 juin.

Après les lignes antithétiques d'un Maxime du Camp et d'un Lissagaray, est-ce que l'histoire impartiale pourrait enfin élever la voie ? — *Revue de Belgique*, juin.

A Redon a été célébré dernièrement le mariage de M. Etienne Gascon, fils du maire de Redon, avec Mlle Jeanne Garnier, ingénieur constructeur, conseiller d'arrondissement. — *L'Echo de Paris*, 17 juillet.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.